This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

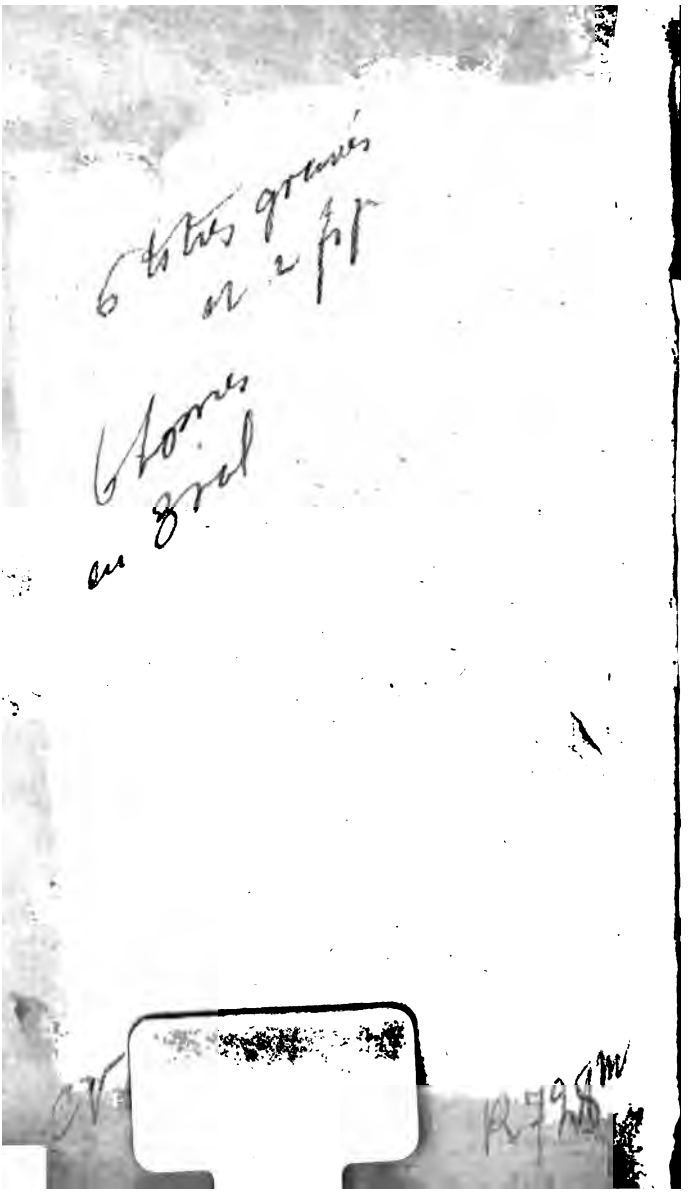
+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`



Vet. Fr. III A. 258

Rocko chargé des dépêches de sa jeune maîtresse s'élève).

L'INDOUS,

ou

La Fille aux deux pères;

Par J. P. BRES

Auteur de Reconnaissance et Repentir, La Trémouille, &c.

TOME I.

A PARIS,

A la Librairie Économique,

rue de la Harpe N°. 91, ancien Collège d'Harcourt.

1809.

TAYLOR INSTITUTION
UNIVERSITY
31 JUL 1964
OF OXFORD
LIBRARY

AVIS.

Bien des gens se plaignent de ce qu'en faisant des Romans historiques, les Écrivains de nos jours confondent tout, brouillent tout, entassent les mensonges, dénaturent le caractère des héros et jettent dans leurs écrits un désordre de faits historiques qui fatigue le Lecteur instruit et induit en erreur celui qui ne l'est pas. Je n'embrasserai point la défense de ceux qui ont été accusés. Je me contenterai de parler de moi.

J'ai fait les Amours du Frère et de la Sœur, Jean et Isabelle d'Armagnac. *J'ai traité cette partie en Romancier; mais lorsqu'il a été question*

de l'Histoire, j'ai écrit avec autant de scrupule que si j'avais rempli les fonctions d'Historien : et j'aurais eu d'autant plus de tort d'en agir autrement, que lorsque je lis un Roman, soi-disant historique, dans lequel je vois l'Histoire mise en lambeaux et les personnages tronqués, je rejette aussitôt le livre avec un vrai ressentiment contre l'Auteur. De tels Écrivains sont les assassins de l'Histoire.

Quand j'ai fait LA TRÉMOUILLE, *j'ai dit à ma manière tout ce qui concerne l'Histoire du Héros et celle de mon Pays ; mais je ne me suis point écarté de la vérité, et je n'ai fait de fautes à cet égard, que celles qui échappent à la faiblesse humaine.*

M. G....., le critique le plus re-

douté de nos jours, m'a blâmé d'avoir fait mon Héros trop sage ; j'avoue qu'en écrivant le Roman D'UN CHEVALIER SANS PEUR ET SANS REPROCHES, *je n'ai pas eu l'intention de faire* UN CHEVALIER DE FAUBLAS. *J'ai peint le Héros tel qu'il fut, le plus aimable, le plus aimant, le plus sage, le plus valeureux de son temps. Quel crime de ma part si je l'avais fait succomber près d'Iolande, lorsque ce fait, mis à côté de celui de Stratonice, l'emporte pour l'exemple des mœurs ! Si la conduite de la Trémouille était une fiction du Romancier, j'aurais peut-être outre-passé les bornes ; et, m'appliquant ce vers d'un critique encore plus fameux,*

Le vrai peut quelques fois n'être pas vraisemblable,

je me serais ainsi prouvé à moi-même

que j'avais eu tort de faire triompher le Héros. Mais le vers de Boileau ne tombe que sur les fictions et non sur les vérités de l'Histoire ; et c'en est une que l'amour d'Iolande et de la Trémouille, sacrifiant sa passion à l'amitié.

J'ai conservé la même exactitude scrupuleuse dans les faits relatifs à l'Histoire de l'Inde. Ceux donc qui liront ce Roman, peuvent être assurés que je n'ai point chargé le tableau, et que je n'ai puisé les matériaux de tous ces horribles événemens que dans les relations faites par les Anglais eux-mêmes. Ce sont des crimes inouis, mais malheureusement ils ne sont pas impossibles, et toutes les fois que les peuples tomberont sous la domi-

nation d'un certain nombre de guerriers dont les chefs auront besoin de s'enrichir, ils doivent s'attendre à être impitoyablement dépouillés par des cœurs sans pitié. Quand l'amour des richesses est la passion du conquérant, il ne connaît de bornes à sa férocité que celle de la prospérité de ses États. Tant qu'il lui reste l'espoir de soutirer des richesses, il est tyran féroce; quand cet espoir est perdu, le peuple n'est plus. Qu'importe alors qu'il soit bon prince ou tyran? Un prince avare est un homme qui se dévore les entrailles pour se nourrir. Ce ne fut donc pas sans raison que Mydas, qui avait ruiné son peuple, fut représenté avec des oreilles d'âne. Mais de quel se-

cours peut être la philosophie à un homme dont la volupté est le sang et l'ambition les richesses ? Tels furent Clives et ses compagnons de forfaits.

L'INDOUS

OU

LA FILLE AUX DEUX PÈRES.

CHAPITRE I.

Oui, j'ai de l'humeur, disait la Marquise de Dolimont à la belle et sensible *Zilia*, et c'est vous qui en êtes la cause. Cependant, répondit Zilia avec douceur, que ne fais-je point pour vous plaire? Mon cœur et mon esprit sont à vous; je n'ai pas d'autres ennuis que les vôtres : quand je vois que vous êtes contente, je le suis aussitôt, et je me reprocherais un soupir qui ne serait pas pour vous ou pour mon père. — N'importe! je suis très-mécontente de vos procédés. — Daignez me dire en quoi je vous ai déplu, et bientôt..... — Me réduire à vous apprendre en quoi vous me donnez

de l'humeur, c'est renouveler vos torts, et doubler mon chagrin. Il a pour cause votre inaction dans ce qui le produit. — Je ne vous comprends pas. — Eh bien! je vais, pour la millième fois, vous répéter les motifs de mon mécontentement. Ne vous ai-je pas dit, que mon fils allait m'être rendu? que je l'aime comme moi-même? qu'il est d'une rare beauté, d'une perfection accomplie? Ne vous ai-je point fait lire une foule de lettres dans lesquelles il me parle de vous avec le plus tendre intérêt, avec une admiration sans bornes, avec le désir le plus ardent de se rapprocher de vous? Il semble, à l'entendre, qu'il ne revienne de son régiment que pour Zilia, et que je ne sois pour rien dans les plaisirs qu'il se propose à son retour. — Oh! Madame! je suis la cause bien innocente de tout cela. Vous savez que je n'ai jamais vu Monsieur votre fils, que je ne lui ai jamais écrit, et qu'il ne sait que je suis au monde

que par la bonté que vous avez eue de lui parler de moi. — Aussi ne vous fais-je pas un crime de ce qu'il vous aime, mais de ce que vous ne l'aimez pas. — Moi! je l'aime de tout mon cœur! — Vous ne me parlez cependant jamais de ses aimables qualités, de sa bonne mine, de ses grâces, de son esprit, des nobles sentimens qui..... — Eh! comment vous parler de tout cela, moi, qui ne l'ai jamais vu? — Mais, ne vous ai-je pas dit tout ce qu'il est? Son portrait ne devrait-il pas être gravé dans votre souvenir, comme dans le mien? D'ailleurs, en voyant ses lettres, dans lesquelles son ame se peint avec tant de sincérité, ne devriez-vous pas vous être fait de sa personne un portrait ineffaçable? — J'en conviens; cependant..... — Cependant, vous ne me parlez jamais de lui. — Nous en parlons cent fois le jour. — Expression de reproche, exagération de mécontentement. — Eh! pourquoi, vous

qui, ordinairement, avez tant d'indulgence, tant de bontés pour moi, me faites-vous cette injuste querelle? — Injuste querelle! Rappelez-vous cette expression: *cent fois le jour.* Oui, cent fois le jour; mais c'est moi qui en parle toujours la première. Jamais, dans vos discours, avez-vous marqué le moindre empressement à voir mon fils? Avez-vous même eu l'attention de me demander le jour de son arrivée? — D'après sa dernière lettre, Madame, il arrive aujourd'hui. — Et c'est avec cette indifférence que vous parlez de son retour! Moi, je brûle d'impatience! Je suis ivre de joie! et tandis que vous avez l'air de ne pas y faire la moindre attention, le cœur me bat de trouble et de plaisir. Au moindre bruit que j'entends à la porte de mon hôtel, ma raison se trouble, mes genoux se dérobent sous moi. Non-seulement, vous ne partagez point mes transports, mais vous avez

un fond d'inquiétude..... — Vous en connaissez le motif; il est aussi légitime que puissant. Mon père, que je chéris cent fois plus que moi-même, devrait être arrivé depuis trois jours, et je ne reçois point de ses nouvelles. — Le moindre contre-temps peut retarder son arrivée; mais rien ne devrait vous empêcher de participer à ma joie. — Oh! je vous en félicite de tout mon cœur, Madame; et je vous avoue qu'il me tarde de voir Monsieur votre fils; que j'éprouve à cet égard une impatience que je ne peux définir; car, en même-temps que je souhaite son arrivée, je ne suis pas fâchée que mon attente se prolonge. — Bon! c'est dans cette disposition que j'aime à vous voir: mais souvenez-vous de la promesse que vous m'avez faite. Vous l'aimerez parfaitement; vous lui en donnerez des preuves constantes; vous irez au-devant de tout ce qui pourra lui faire plaisir; par con-

séquent, vous ne lui refuserez rien de ce qu'il pourra exiger de vous. Je connais le caractère de mon fils. Si vous lui faisiez quelque chose qui pût lui déplaire, vous le verriez partir aussitôt pour son régiment. Jugez combien il serait douloureux pour moi de perdre encore une fois mon fils, mon seul, mon unique bien sur la terre, et de le perdre par la faute d'une jeune personne, que la seule amitié que j'ai pour son père m'a fait accueillir avec un empressement mérité.

Tel était l'entretien de Mme. de Dolimont et de la belle Zilia, lorsqu'on entendit la voix d'un jeune homme, qui, dans la première pièce de l'appartement, disait : Où est ma mère ? Où est Mme. Dolimont ? — Oh ! le voilà, s'écria la Marquise ; c'est lui-même ! c'est mon fils !

Elle s'élance à ces mots, et reçoit dans ses bras son cher Dolimont, qui, en

embrassant sa mère, jetait déjà des regards perçans autour de lui. Il cherchait de l'œil cette Zilia dont on lui avait fait un portrait si flatteur : mais Zilia était restée dans le boudoir de Mme. Dolimont, et l'arrivée de son fils, tout en lui causant une émotion bien douce, lui avait arraché quelques larmes de trouble et de sensibilité, par le souvenir d'un père, dont le retour si tardif commençait à l'affecter cruellement.

Quand Mme. de Dolimont eut embrassé son fils, elle porta ses regards autour d'elle, pour chercher Zilia et l'inviter à l'embrasser aussi ; mais elle fut contrainte de l'appeler ; et quand cette jeune personne parut, la Marquise, uniquement occupée des projets qu'elle avait conçus, et des principes sur lesquels elle avait établi le bonheur de son fils, invita les deux jeunes personnages à s'embrasser.

Le jeune Comte et Zilia s'approchè-

rent d'abord, jetèrent un regard de surprise, d'admiration, de sensibilité, l'un sur l'autre, et s'arrêtèrent immobiles. La Marquise prit ce moment d'étonnement et de sympathie, pour de la timidité; et, par un ordre impératif, les arrachant à cet extase du sentiment qu'imprime la beauté qu'on estime, elle les força à se donner le baiser d'arrivée. Le jeune Militaire sentit la main de Zilia dans la sienne; et lorsque, sa figure s'approchant de celle de cette jeune personne, il sentit la douce haleine de cette vierge innocente, pure encore, et belle comme le lys qui, pour la première fois, s'épanouit aux rayons d'un beau jour, il éprouva une sensation inconnue, un frisson délicieux, qui parcourut tous ses sens; sa tête se troubla, et bientôt un feu divin sembla épurer son ame et l'élever au-dessus du commun des mortels. Zilia, par ce baiser, éprouva une sensation électrique, dont les lèvres du

Marquis et les siennes étaient la chaîne, et dont son cœur fut le point central de commotion. Étrangère à toutes les émotions de l'amour, elle ignora d'abord si ce qu'elle avait éprouvé était de la douleur ; cependant elle y trouva tant de charmes, qu'elle chercha à en perpétuer le souvenir.

Dolimont, en s'établissant dans la maison paternelle, entre sa mère qu'il aimait, et Zilia qu'il était disposé à adorer, éprouva ce doux bien-être que le sage goûte lorsque, par un beau jour de printemps, il va se reposer avec sa famille près d'un ruisseau limpide dont les bords sont couronnés de verdure et de fleurs. Là, paisible, après avoir soulagé tous les infortunés du canton, il jouit d'un beau ciel, d'une nature riante et féconde, et de la sérénité de son cœur.

A peine Dolimont fut-il arrivé, que la Marquise, sous une foule de pré-

textes, s'éloigna de lui, le laissa tête-à-tête avec Zilia, et lui fournit ainsi l'occasion de lui parler, de la connaître, et de lui dévoiler ses sentimens.

Dolimont profita de ces absences, dont il était bien éloigné de soupçonner le motif. Il dit mille choses flatteuses à Zilia, qui, pour la première fois de sa vie, entendait les expressions d'un sentiment qui, presque chez tous les mortels, mais principalement chez les jeunes personnes, fait la source des principaux événemens de la vie.

Zilia répondait aux complimens, que lui adressait Dolimont, avec la simplicité de l'innocence, avec la naïveté d'un cœur aimant; avec la joie, la reconnaissance et le retour d'une ame qui, sans le savoir, connait enfin l'amour, le plus beau, le plus cher, le plus doux sentiment de la vie.

Dolimont était un Seigneur dont les aïeux avaient occupé des emplois honorables

rables dans l'État. Agé de 23 ans, il était Capitaine de Cavalerie. Depuis quatre ans qu'il était au service, il avait connu le monde galant. L'Amour, étranger aux mœurs des personnes qu'il fréquentait, ne leur avait fait connaître que les plaisirs de sa mère. L'habitude de ces sociétés n'avait pas altéré les sentimens de sa belle ame; ils étaient chez lui comme une semence de prix qui n'attend qu'une *terre* féconde et les rayons chaleureux des beaux jours, pour germer, croître, et donner des fruits dignes d'elle. Son cœur excellent, son esprit ferme et sage, quoique bien vif encore, son amour de l'ordre, son zèle à remplir ses devoirs, son dévouement au beau sexe, en général, et cette adoration amicale pour la personne qui nous plaît, était l'héritage de spiritualité que lui avait laissé son père; et il était disposé à l'accroître, comme le patrimoine le plus précieux qui lui eût été transmis.

Zilia, commençant sa dix-septième année, avait été élevée par M. Aldini, son père, qui ne l'avait pas perdu un moment de vue depuis l'âge de cinq ans. Il lui avait orné l'esprit d'une foule de connaissances précieuses; mais il y avait mis une délicatesse si étonnante, un art si parfait, que rien de tout ce qu'il avait enseigné à sa charmante Zilia ne l'avait mis dans le cas de lui faire connaître la différence des sexes, ni, par conséquent, celle que la nature a établie dans les sentimens qui rapprochent et unissent le cœur des humains.

Les réponses de Zilia, dans cette première attaque (car c'en était une de la part de Dolimont), furent celles de la nature. Soit par ses regards, soit par ses discours, elle lui laissa naïvement apercevoir le plaisir qu'elle goûtait à le voir. Elle lui dit, sans fadeur comme sans crime, qu'elle lui trouvait mille agrémens, mille charmes; et Dolimont

n'en trouvant pas moins dans Zilia, il s'établit, dès le premier jour, entr'eux, le plus parfait accord.

Le lendemain, la matinée de Dolimont se passa en visites; mais sa soirée fut entièrement consacrée à Zilia, qui, soit pour plaire à sa maman (c'était ainsi qu'elle appelait Mme. de Dolimont, d'après la demande expresse de celle-ci), soit pour satisfaire à son propre cœur, accueillait cet *aimable* fils même au-delà de ses vœux. Pour mieux goûter le plaisir d'aimer et d'être aimé, Dolimont eût désiré qu'on lui eût opposé plus de résistance. Cet aveu, si facile, lui paraissait pénible autant qu'étrange. Il en cherchait l'explication dans l'esprit et dans les mœurs de Zilia, lorsque, le lendemain, sa mère lui épargna les réflexions qu'il aurait pu faire à cet égard, en lui disant des choses que le Lecteur apprendra dans le Chapitre suivant.

CHAPITRE II.

« Mon fils, dit Mme. de Dolimont, j'ai cru m'apercevoir que vous aimez Zilia. Je conviens qu'elle mérite, par sa beauté et par les charmes de son entretien, de fixer un moment les goûts, ou, pour mieux dire, les caprices d'un homme de qualité; mais je doute que vous connaissiez assez le monde pour avoir appris suffisamment à n'être pas dupe de votre cœur. Je vous trouve en tout semblable à feu votre père, que j'aimai d'une passion vive; il m'aima de même. La Nature, soit pour la naissance et la fortune, soit pour l'esprit, les mœurs, le caractère, nous avait faits l'un pour l'autre, et l'hymen scella nos sermens. Je fus heureuse, parce que votre père se fit un devoir d'obéir constamment à mes volontés; mais j'avoue que, s'il le fut, il

dût son bonheur à la flexibilité de son caractère, comme à la trempe philosophique de son esprit, plutôt qu'aux sacrifices que j'étais capable de faire en sa faveur. Cet homme avait, sur l'amour et sur les causes de la félicité de la vie, des idées qui ne furent jamais d'accord avec les miennes. Je vois que vous tendez à l'imiter. Je vous aime trop pour souffrir que vous soyez l'esclave d'une femme, et sur-tout de cette petite personne que vous voyez ici. J'ai cru m'apercevoir que vous jouiez du sentiment avec elle. Aimez-la, j'y consens. Il faut que les jeunes Seigneurs aient un délassement dans leurs travaux guerriers; mais aimez-la comme doit être aimée une femme; c'est-à-dire pour sa beauté, et non pour les qualités de son cœur. Écoutez bien ce que je vais vous dire, et soyez assuré qu'il me faut toute la générosité de l'amitié la plus tendre, pour vous dévoiler des secrets que la nature rendit inhé-

rens à notre sexe, parce qu'ils devaient nous servir de compensation à notre faiblesse ».

« Les Lois nous ont tout refusé; les emplois, les honneurs, les talens même, nous sont interdits. Il fut des siècles où l'homme, qui se réserva tout, en s'établissant Législateur, délibéra s'il ne nous ôterait pas jusqu'à notre ame; et il ne fallut pas moins que la tenue de plusieurs Conciles pour décider si l'ame de la femme était de la nature de celle de l'homme, et si elle était immortelle. Il faut convenir que tant de femmes se conduisent avec une légèreté si inconcevable, et montrent une contradiction si manifeste dans leurs principes, que les hommes furent excusables, en quelque sorte, de douter si notre ame était d'une nature divine, et méritait l'immortalité ».

« Quoi qu'il en soit, nous ne dûmes l'existence de notre ame, du moins dans l'opinion des hommes, qu'à la maternité

de Marie. Les Pères de l'Église ne purent, consciencieusement, refuser une ame à celle qui avait enfanté le Sauveur de toutes les ames. Mais, en nous accordant ce qu'ils n'avaient pas le droit de nous donner, ni de nous ôter, ils nous privèrent tout de bon de ce qui nous appartenait réellement; je veux dire, de notre fortune et de notre liberté. Il ne peut y avoir de femme indépendante et fortunée, que celle qui, abhorrant la maternité, fuit les lois du mariage. Tant qu'elle est demoiselle, elle jouit de ses biens, et n'obéit qu'à la Loi; dès qu'elle est mariée, elle et ses biens appartiennent à son époux. Heureuse, si elle a le bonheur de trouver un homme vertueux ! malheureuse à jamais, si elle tombe au pouvoir d'un tyran ! Eh! quels hommes ne le sont pas? Dès le lendemain du mariage, l'homme trompeur, qui était à ses pieds la veille, la domine avec empire. Elle n'a plus à disposer

d'un moment, ni d'une pièce de monnaie. L'on compte ses pas, l'on contient ses paroles, l'on blâme ses gestes, ses regards; l'on voudrait tyranniser jusqu'à sa pensée ».

« Que reste-t-il à la femme pour alléger ses malheurs? Chaque époux est plus maître chez soi que le plus grand Empereur ne le fût jamais dans son Empire. Dépourvue de force, ayant contre elle la loi et même l'opinion, elle ne peut résister à l'oppression que par la ruse. La dissimulation devient chez elle une arme nécessaire. Elle n'a que la fourbe pour échapper à la tyrannie. On se plaint de leur coquetterie, de leurs infidélités: cependant elles n'ont que ces moyens pour rétablir l'équilibre. La coquetterie, mettant les hommes à leurs pieds, les dédommage, par l'esclavage de ceux-ci, de la servitude dans laquelle on les contraint de vivre. Mais on les blâme aussi lorsque, possédant un époux

époux homme de bien, qui change en liens de fleurs les chaînes de l'hymenée, elles abusent de sa bonté pour le tyranniser à leur tour, et ce blâme est encore une injustice. Car la femme, instruite à dissimuler dès l'enfance, doit être en guerre ouverte avec l'homme et profiter de tous les côtés faibles que lui présente son époux pour le subjuguer. S'il est terrible, adroit et méchant, et qu'elle en vienne à bout, la victoire est un vrai triomphe; s'il est bon, sensible et vrai, la victoire est également profitable, mais sans mérite; car

A vaincre sans péril, on triomphe sans gloire ».

« Vous voyez donc, mon fils, que la meilleure des femmes, dès que vous tombez à ses genoux, doit être nécessairement votre ennemie, puisque vous n'aspirez à la posséder que pour vous emparer de ses biens, emprisonner son corps; comprimer ses volontés et tyran-

niser sa pensée. Usez donc de vos droits sur nous, ou nous en userons sur vous; soyez souverains, ou nous le sommes; rendez-nous esclaves, ou attendez-vous à le devenir ».

« Voilà ce que l'amitié maternelle m'ordonnait de vous dévoiler; non que vous ayez besoin de ces leçons comme époux à l'égard de Zilia, vous en serez convaincu lorsque vous aurez fini de m'entendre; mais parce que, même ne vous approchant des femmes que par galanterie, vous avez besoin de connaître le fond de leur caractère et la cause absolue de leurs défauts, qui sont tellement inhérens à leur personne, qu'on ne pourrait les leur ôter, sans les priver de la partie la plus essentielle à leur existence ».

Ce discours parut fort étrange à Dolimont, qui était loin d'avoir de tels principes. Il n'interrompit pas une fois sa mère. Il l'aimait, la respectait; il lui

croyait des vertus précieuses, et ce qu'il venait d'entendre faisait un si grand contraste dans son esprit avec ce qu'il pensait de Mr. Dolimont, qu'il n'osait croire aux choses qu'elle venait de lui dire, et se persuadait qu'il appliquait un sens faux ou trop étendu à ses discours.

La Marquise, en effet, méritait la tendresse de son fils. Elle était excellente mère. Si elle était coquette, c'était par goût de domination et non par dépravation de mœurs. Voir des hommes à ses pieds, pouvoir se présenter dans les cercles et dans les promenades avec un homme qu'elle pût avouer, c'était toute la jouissance qu'elle prétendait en retirer; et quand elle avait dominé son époux, c'avait été avec la bonté de cœur qui lui était naturelle, mêlée au sentiment d'orgueil qu'elle avait puisé dans la société. Ce qu'elle avait de bon, elle le tenait de la nature; ce qu'elle avait de mauvais,

elle l'avait recueilli dans le monde, mais bien plutôt comme une science de convention que comme des principes assurés: car, tout en y croyant en apparence, elle ne les pratiquait jamais.

La Marquise, après un moment de silence, continua ainsi :

« Vous êtes destiné, mon fils, à jouer un grand rôle dans l'État. Né de parens illustres, vous jouissez d'une fortune immense; vous y joindrez un jour celle de votre oncle, qui, ayant apporté des trésors de l'Inde, quoiqu'assez jeune encore, ne se remariera point; car il est tourmenté, quant à l'amour, par les mêmes principes que feu son frère. Il tient uniquement à son épouse, qu'il a perdue depuis onze ans, et croirait manquer à l'honneur, à ses sermens, en conduisant une autre femme à l'autel. Portant un si beau nom, et devant accumuler tant de biens, vous avez droit de prétendre à un éta-

blissement distingué. Votre oncle, qui arrivera bientôt de l'Espagne, et moi travaillerons à une alliance qui soit digne de vous. Pour cela, il suffira que vous ayez des mœurs pures comme tout le monde et une entière liberté de cœur, afin qu'une passion, ridicule ou insensée, ne vienne pas s'opposer à nos glorieuses intentions ».

« Apprenez donc ce qu'est Zilia, et réglez, sur ce que vous allez en apprendre, le genre d'affection que vous devez lui accorder ».

« Je vous ai beaucoup entretenu de ses charmes, des agrémens de son esprit, et je ne vous ai rien dit de sa naissance, de ses aventures, ni de ses mœurs. Zilia est fille d'un M. Aldini, homme assez estimable, à en juger par les apparences, et même d'une naissance assez distinguée, s'il fallait prononcer sur un certain air de grandeur qu'il met, pour ainsi dire, malgré lui, dans tout ce qu'il fait; mais

au fond je ne le connais pas : il est une classe d'êtres, dont Paris abonde, que l'on rencontre dans la société, avec laquelle on se lie sans motif, et que l'on quitte de même. C'est un pays où l'on peut dire que l'on connaît un monde, et où l'on ne connaît personne. Tel homme se dit issu de la seconde race de nos Rois, qui vient tout récemment de changer son nom, sali par trente années d'un trafic honteux, dans lequel son père s'est enrichi. Tel autre se dit un Prince étranger; il étale dans son antichambre une généalogie de quarante souches, et dans ses appartemens les portraits de ses ancêtres chamarrés de cordons; il acheta le tout naguère chez le tapissier du coin. Bientôt vous apprenez que ce grand Seigneur étranger est le fils du sellier qui brossa mille fois en sa vie les harnois de vos chevaux. La honte n'est pas d'être sorti de bas lieu, mais de se donner une fausse origine; car, c'est mépriser sa pro-

pre naissance. Eh ! comment alors la faire estimer par autrui ? Il conviendrait peut-être qu'il n'y eût d'honoré que le mérite personnel. Combien d'hommes, dont tout l'honneur est dans le cordon qui les distingue, et qui, réduits à la valeur qu'on leur connaît, rentreraient dans la boue d'où ils n'auraient jamais dû sortir » !

« N'ayant donc connu M. Aldini que par une sorte de hasard, j'ignore ce qu'il fut et même ce qu'il est, quoiqu'il soit un de mes amis. Il voyage en ce moment pour nos affaires, et m'a confié sa fille en son absence. Or, voici ce que je sais de positif sur le compte de cette jeune personne : Elle a habité Florence, Marseille et Paris dans ces trois dernières années ; et son père, qui avait eu l'intention de se fixer dans ces deux premières villes, a été successivement contraint d'en sortir, parce que sa fille, avec ce ton d'Agnès que vous lui connaissez, se livrait, avec la plus inconcevable facilité, au

premier homme qui lui offrait des hommages ».

« Arrivée à Paris, ses mœurs n'ont pas été plus pures, et son père s'est vu deux fois obligé de changer de quartier, en feignant un départ pour les pays étrangers, afin de l'arracher aux liaisons scandaleuses qu'elle avait déjà formées. Maintenant que la voilà sous ma surveillance, je ne prétends pas arrêter l'impétuosité de ses passions; cela me serait impossible; mais j'arrêterai le scandale autant que je pourrai, jusqu'à l'arrivée de son père. Je ne vous aurais pas rendu confident de ces défauts, si je n'avais pas craint que trop semblable à feu M. de Dolimont et voyant habituellement cette jeune personne, qui véritablement est ornée de mille charmes, vous n'eussiez été capable de vous y méprendre, et d'éprouver pour Zilia une passion de sentiment qui n'est nullement ce qui vous convient, ni ce qui convient à Zilia ».

Dolimont qui déjà aimait tendrement la belle Zilia, fut extrêmement affligé de ce qu'il venait d'entendre. La Marquise, n'ayant pas l'air de mettre à tout cela beaucoup d'importance, se retira, laissant son fils plongé dans un abîme de réflexions. Quel bouleversement se fit tout-à-coup dans sa pensée! sa profonde douleur, lui fit connaître que le mal, que sa mère avait voulu éviter, était *déjà fait.* Il chercha des secours dans sa raison; et persuadé que le véritable amour ne peut exister sans estime, il espéra que sa passion pour Zilia ne résisterait pas aux informations qu'il prendrait sur ses mauvaises mœurs. Il resta dans sa chambre, lieu où sa mère venait de l'instruire, jusqu'à l'heure du dîner; et lorsqu'elle sonna, il alla se mettre à table, sombre et méditatif..... Il s'efforça de manger un peu, afin que sa mère ne s'aperçût point de sa douleur; ne jeta que quelques regards à la déro-

bée sur Zilia ; et le dessert était à peine servi qu'il se leva, disparut et ne rentra à l'hôtel que vers les deux heures du matin. Le lendemain, il eut la même conduite ; et le troisième jour, sa mère étant venu s'asseoir auprès de son lit, entra en conversation avec lui et lui donna une leçon d'un nouveau genre. Elle s'était aperçue de son inquiétude, et, l'excitant à prendre un parti qui le délivrât de ses peines, elle se retira comme l'avant-veille, n'ayant pas l'air de mettre une grande importance à tout cela.

Dolimont, quoique avec une sorte de répugnance, se décida au genre de vie que sa mère lui avait indiqué. Ce jour-là, il fit assez bonne contenance à dîner ; et se hasardant de dire quelque chose de galant à Zilia, il fut fort étonné de voir que cette jeune et belle personne n'y répondît plus avec sa naïveté ordinaire ; et que ses yeux si beaux, si naturellement pleins d'amour et d'inno-

cence, ne se tournant plus vers lui, fussent remplis de grosses larmes, qu'elle s'efforçait de retenir, et qu'en même-temps elle n'osait essuyer de peur que l'on s'aperçût de sa sensibilité. Dolimont, humilié de se voir ainsi maltraité, redoubla de soins et d'égards pour décider Zilia à s'occuper de son amour. Mais elle ne se refusait à regarder Dolimont, que parce qu'elle en était beaucoup trop occupée pour son bonheur.

La Marquise avait, à son service, un domestique qui avait appartenu à son époux. Cet homme, d'une probité sévère, s'était fixé dans cette maison par les liens d'une vieille habitude et par l'attachement qu'il avait conçu pour le jeune M. de Dolimont. C'était une espèce d'intendant, que la Marquise continuait de garder, parce qu'il lui était absolument nécessaire. Cette femme, n'ayant encore que trente-neuf ans, aimant le monde et ses plaisirs futiles, conservait encore

des prétentions à la beauté. Entourée d'adorateurs, elle n'avait aucun amant en titre; et ne possédant d'autre ami que M. Aldini, qui l'aimait tendrement, mais dont elle faisait peu de cas, faute d'avoir cherché à l'apprécier, étant d'ailleurs trop occupée de tous ceux qui lui faisaient la cour, elle avait eu le bon esprit de laisser à la tête de sa maison un homme qui, sous le simple titre de valet, régissait ses affaires, avec une exactitude, un zèle, une probité sans exemple. Cet homme avait par hasard entendu quelques mots de la première conversation de la Marquise avec son fils, sur le compte de Zilia, et soupçonnant de coupables intentions à sa maîtresse, il s'était ménagé un entretien avec cette jeune personne; ce qui ne lui avait pas été difficile, Mme. de Dolimont étant toujours en course ou occupée de ses adorateurs.

« Mademoiselle, avait dit le bon Hi-

laire à Zilia, après y avoir mis le préambule qu'il avait jugé convenable, vous êtes jeune et sans expérience; vous êtes, en outre, cent fois plus innocente qu'on ne l'est ordinairement à votre âge. Voici mon avis, quoi que puisse en penser M. votre père, vous l'êtes beaucoup trop. — Que dites-vous, mon brave Hilaire, répondit Zilia? Saurait-on être trop innocent? — Votre réponse en est la preuve. Quand je dis que vous êtes trop innocente, je veux dire qu'il est des choses qu'on vous a laissé trop long-temps ignorer, et que vous devriez savoir; je dis, que, faute de les savoir, vous pourriez bien tomber dans des pièges..... Tenez, je ne sais pas parler comme vous, mais j'ai plus de connaissance, et sur-tout concernant le monde et certaine chose.... Hem! c'est une chose dont je vois bien qu'on ne vous a jamais parlé, et que vous n'avez pas su deviner. — Ah! je sais bien qu'il est plus d'une chose que j'ignore.

Je vivrais même encore mille ans, en étudiant assiduement chaque jour, que j'en ignorerais une multitude. — Passe ; mais il en est une qu'il faut savoir, surtout dans Paris ; ou bientôt... Permettez-moi une question. — Parlez Hilaire ; j'ai tant de plaisir à vous entendre. — Savez-vous ce que c'est que l'amour ? — Sans doute. C'est le sentiment qui unit deux personnes qui s'aiment. — Eh bien ! j'ai cru que vous l'ignoriez. — C'est la première chose que m'ait apprise mon père. Il m'a tant recommandé de bien aimer ; m'assurant que dans l'amour seul est la source de toute félicité, que je me suis livrée à ce sentiment toute entière. — Eh bien ! je ne l'aurais pas imaginé. — Vous me croyez donc un bien mauvais cœur ? Quoi ! je n'aimerais pas mon père de toute mon ame ! je ne vous aimerais même pas vous, bon Hilaire, vous qui êtes rempli de soins et d'attentions pour mon père et pour moi ! — Et c'est-là ce

que vous appelez de l'amour? — Sans doute, et je crois m'en acquitter fort bien. — Je ne m'étais pas trompé. Vous êtes trop innocente, vous dis-je, et cette innocence vous perdra. — Je ne vous conçois point. — Je le crois bien, puisque vous ne connaissez point l'amour. — Oh! vous voulez parler peut-être de ce Dieu de la Fable, qui, toujours enfant, est représenté un arc dans ses mains, et lançant des flèches dans le cœur des mortels. — Précisément, nous y voilà. Savez-vous le mal que peuvent faire les flèches de ce fripon? — Aucun, mon bon Hilaire. Cette divinité n'existe point, et n'exista jamais que dans l'imagination des poètes ou des prêtres payens. C'est une allégorie dont ils se servaient pour les esprits grossiers, qui avaient besoin qu'on parlât à leurs sens. On supposait qu'il n'y avait pas une liaison dans le monde qui n'eût été occasionnée par la blessure d'un de ces traits. Or je sais

bien, quoique vous me soyez cher, que jamais je n'ai été blessée par une flèche. — Soit; mais vous êtes sur le point de l'être. Apprenez, jeune innocente, que l'attachement vif, qui naît entre une jeune personne comme vous, par exemple, et M. le Comte, est le seul qui porte le nom d'amour; l'autre porte celui d'amitié. Si vous avez le malheur d'aimer M. le Comte, et sur-tout d'avoir pour lui, en l'aimant, toutes sortes de complaisances, comme vous l'a recommandé Mme. la Marquise, vous êtes perdue. Sur-tout ayez soin, le soir, en vous couchant, de tirer sur vous la targette. La chambre de Monsieur avoisine la vôtre. C'en est fait de votre innocence, de votre repos, de votre honneur, si vous avez l'imprudence de le recevoir dans votre chambre pendant la nuit. — Que me dites-vous, Hilaire? Madame m'a recommandé de recevoir le Comte, son fils, à tout heure du jour et de la nuit. — O ciel! l'auriez-

vous

vous déjà fait ? — Non, parce que M. le Comte n'est point venu. — Que je lui en sais bon gré! Ah! s'il venait frapper à votre porte, gardez-vous d'ouvrir, et dans le jour ne soyez plus si docile à faire les volontés de Monsieur; vous ne sauriez croire jusqu'à quel point cela pourrait vous devenir funeste; et si votre repos, si votre honneur ne vous touchent point, songez que de votre conduite avec M. le Comte, dépend le bonheur de M. votre père, et qu'il serait le plus infortuné des hommes, si vous aviez la faiblesse de vous oublier ».

INST. TAYLOR-OXFORD

CHAPITRE III.

ZILIA allait répondre au prudent Hilaire, lorsque celui-ci, entendant venir la Marquise, se sauva, après avoir recommandé le plus grand secret à Zilia sur tout ce qu'il venait de lui dire. Cette jeune personne, qui n'avait presque jamais quitté son père, et qui, pour la première fois de sa vie, se trouvait entre les mains d'une femme, n'était ignorante que sur un point seulement. La Marquise, plus encore par l'inspiration d'une femme de ses amies, que par la sienne propre, avait résolu d'en tirer parti, pour captiver momentanément son fils, l'empêcher de se livrer aux désordres du monde, et lui conserver une réputation de bonnes mœurs, qui contribuât à ses projets d'établissement, qui faisaient tout l'orgueil, l'espérance et le bonheur de sa vie.

M. Aldini, ayant donné à sa fille une foule de connaissances précieuses, avait été quelquefois embarrassé sur les explications qu'il avait été obligé de lui donner relativement à la différence des sexes. Sa fille, à cet égard, l'accablait par fois de questions naïves; et l'embarras eût été toujours croissant, si Zilia, n'eût eu dans son père une si grande confiance, qu'elle se contentait des définitions les plus vagues; et quand elle lui demandait pourquoi la femme seule faisait des enfans, M. Aldini lui répondait que, par la convention des lois, il avait été réglé que la femme et l'homme auraient chacun un genre de travail différent. « La femme, lui avait-il dit, apprend à faire des choses dont un homme rougirait, et l'homme en apprend aussi à faire qui nuiraient à l'honneur de la femme, si elle osait s'y livrer. Tout est de convention primitive dans l'organisation de la société. L'usage laisse à la femme tout

ce qui concerne l'intérieur du ménage, et à l'homme tout ce qui regarde l'extérieur. L'homme va tuer son semblable à la guerre; la femme construit son semblable au sein de ses foyers : l'une répare les pertes de l'autre. C'est un art qu'elle apprend dès qu'elle est mariée : il ne doit point s'apprendre auparavant, sous peine de déshonneur. C'est ainsi que l'on en est convenu; et toute demoiselle, qui, en ayant surpris le secret, le mettrait en usage, serait à jamais perdue de réputation dans le monde. Telle est la rigueur de la loi, dont il ne faut pas chercher à se rendre compte, parce que tout mortel doit, sans en examiner la justice, suivre la loi comme les mœurs du pays qu'il habite. Vous avez vu l'Inde, la Perse, l'Egypte, la Turquie d'Europe, les Chrétiens d'Italie, ceux de France; par-tout vous avez observé des lois et des mœurs différentes, et vous avez su vous y conformer. Si nous changeons

encore de pays, nous changerons de mœurs et de lois, et si nous venions à rencontrer un peuple où l'usage voulût, ce que je ne crois pas, que ce ne fût point la femme qui fît les enfans, il faudrait approuver cet usage; car il n'appartient pas à l'étranger voyageur de ridiculiser les mœurs du peuple qui veut bien lui donner un asile dans ses Etats ».

C'était avec de semblables explications que M. Aldini avait écarté les idées de Zilia du chemin de la vérité. Il ne l'avait fait qu'à regret. Cette innocence lui paraissait précieuse; et d'ailleurs il eût été plus embarrassé encore de donner des définitions plus positives sans offenser la pudeur, tant du côté de sa fille que du sien. Cette jeune personne avait porté l'habit d'homme jusqu'à l'âge de douze ans, et lorsqu'à cette époque, M. Aldini avait voulu lui faire prendre les habits de femme, il lui avait dit, que c'était parce qu'elle

une terre de 25 à 30 mille livres de rente, qu'on lui demandait. L'adversaire de Mme. de Dolimont habitait Bruxelles, et M. Aldini, consentant à s'y transporter, s'était séparé, pour la première fois de sa fille, ne doutant pas qu'elle ne fût parfaitement en sûreté entre les mains de Mme. de Dolimont; mais l'on a dû s'apercevoir déjà, que cette dame était, si non criminelle, du moins trop égoïste et trop légère, pour mériter un tel dépôt. Pensant que M. Aldini pouvait être une espèce d'aventurier qui courait le monde, elle avait cru que l'on pouvait s'en servir avec précaution, et que sa fille n'était pas un sujet assez important, pour ne pas être heureuse de tomber entre les mains d'un jeune et beau Seigneur comme son fils. Le sacrifice de l'innocence de Zilia, qu'elle se proposait de couvrir du voile du mystère, ne lui paraissait rien d'assez criminel, pour n'être pas fait à la santé

comm

comme au bonheur de son fils. Elle avait donc arrangé que l'esprit du père et la vertu de la fille pourraient également servir à la prospérité de sa maison. Mais déjà le sage Hilaire, l'ayant devinée en partie, avait couru au-devant des malheurs de Zilia, et des remords de la Marquise, en jetant dans l'esprit de la première, comme nous l'avons vu, les germes des soupçons et les préparatifs de défense qui devaient la sauver.

L'on pense bien que Dolimont ayant mis un terme à sa bouderie, et voyant Zilia si différente de ce qu'elle était les autres jours, fut impatient d'avoir une explication avec elle. La Marquise s'en aperçut, et, prétextant une affaire, elle fit mettre les chevaux à la voiture; et se promettant un prompt succès des odieuses leçons qu'elle avait données à son fils, elle donna au concierge l'ordre de dire que tout le monde était

sonti. Le jeune comte, se voyant en tête à tête avec Zilia, cette aventurière qui avait couru tant de pays, et qui avait eu de si scandaleuses aventures, mais qui était si belle encore, se proposa de pousser ses attaques vivement, et de se mettre en état de n'être plus tourmenté par un sot amour et par des désirs importuns. Mais le vice a beau s'agiter, armé de toutes ses intentions criminelles, s'il est entré, par hasard, dans un cœur honnête et bien né, il est terrassé par le respect, dès qu'il se trouve en présence de la vertu.

Zilia se vit à peine seule avec Dolimont, qu'elle laissa un libre cours à ses larmes. Son père lui avait appris à dissimuler en présence des méchans, mais Dolimont ne pouvait en être un à ses yeux.

Pressée de dévoiler la cause secrète de son chagrin, elle éprouva d'abord quelque embarras. Trahir le bon Hi-

laire, eût été trop pénible pour elle. Refuser de répondre à Dolimont, à Dolimont! le seul homme qui, après son père, lui parût digne de faire le bonheur de ses jours, était un effort au-dessus de ses résolutions.

« L'absence de mon père m'afflige cruellement, lui dit-elle ; j'aurais des éclaircissemens, des conseils si précieux à lui demander! Mon sort a cruellement changé depuis que vous êtes ici. Je désire de vous voir, et je vous crains; je cherche la solitude, et je m'afflige que vous ne soyez point auprès de moi; ce que vous me dites de flatteur m'enchante, et l'excès de vos éloges est un tourment; quand vous ne me regardez point, je souhaite vos regards, et lorsqu'ils se portent sur moi, ils me causent un plaisir mêlé d'effroi. Pourquoi toutes ces oppositions douloureuses? Pourquoi, jusqu'à cette heure, ai-je pu regarder tout mortel impunément? Pourquoi vos regards,

les seuls que j'aie désirés, me font-ils tant de mal? Voilà les questions que j'aurais besoin de faire à mon père. — C'est que vous aimez, belle Zilia, lui répondit vivement Dolimont. — Oh! vous vous trompez. N'ai-je pas aimé vingt fois, sans éprouver de tels sentimens? — Quoi! ma mère m'aurait dit la vérité! — Sans doute. Elle est incapable de mensonge. Mais vous avez l'air de vous affliger! Quelle noire vapeur.... Oh mon Dieu! que vous ai-je fait! Vos yeux enflammés de courroux... — Ne m'avez-vous pas dit que vous avez aimé vingt fois? Il n'est donc que trop vrai que je ne serai pas le premier à mériter votre amour.... — Avez-vous perdu l'esprit de vous affliger de ce que je vous dis là? Serais-je arrivée à mon âge sans avoir aimé? — O Ciel! c'en est trop. Et c'est à moi que vous faites un si funeste aveu! — Hélas! je l'avais dit déjà, que vous êtes né pour

mon malheur et ma félicité. Je voudrais au prix de mon sang, au prix de ma vie toute entière, vous rendre le plus fortuné des humains; et voilà que, sans y penser, les choses les plus naturelles et les plus simples de ma part, vous ont déjà chagriné. — Les choses les plus naturelles et les plus simples....! Grand Dieu! quelle dépravation de mœurs, et pourtant quelle physionomie céleste! — Mon père m'a fait observer, en effet, que les mœurs varient singulièrement sur la terre, et que souvent ce qui est une vertu chez un peuple, devient un crime chez un autre. Mais je vous avoue que je n'en avais point vu encore, chez lequel ce fût un crime de dire que l'on aimât son semblable. — Ce n'est pas de le dire qui est un crime, c'est de l'avoir fait. — Vous m'étonnez de plus en plus! Quoi! l'amour à vos yeux est un crime! Mon père m'enseigna constamment, qu'il

est la source de toute intelligence et de toute vertu. — Et c'est pour avoir de la vertu, peut-être, que vous avez tant aimé ? Dans quel pays barbare avez-vous pris naissance ? — Et vous même qui put vous enseigner une doctrine si opposée à tout principe social ? J'ai dit que j'avais aimé vingt fois, je me suis trompée ; j'ai aimé bien plus souvent encore. L'homme que j'ai le plus aimé et que j'aime le plus dans le monde, est mon père ; j'aime le bon Hilaire, qui est un homme essentiellement vertueux ; j'aime Mme. de Dolimont ; je sens que j'allais vous aimer aussi beaucoup ; mais puisque l'amour vous paraît un crime.... — Quoi ! les personnes que vous avez chéries jusqu'à ce moment, vous les avez aimées comme vous aimez Hilaire et Mme. de Dolimont ! — A peu près de même, et j'ai toujours pris plaisir à aimer. Ce n'est que depuis que je me suis attachée à vous,

que j'éprouve tant de tourmens par l'amour; mais cela vient peut-être de la haine que vous portez à ce sentiment. — Moi ! haïr l'amour ! C'est toute l'existence des mortels ! Sans lui le jour ne saurait être un bien. O belle Zilia ! vos idées sont conformes aux miennes. L'amour m'est cher par-dessus tout, et lorsqu'il se manifeste dans vos regards, je vois le Ciel s'entr'ouvrir et m'inviter à jouir du bonheur des immortels. — Que vous me faites plaisir ! Vous voilà donc réconcilié avec l'amour ! un sourire aimable et caressant est sur vos lèvres ! Ah ! vous m'aviez cruellement affligée ! ».

A ces mots, qui furent prononcés avec une expression naïve et sentimentale, le bien aimant Dolimont ne put se défendre d'un secret remords sur la croyance trop facile et si criminelle qu'il avait donnée à la calomnie répandue sur Zilia. Il parla de son re-

pentir à sa jeune amante; mais elle y comprit peu de choses: elle ne concevait pas comment Dolimont pouvait l'avoir offensée, en la soupçonnant d'avoir aimé un autre homme avant lui, et elle lui disait: « Je ne vois, dans le tourment qui vous agitait tout-à-l'heure, qu'une singularité de plus dans les mœurs de l'Univers. Mon père m'en a souvent fait observer les contrastes. Ainsi, par exemple, en Perse, une femme se croirait déshonorée, si un homme, autre que son époux, lui voyait la figure; en France et en Italie, elle se croirait, au contraire, bien malheureuse, si les hommes ne la regardaient pas. A Constantinople, en Egypte, les femmes se condamnent à une prison perpétuelle; elles ne sortent que pour aller à la Mosquée, mais tellement couvertes de voiles, qu'il est impossible qu'on puisse même soupçonner leur beauté; on en a vu, en

temps de guerre, mettre le feu à leur habitation et périr trente ou quarante, appartenant au même époux ; périr, dis-je, dans les flammes, plutôt que de s'exposer aux regards du vainqueur ; en Italie, et je présume qu'en France elles en feraient de même, elles courent avec joie au-devant. Voilà des oppositions qui m'ont frappée ; mais je n'avais encore rencontré personne, qui se plaignît que j'eusse aimé quelqu'un avant lui. — Quoi ! lui répondit Dolimont, vous ne concevez pas, que vous seriez coupable à l'avenir, si vous aimiez un jeune homme autant que vous m'aimez. ? — J'ignore si je serais coupable ; mais je sens bien que cela me serait impossible. — Eh bien ! charmante Zilia ! voilà l'amour ! et vous vous êtes méprise sur l'expression, en donnant cette dénomination au sentiment que vous avez pour ma mère et pour votre père. Ce que vous ressentez pour eux

est de l'amitié. Permettez-moi une autre question ? Si j'aimais une autre jeune personne autant ou plus que je ne vous aime, cela vous serait-il indifférent ? — Si vous en aimiez une autre autant que je voudrais être aimée de vous, et beaucoup moins que je ne vous aime, j'en mourrais de douleur. — Concevez donc que ce serait un crime de votre part, que d'en aimer un autre autant que je désire d'être aimé de vous : car j'en mourrais aussi de douleur. — Oh ! je ne vous donnerai jamais cette inquiétude. Cependant vous ne vous offenserez pas que je continue d'aimer mon père autant et peut-être plus que vous. — Oh ! celui-là nous l'aimerons ensemble. — En ce cas nous voilà bien. Croyez qu'il vous rendra la pareille ; car il a le cœur excellent. Son absence me fait de la peine, ainsi que la vôtre ; mais cette peine est d'une nature toute différente. L'une me tourmente et l'autre m'afflige ; l'une est un

poids sur mon cœur, l'autre y cause une agitation qui me tue; l'une enfin me jette dans un chagrin habituel; l'autre dans un trouble qui m'agite les sens et ne me laisse pas un moment de repos. »

Comment, d'après de telles naïvetés, Dolimont aurait-il pu douter de l'innocence de celle qu'il aimait? Aussi, dans la suite, lorsqu'il était auprès d'elle, il la regardait comme un chef-d'œuvre de grâces, de beauté, de vertu; mais, la perdait-il de vue, les calomnies de sa mère venaient à sa pensée; il se croyait trahi, joué, trompé par une coquette, qui, affectant l'innocence, offrait ses détours méthodiques et ingénieux pour de la naïveté; et rougissant de sa crédulité, il se reprochait les égards et le respect qu'il mettait dans son attachement. Mais combien sa situation devenait pire encore, lorsque sa mère, prêtant de nouvelles couleurs à ses odieux mensonges, noircissait Zilia d'autant plus facile-

ment, qu'elle ignorait toutes ces calomnies, ou que si Dolimont lui en disait quelque chose, elle s'en défendait mal et même les appuyait par ses réponses, parce qu'elle n'était pas en état de les comprendre.

Le tête à tête que Mme. de Dolimont avait ménagé dura le reste du jour, parce que cette dame ne rentra que fort tard; et l'on pense que ces amans, ne se lassant point de se dire les choses les plus expressives et les plus tendres, ne pensèrent pas à y mettre fin avant l'arrivée de la Marquise, qui s'empara aussitôt de Zilia, pour savoir jusques à quel point l'un et l'autre avaient profité de ses leçons; tandis que Dolimont alla joindre le bon Hilaire, et lui parla ainsi :

« Mon ami, j'ai besoin d'argent, en as-tu de disponible? — Non, Monsieur. J'ai tout versé hier dans la caisse de Madame. — Hilaire, c'est une dette

d'honneur. Me laisseras-tu embarrassé? — Vous avez joué? — Très gros jeu. — Et vous avez perdu...? — Rien. — Pourquoi donc cet argent? — Pour m'acquitter. — Envers qui? — Je l'ignore. — Ma foi! je ne conçois rien à tout cela. — Il faut de l'argent cependant. J'aurais dû m'acquitter le lendemain de mon arrivée, et nous voilà au cinquième jour. — Comment vous acquitter, si vous ne savez à qui? — Je sais à qui je dois compter la somme; j'ignore seulement à qui je la dois. — J'entends. Combien vous faut-il? — Trois cents louis. — C'est peu de chose. Hier, j'aurais pu sans gêne... Mais aujourd'hui... — Aujourd'hui, il les faut. — Prenez garde, Monsieur, il y a du mystère là-dessous. L'on peut vous avoir trompé. — Impossible! Écoute. Tu as connu quelques-unes de mes étourderies; dans celle-ci, j'ai comblé la mesure: mais j'ai reçu une leçon dont je me sou-

viendrai toute ma vie. Suis-moi au fond du jardin, je te dirai tout sans déguisement. Je t'avoue que je ne connais personne à qui je voulusse raconter cette aventure dans ses détails, tant je rougirais de les mettre au jour. Mais, tu connais mon ame! tu sais si je suis lâche et dépravé! Tu pourras m'entendre sans rien perdre de l'estime que tu m'as vouée, et j'ai vraiment besoin de te mettre dans ma confidence pour me soulager.

CHAPITRE IV.

TANDIS que notre régiment était à Lille, dit Dolimont au bon Hilaire, on me fit faire connaissance d'un homme riche en apparence, tenant un grand état de maison, qui dès ce moment me pressa d'être membre d'une société dont il était le chef. Il m'y entraîna malgré mes refus constans. Bientôt il voulut m'introduire chez lui; et, me parlant sans cesse de sa femme, il en vantait la beauté, les grâces, le caractère, l'esprit; et lorsqu'il me la fit connaître enfin, je reconnus que cette Dame était encore bien au-dessus des éloges de son époux. Cependant je n'enviai nullement son bonheur, et je n'eus pas la moindre velléité de faire ma cour à sa femme.

Quelques mois s'écoulèrent sans que je voulusse avoir d'autres rapports avec

cet homme; mais lui, me répétant sans cesse que sa femme voulait me voir et me parler, cherchait à m'attirer dans sa maison; il s'y prit un jour de telle sorte, que je ne pus, sans être taxé de malhonnêteté, me refuser à ses pressantes sollicitations.

J'ignorais que cet homme faisait de semblables avances à tous ceux dont il pouvait se rapprocher, et que c'était par les attraits de sa femme que, cherchant à suppléer à ce que sa société avait d'ignoble et de repoussant, il attirait quelques personnes chez lui.

Tu me demanderas, bon Hilaire, ce que me voulait cet homme; il voulait de l'argent. Il en sollicitait de tous ceux avec lesquels il pouvait avoir des rapports; il en puisait dans toutes les bourses. Il parlait continuellement de sa richesse actuelle, de ses espérances dans l'avenir; mais il se disait gêné pour le moment: et en même temps que, pour se

rapprocher

rapprocher des nouveaux hommes dont il faisait la connaissance, il n'avait d'autre moyen que les charmes de son épouse, il était d'une jalousie effrénée; de façon qu'il était sans cesse entre la détresse et les tourmens d'une jalousie qu'il fallait cependant supporter, sous peine de voir à-la-fois tous ses créanciers s'élever contre lui, et dévoiler le secret désespérant de ses affaires.

Tant que je ne me fus point rapproché de sa femme, cet homme ne me parla pas de ses besoins; mais dès qu'il vit que je prenais plaisir à converser avec elle, il me pria de lui prêter, ou de lui faire prêter de l'argent.

J'avoue que si ma mère, craignant ma rechute au jeu, dont cependant je suis absolument guéri pour jamais, m'avait tenu moins en tutelle, et m'avait envoyé plus facilement des fonds, j'aurais prêté avec plaisir à cet homme les cinq cents louis qu'il me demandait;

j'étais loin de lui soupçonner d'aussi lâches desseins; ses manières, son genre d'esprit, sa conversation me déplaisaient; mais je ne lui croyais pas une vilaine ame; et d'ailleurs, sa femme était douce, spirituelle, aimante : sans être d'une beauté rare, elle plaisait infiniment; elle avait une riche taille, un regard perçant, la plus belle peau du monde, la démarche de la volupté, quelque chose dans sa figure et dans ses expressions de tendre et de passionné, de sentimental et d'emporté qui m'avait plu infiniment. Je l'aimais donc, mais d'une amitié vive; il me semblait que j'aurais passé mes jours avec elle comme avec une amie, m'estimant heureux de jouir de sa conversation, et de contribuer, autant qu'il aurait été en mon pouvoir, au bonheur de ses jours.

Comme mes intentions auprès de cette Dame étaient pures, mes démarches étaient sans détour. Quant à

son époux, qui croyait qu'un homme ne pouvait passer un moment auprès d'une femme sans avoir des idées criminelles, il nous épiait dans nos démarches; il nous écoutait secrètement par-tout où nous étions; toujours l'oreille collée au trou de la serrure de l'appartement où nous causions, toujours l'œil sur nos pas, en se dérobant derrière le tronc d'un arbre, si nous étions à la promenade, il cherchait à juger, par nos gestes et par nos discours, de l'espèce d'intérêt qui nous faisait trouver tant de charmes à nous voir; et tandis qu'il me surveillait avec cette exactitude, humiliante pour lui, et insultante pour moi, il me faisait de continuels reproches, tant de sa part, que de celle de son épouse, de ce que je venais si rarement chez lui.

Une conduite si remplie de contradictions n'est explicable que par le besoin urgent que cet homme avait

d'argent pour soutenir le faste de la prétendue opulence, et par l'usage dans lequel il était de s'en procurer, en se formant des liaisons avec des hommes qu'il appelait ses amis, et desquels il empruntait des sommes plus ou moins fortes, lorsque, au moyen des qualités de sa femme, qui n'était nullement de connivence avec lui, il était entré dans leur familiarité. Non-seulement cette Dame ne participait nullement à ses lâches projets, mais elle était d'un désintéressement absolu; et son ame était plus belle que sa personne, ce qui est pour elle un éloge complet aux yeux de tous ceux qui ont eu le plaisir de la connaître.

Il y avait près d'un mois que j'avais des rapports de société avec cette femme, lorsque j'appris que son époux lui avait fait une scène affreuse à cause de moi, et que, dans ses féroces emportemens, il avait été jusqu'à la menacer de lui ôter la vie. Je pourrais te dire à cet

égard des choses affreuses, bon Hilaire; mais j'en garde le secret, quoique tu ne connaisses point cet homme odieux, et que vraisemblablement tu ne doives jamais le connaître. J'aurais dû, en les apprenant, m'éloigner pour jamais d'un être dont les principes et l'ame atroce me faisaient horreur; mais, par une inconséquence qui ne peut s'expliquer que par mon excessive bonté et ma loyauté sans bornes, peut-être aussi par une destinée qui s'attache à nos pas, et nous amène nécessairement à la conclusion des événemens qu'elle s'est proposés, ce fut précisément cette aventure qui me lia de plus en plus avec l'infortunée qui l'avait éprouvée à cause de moi.

J'en ignorais les détails, lorsque je me décidai à ne revoir de la vie, ni la femme ni le mari; mais, après une scène aussi scandaleuse que barbare, cet homme chercha tous les moyens de se lier de

nouveau avec moi. Il me demanda, en s'excusant de sa faute par une foule de mensonges que je croyais des vérités ; il me demanda comme une grâce de venir chez lui plus fréquemment que jamais. Il en avait besoin pour son cœur, à cause de moi; il en avait besoin, à cause de l'opinion publique en faveur de sa femme. Il avait reçu des lettres anonymes, disait-il, qui lui avaient troublé la raison; il avait éprouvé des railleries assez publiques, à mon égard, concernant son épouse; il lui importait, tant pour son repos que pour son honneur, que la continuité de mes liaisons avec lui prouvât la pureté de mes intentions.

J'eus la bonhomie de plaindre cet époux, que je croyais en effet victime de la calomnie. J'ignorais encore que c'était le menteur le plus inventif et le plus déhonté du royaume; et soit commencement d'affection pour cette aimable personne, soit désir de lui faire ou-

blier, par mille égards, les peines qu'innocemment je lui avais fait éprouver; soit encore sentiment de justice envers l'époux, que je commençais à soupçonner de fourberie, et que par conséquent je commençais à mépriser, je renouai avec lui. Voilà ce que, dans toute cette affaire, il y à eu de plus criminel de mon côté.

Ma première entrevue avec cette Dame m'apprit jusques à quel point elle avait couru des dangers. Un tiers, qui participait à nos entretiens, me déroula en partie le tableau de la vie de son époux. Je ne pouvais y croire, tant ce qu'on lui prêtait me paraissait odieux. Les larmes de l'épouse mettaient le sceau à la vérité de ces déclarations. Je ne pouvais soupçonner ces deux individus de mensonge; ils étaient, l'un et l'autre, intéressés à taire ce tissu d'iniquités qui me faisait horreur.

Penser à quitter dorénavant cette

femme, me parut une lâcheté. Ses charmes m'avaient rapproché d'elle; ses malheurs m'y attachaient. Insensé! j'aurais dû fuir cette maison comme un abîme! J'osai y pénétrer avec la témérité des compagnons d'Ulysse et d'Ulysse lui-même dans l'antre de Polyphême. Mais, je n'avais pas l'adresse, la ruse, la sagesse du Héros pour m'en retirer. Jusques-là je n'avais parlé à l'épouse qu'à cause de l'époux, maintenant je ne parlai à l'époux qu'à cause de l'épouse. Je considérai l'une comme une victime à consoler, et l'autre comme un ennemi commun, qu'il fallait craindre et ménager. Qu'avais-je besoin de me mêler de ces querelles? Pourquoi m'unir, même par des sentimens vertueux, à un être que je devais éternellement mépriser? Hélas! j'aimais peut-être, et je ne m'en doutais pas. Que de fautes le cœur nous fait faire!

Ma société avec l'époux ne fut plus qu'une liaison de politique; je le voyais le

le moins fréquemment possible, et, s'il se passait des scènes de jalousie, on me les laissait ignorer. Cette dame, en me les disant, aurait craint de me perdre; le mari, en m'en parlant, aurait perdu les avantages qu'il espérait retirer de moi. Je croyais donc ce ménage dans un parfait accord, lorsque tout-à-coup il s'y éleva un orage plus effrayant que le premier. Cet homme, jaloux forcené, entra dans un accès de fureur, se servit, contre sa femme, des dénominations les plus injurieuses; et, tout en se plaignant de ce que les lois l'empêchaient d'attenter à ses jours, il lui fit souffrir les plus affreux traitemens.

Croirais-tu, brave Hilaire, que ce fut lui-même qui vint m'apprendre une partie de ce qu'il avait fait, en osant me prier encore de ne point cesser mes liaisons avec lui? Je ne te ferai point les détails de tout ce qui se passa, entre nous, en ce moment; je me tairai sur

les emportemens auxquels je me livrai, dans les premiers momens de ma douleur. Si l'affront de ces mauvais traitemens fût tombé sur mon propre corps, j'aurais été moins furieux peut-être ; mais ma juste colère ne trouva qu'un lâche, qui n'eut pas honte de se dévoiler à mes yeux comme le plus vil scélérat. Je voudrais pouvoir tirer un voile sur le tableau de ses manœuvres infâmes. L'esprit et sur-tout le cœur d'un homme honnête ne conçoit point comment une seule tête peut méditer tant de crimes! que de moyens lâches et vils! que de projets sanglans et tortueux ! ce que je vais t'apprendre de cet homme suffira pour le rendre horrible à tes yeux, mais sans aucune utilité pour ton cœur, qui n'a pas besoin que l'horreur du vice lui fasse aimer la vertu. Cet homme écrivit anonymement à toutes mes connaissances et à mes amis pour me prêter, à leur égard, toutes sortes de discours, d'actions ou de pro-

jets capables de leur être nuisibles; en même-temps, aiguisant ses poignards contre moi, il tenait sa femme renfermée dans une maison de campagne écartée; il me faisait écrire des lettres anonymes pour me jeter, sur son compte, dans les plus vives alarmes. Dois-je te l'avouer? Cette femme m'intéressait alors si vivement que, si j'avais appris qu'il lui avait donné la mort, je n'y aurais pas survécu. Combien je souffrais de me trouver la cause, même innocente, des dangers de cette aimable infortunée!

Deux mois s'étaient écoulés, et je m'étais retiré dans une maison de campagne isolée, ne me rendant à la ville que pour mon service. J'étais en usage d'aller me promener tous les soirs dans une allée très-obscure qui avoisinait la maison que j'avais louée. Cette allée s'enfonçait dans un vallon, si sombre par la hauteur et par l'épaisseur des arbres de la forêt, que j'y trouvais une solitude mé-

lancolique, effrayante même en quelque sorte. Cette situation convenait parfaitement à mon ame, qui était dans une habitude de douleur, qu'il me serait impossible d'exprimer. Ah! si cet homme odieux avait pu savoir combien je souffrais, qu'il aurait joui de sa vengeance! il en méditait une d'un autre genre, et tu vas frémir, bon Hilaire, au récit des dangers que j'ai courus :

Je m'étais absenté de cette campagne pendant huit jours. A mon retour, je repris ma promenade accoutumée. Elle était chère à ma douleur; j'arrivai jusques dans la solitude du vallon. Je me promenais à grands pas dans l'allée obscure, lorsque je sentis tout-à-coup la terre s'affaisser sous mes pas, et tombai dans un trou de sept à huit pieds de profondeur, où je me trouvai suspendu dans un filet. Aussitôt deux hommes firent mouvoir une espèce de tourniquet, au moyen duquel je fus telle-

ment enveloppé dans ce filet, dont les mailles étaient d'une contexture très-solide, que je ne pouvais y faire aucun mouvement.

Cette aventure, toute dangereuse qu'elle était, m'effraya moins qu'elle ne m'humilia, sur-tout lorsque je reconnus que j'étais tombé entre les mains de mon vil et implacable ennemi.

Ces hommes, avant de me tirer de cette espèce d'abîme, ajoutèrent, à la contexture du filet, de forts cordages, dont ils me lièrent les jambes et les bras. J'aurais eu vingt fois la force d'Hercule, que je n'aurais pu faire aucun mouvement. L'on m'ordonna d'ouvrir la bouche, je m'y refusai; l'on me tordit les chairs pour m'y contraindre, je ne fus pas plus docile; l'on imagina de me passer une corde au cou, comme pour m'étrangler, et, quand la respiration me manqua, j'ouvris malgré moi la bouche; et, par le moyen d'un levier de fer, l'on y intro-

duisit une boule d'ivoire : dès ce moment, il me fut impossible de pousser un cri.

Certains alors d'emporter impunément leur victime, ces hommes me placèrent dans une voiture qui me transporta dans un château, que cet homme avait pris en location pour y enfermer son épouse. Ils m'y déposèrent sur la terre humide d'un caveau où bientôt je me trouvai seul avec le monstre. Il se mit à m'accabler d'épithètes viles et grossières, qu'il croyait m'être injurieuses et qui ne l'étaient que pour lui; j'en souriais de pitié en lui lançant des regards de fureur. « Tu périras, ainsi garotté, me dit-il; tu mourras dans ce souterrain funèbre, engourdi par l'humide fraîcheur du lieu, dévoré par la faim et la soif, et tourmenté par ma présence et par les insultes de tout genre dont je veux t'abreuver. Je te rendrai témoin de l'accord parfait dans lequel je vis avec ta coupable amante; je

veux que, témoin de son amour pour moi, tu sois déchiré par les serpens de la jalousie. Placé dans l'obscurité profonde de ce cachot, tu nous verras sans que l'infidelle puisse te voir; lié, garotté, comme te voilà, tu ne pourras faire un mouvement ni dire un mot pour l'avertir de ta présence. Toutes ces choses sont les moindres de celles que je réserve à ton supplice. Sachez, saches sur-tout, que j'ai pris toutes les précautions convenables pour que ma vengeance, juste s'il en fut jamais, soit cachée, et qu'à ta mort, ton nom soit en horreur, et ta mémoire dans la boue ».

Si j'avais pu lui répondre, je lui aurais dit, qu'en effet le plus grand de mes supplices n'était pas dans les tourmens qu'il allait me faire souffrir, mais dans l'humiliante douleur de me trouver au pouvoir d'un lâche, le juste objet de mes mépris. Quelle situation pour un homme d'honneur!

O mon maître! interrompit Hilaire, point de réflexion. Hâtez-vous, car je souffre cruellement de vous voir dans cette horrible situation.

Peu de momens après, continua Dolimont, le lâche! il conduisit son épouse dans ce caveau. Les lumières, qui les entouraient, me laissaient voir en effet l'accord qui régnait entre eux, accord qui cependant, de la part de la dame, avait une teinte de mélancolie et quelque chose de contraint et de sombre. L'obscurité dans laquelle j'étais plongé empêchait que je fusse aperçu. Cette scène, toute dégoûtante qu'elle était, ne fut point sans quelque charme pour moi. J'y acquérais la certitude que cette jeune et belle personne respirait encore, et j'avais craint que les horribles supplices dont il m'avait menacé, ne fussent de m'offrir les restes sanglans de cette infortunée.

CHAPITRE V.

Quand le monstre, après avoir pris des plaisirs aussi grossiers que son ame était féroce, eut conduit et enfermé de nouveau sa femme dans un appartement qui lui servait de prison, il revint auprès de moi, accompagné du même homme qui lui avait aidé à me saisir dans la fosse et dans le filet où j'étais tombé. C'était une espèce d'Hercule de taille moyenne, dont les traits étaient effrayans. Mon ennemi avait payé cet homme par quelques écus et les plus brillantes promesses; il l'avait intéressé à sa cause, en lui racontant, comme il l'avait déjà fait à cent personnes, comment il avait acquis la certitude que sa femme lui avait fait infidélité. Cet Hercule soldé, nommé Harolle, avait eu, ou croyait avoir eu à se plaindre de la sagesse de la

sienne. N'ayant pu atteindre son rival, qui était un homme riche et puissant, il lui semblait que, venger la querelle d'un offensé comme lui, c'était adoucir ses malheurs.

Quand mon ennemi descendit dans le caveau avec Harolle, il avait à la main trois écrits, qu'il prétendait être trois lettres de change, et il me dit : « Signe ces trois effets et je te mets demain en liberté, sinon tu mourras. Pour marquer ton consentement, ferme un moment la paupière; alors je te laisserai la main droite libre pour signer ». Je refusai de fermer la paupière. Le monstre me fit de nouvelles menaces; je persistai dans mon refus ; et après m'avoir accablé d'injures, il se retira.

J'ai su depuis ce qu'étaient ces trois écrits. L'un était une lettre de change de vingt mille livres; le second une autre lettre de change de cent mille livres, toutes deux passées au profit d'un tiers et an-

tidatées de six mois. Le troisième était une lettre que j'étais censé lui avoir écrite, et dans laquelle je lui disais que tourmenté par le double tort de lui avoir enlevé le cœur de sa femme, et d'avoir refusé de lui en donner satisfaction, effrayé de la publicité qu'il ne manquerait pas de donner à cette aventure, je n'avais point voulu survivre à mon déshonneur, et avais expié ma trahison et ma lâcheté en me précipitant dans les flots.

Tu vois que non-seulement le projet de mon ennemi était, après m'avoir fait signer les trois écrits, de m'étouffer dans le caveau et de me jeter dans le fleuve, certain que son crime serait ignoré, mais qu'il s'était encore ménagé des motifs de persécutions contre sa malheureuse épouse.

Ce sont les excès qui mettent un terme à tous les pouvoirs. Celui de mon ennemi sur moi devait finir par l'excès de sa scélératesse. Elle révolta le compagnon qu'il s'était associé. Cet homme avait bien voulu se prêter à la vengeance d'un époux,

mais non pas s'exposer lui-même à des dangers qui le missent à sa discrétion. Avant de commencer cet exploit de vengeance, il avait signé, fort inconsidérément, un écrit par lequel il reconnaissait avoir contribué à me donner la mort. Mon ennemi, tout en protestant qu'il n'attenterait pas à mes jours, avait exigé ce billet d'Harolle comme un garant de son silence sur les supplices, les humiliations qu'il voulait me faire éprouver, et sur l'argent qu'il prétendait retirer de ma captivité.

Mais en ce moment, mon ennemi, fort de l'écrit de son complice, ne lui dissimula plus l'intention où il était de me faire mourir. Harolle avait lu les trois billets que l'on voulait me faire signer. On lui promettait que l'une des lettres de change serait passée à son profit; mais Harolle voyait bien qu'au moyen de l'écrit auquel il avait eu la faiblesse d'apposer sa signature, il resterait à la discrétion de mon ennemi, et qu'il aurait part à son crime

sans en avoir au profit. Il fit donc de sérieuses réflexions sur l'aventure dans laquelle il s'était engagé, et ne chercha plus que le moyen de se débarrasser de son association avec un homme aussi profondément criminel, et de me sauver moi-même, sans danger pour lui, du malheur dans lequel il m'avait jetté.

Harolle, en sortant du caveau, dit à mon ennemi qu'il avait affaire à Lille; qu'il y passerait la matinée seulement, et lui demanda la permission de s'absenter jusqu'au soir. « J'y consens, lui dit le scélérat; je suis loin de me méfier de toi. Tes intérêts sont irrévocablement unis à ma cause; cependant, s'il fallait un lien pour t'y attacher encore, je te dirais: Garde-toi de toute indiscrétion. Tu sais que j'ai ton écrit; tu n'es qu'un homme du peuple sans fortune, et je suis riche et puissant ».

Ces mots achevèrent de convaincre Harolle qu'il serait la victime de son as-

socié ; en conséquence, feignant d'abonder dans la haine que cet homme avait contre moi, il promit d'être discret et partit. Mais à peine eut-il fait une demi-lieue, qu'il ralentit la vîtesse de ses pas pour méditer sur le parti que, dans cette conjoncture difficile, il devait prendre. L'aurore paraissait à peine. Harolle était sur le chemin Royal. Un homme vénérable, que dis-je ? Un ange, une divinité, venait, à pas précipités, derrière lui ; c'était un voyageur qui était parti à pied de l'auberge voisine, en attendant que sa voiture le joignît.

Harolle fut frappé de la physionomie vraiment céleste de l'étranger. Celui-ci ne le fut pas moins de celle d'Harolle, qui avait l'air d'un criminel échappé de prison, mais odieux à lui-même et rongé de remords.

Ces deux hommes se joignirent. « Où vas-tu ? dit l'étranger à Harolle. » Je dis l'étranger, parce que, soit par la teinte

brune de ses traits, soit par l'accent peu connu de son langage, on ne le jugerait pas Français. « Où vas-tu ? dit-il. Je n'en sais rien, répondit Harolle. Quoi ! tu n'en sais rien, répliqua l'étranger, en fixant Harolle avec beaucoup d'attention, et celui-ci se troubla. Tu m'as l'air, en effet, d'être cruellement préoccupé. Ne te serais-tu pas levé trop matin ? — Je ne me suis pas couché. — Et si tu t'étais mis au lit, tu n'y aurais pas goûté le repos du juste ! Ton front sourcilleux semble être sillonné par le remords. — O ciel ! qui êtes-vous pour me parler ainsi ? Savez-vous que je pourrais vous faire repentir..... — Je crains peu tes membres musculeux et tes larges épaules. Voici, ajouta l'étranger, en lui montrant la bouche d'un pistolet, voici ce qui nivelle les forces des humains. — Serrez cette arme, Monsieur, vous n'en avez que faire contre moi. Êtes-vous un homme discret, et sur-tout un homme

de bien? — Je le crois. — Aimez-vous à rendre service à l'humanité? — J'en fais mes délices. — Eh bien! donnez-moi un conseil qui sauve les jours d'un jeune militaire, et qui me sauve moi-même du piége dans lequel j'ai eu le malheur de tomber. — Parle avec confiance; je ferai, pour le militaire et pour toi, tout ce qui sera en mon pouvoir. »

Harolle expliqua alors à l'étranger sa situation et la mienne. J'avais dessein, continua-t-il, d'aller à Lille trouver le colonel du jeune officier ou le commandant de la place et de lui tout dévoiler. »

« Cette résolution, répondit l'étranger, est celle d'un homme d'honneur, et je vous rends toute mon estime. Il est plus difficile de s'arracher à un crime à demi consommé, que de ne jamais en projeter contre un ennemi. Mais je trouve des inconvéniens à ce parti qui était cependant le meilleur que, seul, vous pussiez prendre. Le jeune officier, par l'éclat qu'aura

qu'aura cette affaire, pourrait perdre l'honneur en recouvrant la vie. L'honneur d'un militaire français est comme la fleur de la sensitive; si l'on y touche, elle est flétrie. Il faudrait que l'officier sortît lui-même de cette affaire, ou silencieusement, ou suffisamment vengé de son ennemi.— Je pense comme vous; mais comment le délivrer et le venger d'un homme aussi puissant?— Êtes-vous de ce pays-ci?— Oui, Monsieur. Le château de M. *** est-il habité par beaucoup de monde?— Il y a six valets et sept femmes.— Procurez-vous quatre hommes bien armés, gens de cœur, et qui, pour de l'or, veuillent s'aventurer dans une bonne action.— Je puis trouver les hommes; mais qui payera?— Moi.— Je vole accomplir vos projets: mais où nous rejoindrons-nous?— A mon auberge, que nous découvrons d'ici, où je vais rentrer et séjourner.

Harolle, en effet, trouva quatre hom-

mes braves et décidés à me délivrer ou à périr. L'étranger leur donna dix louis à chacun, en leur en promettant quarante autres au retour de leur expédition.

Harolle se rendit le soir au château, et faisant bonne mine à mon ennemi, il lui renouvella la promesse d'être fidèle à accomplir ses volontés, à la condition cependant qu'il prendrait du repos cette nuit, n'ayant point fermé l'œil la nuit précédente. Cette condition fut accordée avec d'autant plus de plaisir par ce scélérat qu'il y voyait le moyen de prolonger mes souffrances, et l'espoir, en lassant mes résolutions, de me décider à signer les trois écrits qu'il m'avait présentés vainement. Mais Harolle, au lieu de prendre du repos, se leva dès que tout le monde fut couché, et ouvrit une fenêtre qui donnait sur le jardin ; les quatre hommes armés entrèrent dans le château, et sous la conduite de leur chef, Harolle, ils pénétrèrent dans la chambre de mon

ennemi qui, surpris et effrayé, crut être tombé dans les mains de la justice.

Lié à son tour, garotté, baillonné, on le força de venir être témoin de ma délivrance. Je fus donc mis en liberté; Harolle retira des mains de cet homme atroce le billet qu'il lui avait donné, et avec celui-là il obtint pareillement les trois écrits qu'il voulait me contraindre à signer. Harolle me les remit, et me demanda ce que je voulais faire de cet homme. Mon premier mouvement fut de l'immoler à ma vengeance. La crainte de passer pour un assassin, m'arrêta; il ne mérite, m'écriai-je, que de périr de la main du bourreau. Mais le livrer à la justice, n'était-ce pas compromettre la sureté d'Harolle, à qui je devais la vie? N'était-ce pas encore donner trop de publicité à un événement dont la calomnie pourrait défigurer les principales circonstances et peut-être effleurer ma réputation? Ces dernières réflexions me déter-

minèrent, et je me décidai à une vengeance bien peu proportionnée au crime. Je lui fis mettre la même boule d'ivoire dans la bouche, et jeter dans le filet où j'avais passé trente heures d'une manière si désagréable; et au lieu de le placer sur le sol humide du caveau, je priai mes cinq libérateurs de le hisser sur un grand orme, bien touffu, qui était dans l'avant-cour du château. Ils le placèrent sur la plus haute branche au plus épais du feuillage. Ainsi se termina ma vengeance, à laquelle Harolle ajouta de son plein gré de graver sur le tronc de l'arbre en gros caractères NID DU COUCOU.

Pendant que toutes ces choses se passaient, j'étais dans l'appartement de sa femme, qui, en me donnant les renseignemens dont j'avais besoin sur toutes les souffrances que mon attachement lui avait causées, faisait ses efforts pour me faire oublier les miennes; et j'aurais volontiers passé quelques momens de plus

avec elle, si je n'avais pas senti la nécessité de me réunir à mes libérateurs, qui, après avoir hissé leur nid de coucou, s'étaient mis à table et faisaient bombance dans le château.

Il était quatre heures du matin quand nous quittâmes ces murs, que j'ai encore en horreur, malgré les momens délicieux que j'y ai passés pendant la seconde nuit. Une seule femme, dévouée aux intérêts de sa maîtresse, s'était aperçue de ce que nous avions fait; tout le reste était dans un profond repos. Je les emmenai toutes les deux; car la dame était bien décidée à ne plus se livrer à la brutalité de son époux; mais avant de nous retirer, nous nous rendîmes sous l'arbre au nid de coucou. La lune et les étoiles brillaient à l'envi; nous contemplâmes notre ennemi commun sans le redouter, et nous le quittâmes après l'avoir accablé de nos malédictions.

Dès que nous fûmes à une lieue de

Lille, je donnai à la dame et à sa femme-de-chambre deux de mes libérateurs pour les conduire à la ville. Elle alla demander protection au commandant de la place. Jeune, sensible et belle, il lui devint facile de l'intéresser à son indépendance. Toutes les anciennes coquettes poussèrent les hauts-cris ; mais celles qui avaient droit de l'être encore, et toutes les femmes de bien s'intéressèrent à une Dame qui avait été déshonorée gratuitement par son époux ; et ne disant pas un mot de ma captivité, de ma délivrance, ni du nid fameux suspendu à l'orme du château, elle alla se jeter dans un couvent, où sans doute elle est encore, attendant qu'il lui soit permis de jouir de quelque liberté.

Et votre ennemi, dit Hilaire, que devint-il? Je priai le lendemain, répondit Dolimont, quelques-uns de mes amis d'aller à la chasse dans ces cantons-là. J'en mis un dans ma confidence ; il

dirigea si bien la marche des chasseurs, qu'étant allé faire halte sous l'arbre, il leur en fit observer l'inscription. Le jaloux fut délivré; mais toujours plus furieux, il continua à me poursuivre de ses calomnies, quoiqu'il se tint toujours éloigné de moi.

Mais je t'ai parlé de ce qu'il importait le moins de t'apprendre. Séparé de la dame, je volai, avec trois de mes libérateurs, à l'auberge de l'étranger. Je voulus lui parler du service qu'il m'avait rendu; il m'imposa silence. La majesté de toute sa personne, la vivacité de ses regards, la noblesse de son action m'imprimaient un respect, mêlé de tendresse, qui me força à lui obéir. Je le vis donner à chacun de ces braves gens les quarante louis qu'il leur avait promis, et les congédier; puis, s'adressant à Harolle, il lui dit : « Et toi, que demandes-tu pour ta récompense? — Le pardon de ma faute, répondit ce brave

homme.—Je te l'accorde, lui dit l'étranger. Je ne te donnerai rien pour avoir délivré Monsieur; tu n'as fait que réparer le crime dont tu avais été l'instrument. Mais accepte cent louis comme un gage de mon estime. Souviens-toi que faire une belle action par amour pour nos semblables, est la plus grande preuve qu'on puisse donner d'une profonde intelligence. Celui qui ne se livre qu'aux actions communes de la vie, mais toujours en vue du bonheur de l'humanité, est l'homme d'esprit : celui qui fait de grandes choses, mais nuisibles au repos des humains, de quelque grandeur qu'il s'environne, quelle que soit la renommée de son génie, n'est qu'un sot. Tu vois, par ce qui t'arrive aujourd'hui, qu'on gagne plus au culte de la vertu qu'à l'idolâtrie du crime. Adieu ! »

Resté seul avec cet étranger, frappé de l'originalité de son discours, étonné de sa munificence dans les bienfaits, j'allais

j'allais tomber à ses pieds comme à ceux d'une divinité tutélaire, lorsque, me retenant, il me dit : « Plus je vois l'homme, plus je me persuade de la corruption de la société; vous me paraissez spirituel et vertueux, cependant vous vous extasiez devant une action fort naturelle. J'aurais été plus à plaindre que vous, si je n'avais pas fait tous mes efforts pour vous secourir. Malheur à vous, si vous n'aviez pas été capable d'en faire autant que moi, vous étant à ma place, et moi à la vôtre! — Il est au moins très-vrai, lui répondis-je, que je n'aurais pas employé trois cents louis à cette action, car je ne les ai pas, ce qui me désole, puisqu'en ce moment je suis dans l'impossibilité de vous les rendre. — Quand j'ai conclu, avec ces gens-là, le marché de vos jours et de votre honneur, j'ignorais votre fortune, je ne connaissais que vos dangers. Je ne leur donnais donc pas cette somme dans l'intention d'en être

remboursé. — Je serais au désespoir que vous refusassiez de la recevoir de ma main. Je ne demande que le temps d'en écrire à ma mère. — Quand la somme arrivera, je ne serai plus ici. — Dites-moi votre nom, votre demeure et.... — Vous serait-il possible de faire compter cette somme à Paris? — J'y habite et j'y vais en congé dans huit jours. — Eh bien! Monsieur, voici l'adresse d'un banquier, chez lequel vous pourrez verser cet argent. — Mais pour qui.... — Je la réclamerai à mon retour. Ce banquier me connaît assez pour savoir que je ne demande rien de ce qui appartient à autrui; et il connaît trop les hommes pour donner cette somme au premier aventurier qui viendrait la réclamer. D'ailleurs, en vous priant de me dispenser de vous dire mon nom, c'est vous prier de me taire le vôtre. Les gens de mon âge figurent mal dans les aventures de romans. Si vous le trouvez bon, nous

n'aurons pas d'autre rapport ensemble. Je n'aime point les explications avec la justice ; adieu, Monsieur, recevez cet avis d'un homme qui a vécu deux fois plus de temps que vous. L'amour est la vertu la plus noble, la plus essentiellement utile au bonheur des humains. Mais cette vertu si pure ne doit jamais être pratiquée criminellement. Vous trouverez encore de belles femmes qui, étant épouses, seront enchantées d'avoir des liaisons avec vous ; tant que vous les écouterez, vous mériterez le sort qui vous a menacé. Il serait à souhaiter que les deux sexes ne s'unissent que par amour ; mais les lois de la société sont aussi impérieuses que la nature. Que dis-je ? elles sont la nature elle-même ; car elle veut que l'homme vive en société. Or, l'homme ne peut pas vivre en société sans lois ; donc, obéir aux lois c'est obéir à la nature. Suivez-la dans ses lois primitives, et dans les lois qui émanent

de celles qu'elle a posées. Et sur-tout souvenez-vous que la jeunesse est la saison de la vie pendant laquelle vous devez semer pour recueillir. La jeunesse est à l'approche de la vieillesse, ce qu'est le printemps à l'approche de l'hiver; l'automne ne récolte que ce que le printemps a cultivé ».

L'étranger me quittait en prononçant ces derniers mots; je l'arrêtai pour lui réitérer mes remercîmens : « Gardez vos actions de grace, me répondit-il; je suis, dans cette aventure, cent fois plus heureux que vous. Ma satisfaction est délicieuse; la vôtre n'est qu'une cessation de tourmens. Vous vous êtes soulagé d'un fardeau pénible; j'ai ramassé une pierre précieuse que j'ai su découvrir en mon chemin. J'emporte en mon souvenir une image flatteuse et consolante, et vous un tableau dont vous repousserez toutes les situations. — Ah! je m'en souviendrai avec délices, m'écriai-je, puis-

qu'il me rappellera les vertus et les discours d'un homme si cher à mon cœur, que je donnerais la moitié de mes jours pour passer le reste avec lui. — Jeune homme, reprit-il, puisque mes discours te plaisent, encore une vérité précieuse, et nous nous quittons. Je lis dans tes regards que tu es capable de connaître le véritable amour. Souviens-toi que lui seul enfante le bonheur; aime par le cœur et non par les sens. Le premier s'accroît par la jouissance et le second s'éteint par le plaisir ».

A ces mots, l'étranger s'élance dans sa chaise, il me dit un dernier adieu de l'œil et de la main, et me laisse devant l'auberge, honteux de me trouver, par ma faute, à une si grande distance de l'ame de cet heureux mortel. Que j'étais petit à mes yeux! que l'amour-propre, qui m'avait dominé jusques-là, fut prompt à se dissiper! que les avantages de ma naissance, que mes prétentions aux places, à la fortune, que ma petite

vanité fondée sur mes talens, sur la beauté de mon corps ou de ma figure, me parurent peu de chose auprès de la sagesse de cet étranger! Cet homme, me disais-je en moi-même, porte son bonheur avec lui; son cœur étant le centre de ses jouissances, et son esprit les dirigeant à son gré, il doit être heureux partout, et indépendamment de tout; et moi, mes jouissances étant dans les caprices de la mode, dans les fantaisies du luxe, les intrigues des jolies femmes, la cabale des ambitieux, je n'aspire pas à un quart-d'heure de plaisir, qu'il ne dépende de tout ce qui m'environne».

Ces réflexions, et une foule d'autres de ce genre, m'accompagnèrent jusqu'à Lille, où je me rendis lentement de mon pied. Je m'occupai d'une foule de projets de réforme, parmi lesquels se trouva celui de ne plus voir l'épouse de mon ennemi, et je tins parole. Il n'y avait que seize jours que j'avais éprouvé cette aven-

ture, quand j'arrivai à Paris. Voilà plusieurs jours que je suis dans mes foyers, et j'ai négligé de rembourser ces trois cents louis; cependant, mon ami, tu vois que c'est une dette sacrée.

Hilaire, à ces mots, poussa un profond soupir. Pourquoi ce soupir? s'écria Dolimont. Serais-je assez malheureux pour ne pouvoir m'acquitter de cette somme, sans la demander à ma mère? — Ah, Monsieur! je vendrais jusqu'à ma dernière chemise, plutôt que de vous voir retarder le paiement d'une dette d'honneur. Mais j'ai bien d'autres motifs de soupirer! Je vais emprunter l'argent dont vous avez besoin; et si vous voulez me donner l'adresse du banquier, dans moins d'une heure je vous en rapporterai le reçu. — Je serais trop criminel d'épargner mes pas. Je veux y aller moi-même. Peut-être apprendrai-je le nom de mon bienfaiteur. Que j'aurais de plaisir à le revoir et à lui donner chez moi des

témoignages de ma reconnaissance ! Peut-être même ce désir n'est-il pas sans intérêt : j'apprendrais auprès de lui à devenir meilleur. Encore des soupirs, Hilaire ! Quels sont tes chagrins ? Dis-les moi. — Je n'ose. Quand vous étiez enfant, je vous parlais sans détour, et vous m'écoutiez. Aujourd'hui..... — Je dois t'écouter encore. Tu as le sens droit ; tu es homme de bien ; mon père avait une confiance entière en toi. — Oh ! j'atteste le ciel, que, si je suis encore dans la maison de ce maître adoré, dont l'ame bienfaisante et sublime honorait l'humanité, c'est en sa considération et la vôtre, Monsieur. Que je l'aimais, ce bon M. Dolimont ! Figurez-vous que, depuis huit ans qu'il est mort, je n'ai pas passé une nuit sans être continuellement avec lui. — Et c'est le chagrin de sa perte qui te faisait soupirer ? — Non. — Et qui donc ? — Vous. — Moi ! et pourquoi ? — Je crains de parler ; mais je crains encore

plus de me taire. — Bannis cette timidité, je t'en conjure. — Eh bien! voici, en peu de mots, ce que j'ai à vous dire. Pratiquez la leçon que vous donna l'ange mortel qui fut votre libérateur. Ayez un véritable amour, un amour constant et vertueux; respectez l'innocence; ne flétrissez pas une beauté pure du souffle du désir. Si vous connaissiez son père! Il est digne de celui qui vous a secouru, et sa Zilia..... — Je ne connus jamais rien d'aussi intéressant, d'aussi parfait que Zilia. — Vous l'aimez? — Sans doute. — Mais vous ne l'aimez pas d'un amour noble et pur qui seul fait le bonheur de l'homme, d'un amour vertueux enfin, tel que vous l'a recommandé cet étranger. — Quoi! tu voudrais, Hilaire, qu'aimant Zilia d'un amour aussi parfait, je m'unisse par des liens indissolubles qui.... — Non. Je souhaiterais que vous respectassiez son innocence ».

Hilaire, à ces mots, baisse les yeux,

et, prenant congé de son maître, il lui promet que, dans une heure, il lui portera de quoi s'acquitter envers son bienfaiteur.

Dolimont, resté seul, s'abandonne aux réflexions que cet entretien a fait naître. Il pense aux chagrins qu'une passion criminelle lui causa. Il sonde les replis de son cœur. Il y trouve un mélange confus et monstrueux d'amour et d'éloignement, de confiance et d'incertitude, de considération et de mépris pour la jeune personne qu'Hilaire l'invite à respecter. Le souvenir de Zilia, bonne, sensible, innocente et belle, vient enflammer son ardeur, et celui des propos de sa mère vient l'agiter; son front rougit de honte et de jalousie. Comment aimer, sans s'avilir, un objet qui, changeant et même scandaleux dans ses caprices, méconnut les lois de la pudeur? Cependant l'innocente simplicité des réponses et des questions de Zilia; son regard si pur et

si noble, ses couleurs si vives, si fraîches, cette taille si svelte, ce port si décent, ce ton de voix si doux et si flatteur, cet œil à la fois sévère et caressant qui, si souvent, imposa du respect à son audace, tant de perfections enfin viennent se présenter à son souvenir, qu'il ne voit plus dans Zilia que le chef-d'œuvre de la nature.

Il faisait ces réflexions, lorsque la Marquise entra, tenant une lettre à la main, et feignant, en la lisant, de se croire seule dans l'appartement. Elle paraissait très-affectée de cet écrit, et faisait des exclamations que la douleur semblait lui arracher.

CHAPITRE VI.

DOLIMONT, craignant que sa mère n'eût reçu quelque nouvelle fâcheuse concernant ses affaires, s'en approcha; et la Marquise, fermant précipitamment la lettre, feignit d'avoir le plus grand intérêt de la cacher à son fils. C'en fut assez pour que celui-ci témoignât le plus grand désir de la connaître; et la Marquise, après avoir opposé toute la résistance qui convenait à ses desseins, donna la lettre à son fils; il y vit la déclaration la moins équivoque faite par une femme à son amant; et cette lettre, sans adresse, était de la main de Zilia.

Dolimont, extrêmement étonné d'un tel écrit, fit des questions à sa mère, qui lui répondit qu'elle avait fait surprendre la messagère chargée de ce commerce criminel, et qu'elle venait de s'emparer

de cette lettre. « J'en ai parlé, dit-elle, à cette petite personne; elle ne s'en est nullement affectée. Vous avez vos mœurs, m'a-t-elle dit; j'ai les miennes. La liberté qu'elles me donnent, vaut bien la contrainte éternelle des vôtres. Oh! que je fus mal inspirée, continua la Marquise, d'accepter la commission que me donna M. Aldini, de surveiller les mœurs de sa fille! Je ne saurais cependant en vouloir à cet homme qui, parti depuis vingt-six jours pour nos affaires, avait bien le droit de me prier de lui rendre un tel service. Mais quelle corvée accablante de surveiller sans cesse les actions d'un être sans principes et sans pudeur, d'un être capable de compromettre à tout moment la demeure d'une femme de qualité! Si vous ne m'aidez pas, mon fils, cette petite folle va faire, de ma maison, le rendez-vous scandaleux de tous les écervelés de Paris. N'est-il pas honteux qu'un beau jeune homme

comme vous ne suffise point à cette créature? Elle semble vous aimer! on dirait qu'elle ne vous déplaît pas, et dans le temps que vous filez le parfait amour, elle le dévide rapidement avec cet homme qu'elle accable de protestations et de sermens; cet homme qu'elle a vu peut-être une ou deux fois, et auquel elle brûle de s'abandonner.

La Marquise, à ces mots, se retira, feignant de la colère, et une profonde indignation; et Dolimont, pétrifié, resta debout et muet, les yeux baissés sur le parquet, le cœur gros de soupirs, et ne retrouvant plus sa raison pour méditer sur ce qu'il avait à faire. S'il eût aimé faiblement, sa détermination eût été facile; il ne se serait plus occupé de Zilia; il en aurait laissé toute la charge à sa mère; mais son amour était trop vif, trop impétueux pour être maîtrisé. L'honneur et la jalousie lui défendaient de souffrir que nul amant approchât

de cette jeune beauté ; et sa passion, enhardie par le mépris, le faisait aspirer à des prétentions, à des projets qu'il avait honte de n'avoir point réalisés.

Comme Dolimont était dans cette crise inexplicable d'amour et de mépris, on vint l'avertir que le dîné était servi. Zilia parut à table avec le front de l'innocence et le regard expressif du sentiment. La Marquise eut pour elle les égards accoutumés ; et Dolimont, lui lançant quelques sarcasmes auxquels elle ne comprenait rien, était avec elle moitié farouche, moitié galant ; et, lui disant par fois des choses tendres, il lui répondait tout-à-coup avec une brusquerie qui approchait de l'insulte, et qui finit par persuader Zilia qu'il s'était élevé quelque nouvel orage. Dès-lors, son œil, joyeux et sentimental, n'exprima plus que la douleur ; son sein fut agité, ses lèvres tremblantes ne proférèrent plus que quelques monosyllabes entrecoupés

de soupirs; et quelques-uns des morceaux qu'elle s'efforçait de porter à sa bouche furent arrosés de ses larmes.

Dolimont ne put voir ce changement sans être attendri; tout son courroux se dissipa. Le souvenir de la lettre s'effaça, pour ne laisser d'accès dans son cœur qu'au plus ardent amour: il essaya, par des regards pleins de bontés, de rassurer son amante; mais Zilia, piquée, de sa froideur, de ses sarcasmes et de ses mépris, ne le regardait plus. Cependant elle était trop bonne pour supporter si long-temps l'amertume d'une telle rigueur; elle leva enfin les yeux sur Dolimont. Leurs regards se rencontrèrent; leur ame sembla s'être mêlée; ce fut un ravissement mutuel, et tout fut pardonné. La gaîté de l'un fit la gaîté de l'autre. Zilia était dans l'enchantement; Dolimont avait, dans l'expression de sa joie, une teinte de tristesse qui le rendait plus intéressant. Et l'un et l'autre, ils brûlaient

laient d'avoir un entretien particulier, et de s'y procurer un éclaircissement.

La Marquise ne tarda pas à les mettre à leur aise. Elle brûlait elle-même de se trouver avec la vieille Marquise qui lui avait conseillé de faire un tel usage de cette lettre, afin de diminuer l'amour de Dolimont par le mépris, et d'enhardir sa passion en étouffant le respect. Raconter à cette femme ce qui s'était passé, prendre de nouveaux conseils pour l'avenir; en donner elle-même à son fils avant de le laisser en tête à tête avec Zilia, c'était une jouissance qu'elle était impatiente de se procurer. S'étant donc levée de table, elle prit son fils un moment à l'écart, et lui fit ce reproche avec un chagrin mêlé de bonté :

« Pourquoi ces bouderies? L'on n'avance rien avec de l'humeur. Quand l'on connaît le caractère d'une jeune et belle personne, on en profite; et sans chercher à l'humilier par des explications,

on la sert tout simplement à son goût. Voyez comme j'ai fait, moi. N'ai-je pas traité Zilia comme à l'ordinaire? Je ne lui parlerai même plus de cette lettre; je vous conseille de m'imiter; vos plaintes ne changeraient rien à tout cela. On ne se fait pas aimer en dévoilant la turpitude de celle qui s'efforce de la cacher ».

Dolimont se serait vainement promis de dissimuler au point que sa mère le lui recommandait; l'effort lui en aurait été impossible. En conséquence, dès qu'il fut en tête à tête avec Zilia, il prit les détours dont un amant délicat est susceptible pour lui parler de cette lettre, et, lui en disant à peu près le contenu, il lui demanda s'il était vrai qu'elle l'eût écrite. — Oui, Monsieur, dit Zilia; j'ai écrit à peu près tout cela hier soir. — Ah! vous avez écrit tout cela! à qui? — Je n'en sais rien. — Quoi! vous n'en savez rien! pourquoi donc l'écrire? — Parce

qu'on m'en a priée.—Qui?—On m'a défendu de vous le dire.— A moi?— Oui, à vous; puisqu'on m'a fait promettre de n'en rien dire absolument à personne. Je ne nie point la lettre, puisque vous la connaissez; mais je tais le nom de la Dame qui me l'a fait écrire, puisque vous ne la connaissez pas. — Ma mère vous a fait des reproches de l'avoir écrite.

Un éclat de rire fut la réponse de Zilia. Dolimont, singulièrement étonné de la conduite de son amante, allait continuer ses questions, lorsque Hilaire paraissant, lui dit qu'il avait à lui parler. Le jeune comte le vit un moment à l'écart, reçut les trois cents louis qu'il avait demandés, et alla aussitôt les porter chez le banquier dont il avait l'adresse. Mais ce fut vainement, qu'après lui avoir compté l'argent, il le pressa de lui dire le nom de son bienfaiteur; le banquier s'y refusa. «Eh bien! Monsieur, ajouta

Dolimont, que cet honnête mortel apprenne au moins le nom de celui qu'il arracha à l'opprobre et même à la mort la plus cruelle. Qu'il sache en même temps que je brûle de le voir, de tomber à ses pieds ou dans ses bras, s'il m'en croit digne. Ecrivez sur votre registre que vous avez reçu sept mille deux cents livres du comte de Dolimont, rue Caumartin». A ce nom, le banquier l'examinant avec surprise, lui dit : « Monsieur, je m'étais promis de plaider votre cause auprès de celui que vous appelez votre bienfaiteur; mais d'après le nom que vous portez, je m'engage à ne rien lui dire. Ne m'interrogez pas davantage. Vous vous connaîtrez vraisemblablement un jour».

Dolimont ne pouvant obtenir rien de plus positif de la part du banquier, rentra chez lui, se proposant d'aller auprès de Zilia continuer les explications qu'il avait commencées; mais on lui dit qu'elle

était dans le boudoir de Mme. la Marquise avec M. Aldini, son père, qui arrivait à l'instant.

Cette nouvelle porta un coup terrible au cœur de Dolimont. Frappé comme de la foudre, il s'étonna du trouble étrange qui l'agitait; et cherchant à s'en rendre compte, tout en désirant de voir M. Aldini, il dirigeait ses pas vers le jardin pour aller s'y préparer à cette entrevue, lorsque M. Aldini, à qui sa fille avait dit que M. Dolimont venait de rentrer, se leva et courut au-devant de lui. Mais quelle fut leur surprise mutuelle, lorsqu'Aldini reconnut en Dolimont, le militaire qu'il avait secouru, et que Dolimont reconnut son libérateur en M. Aldini ?

Le premier mouvement des deux fut de n'en avoir aucun. Ils restèrent également immobiles et muets de surprise. Cependant Aldini, revenant le premier de son étonnement, s'avança

vers Dolimont pour l'embrasser ; mais celui-ci, transporté de joie et comme hors de lui-même, se précipita dans les bras de M. Aldini. Dolimont le serrait avec transport, lui donnait les surnoms les plus tendres, et renouvela plusieurs fois ses embrassemens.

Mme. de Dolimont fut extrêmement étonnée de cette scène ; son fils, rayonnant de joie, avait la larme à l'œil, et M. Aldini, affectant du calme, n'était guère moins agité. « Je ne conçois rien, dit-elle à son fils, je ne conçois rien à ces exclamations, à cet empressement frénétique que je ne vous ai jamais connu pour personne. — Oh madame ! s'écria Dolimont, cet homme... — Je suis, interrompit vivement M. Aldini, le plus heureux des humains. Je me rappelle qu'étant près de Lille, une rencontre imprévue me fit avoir quelques obligations à Monsieur votre fils, que je ne connaissais pas, et dont je n'étais pas

connu. L'on s'attache, par ses bienfaits, autant que par la reconnaissance ; voilà pourquoi nous avons eu mutuellement tant de plaisir à nous revoir ».

Un signe, un serrement de main à Dolimont, suffit pour lui imposer un pénible silence ; et, rentrant tous dans le salon de compagnie, la conversation devint générale. Aldini avait déjà rendu compte à la Marquise du succès de sa mission. Celle-ci, ne s'attendant pas à une conclusion si accélérée, avait écrit à Bruxelles à M. Aldini, pour imposer de nouvelles conditions à son adversaire, afin d'éloigner encore le retour du premier. Mais cet honnête homme avait un génie si sage, un jugement si prompt, une éloquence si persuasive, un art si parfait pour faire aimer ce qui était juste, que, surmontant tous les obstacles, il avait fait entendre à la partie adverse de Mme. de Dolimont, qu'il était de ses intérêts d'accepter les con-

ditions qui lui étaient offertes; et toutes les difficultés s'étaient applanies.

Vous devinez, lecteur, avant que je vous en avertisse, que M. Aldini ne tarda pas à être informé de tous les secrets de sa fille, tant de l'impression que Dolimont avait faite sur son cœur, que de ce que la Marquise lui avait conseillé en faveur de son fils, et des tendres déclarations que Dolimont lui avait faites. Aldini avait de la peine à croire ce que Zilia lui disait des conseils donnés par la Marquise; mais il ne tarda pas à en être convaincu par une entrevue que le bon Hilaire sollicita, et dans laquelle il dit, à ce généreux père, les choses affreuses qu'il avait entendues de la bouche même de la Marquise.

» Oui, Monsieur, lui dit-il, j'en ai la certitude; Madame, craignant que son fils, en courant les sociétés de Paris, ne fît des connaissances dont les intrigues eussent de l'éclat et nuisissent à son avancement

avancement et à sa fortune, peut-être même encore à sa santé, a formé le projet de lui donner Mademoiselle votre fille. Madame était à peu près sûre de réussir; vous connaissez l'innocence de Zilia. D'un autre côté, Madame, en donnant cette jeune personne à son fils, aurait pu craindre qu'il ne s'y attachât au point de ne pouvoir y renoncer; en conséquence, n'ignorant pas que sans estime il n'existe point d'amour, et que la beauté sans vertus n'enfante que des désirs et jamais le sentiment, elle avait formé le projet de se servir de l'innocence même de Zilia, pour la perdre d'honneur aux yeux de son fils. Elle calomniait la simplicité, la candeur, la vertu même, afin que M. le Comte, n'ayant pour elle qu'un caprice, la déshonorât sans scrupule, et conservât son cœur absolument libre, en s'emparant de celui de cet ange. Vous voyez donc, Monsieur, que, sauf votre meil-

leur avis, vous vous êtes étrangement mépris, lorsque vous avez laissé Mademoiselle votre fille dans une telle ignorance, glorieuse, il est vrai, mais bien fatale à la beauté. Lorsqu'on sait que l'on marche sur une terre où mille piéges sont tendus, on doit en avertir le voyageur qui marche à nos côtés.

« Bon Hilaire, répondit M. Aldini, je te rends grâces de ton avertissement; il est pour moi du plus grand intérêt. J'avais déjà soupçonné que les sentimens de Mme. la Marquise, en ma faveur, étaient une affaire de convention, une monnaie d'usage, une réciprocité de bienséance, et non pas un véritable attachement. Je l'aimais par reconnaissance, plus que par admiration de ses charmes et de ses vertus. Je m'étonnais moi-même de mon affection, parce que, entre nous, nos égards mutuels, nos procédés réciproques, nos empressemens même avaient quelque chose d'apprêté, qui

ne ressemblait à rien de ce qui part du cœur. La vanité seule peut se contenter d'un semblable accord; le sentiment en cherche un plus durable. Je n'aurais pas cru cependant que la Marquise eût pris le moment où j'allais lui rendre un service important, pour m'enlever ce que j'ai de plus cher au monde. — Ne faisons point Madame plus criminelle qu'elle n'a cru l'être; en donnant Mademoiselle votre fille à son fils, elle n'avait pas l'intention de vous nuire. Enveloppant l'intrigue du voile du mystère, elle n'y voyait aucun mal. Madame, comme je le lui entendu dire, quand elle est avec la Comtesse son amie, est bien convaincue que, dans l'abandon d'une femme, il n'y a de criminel que la publicité. Celle qui est assez adroite ou assez heureuse pour n'être pas vue ni soupçonnée, est toujours assez vertueuse; et comme en tout ceci, dit-elle, il n'y a de crime que par convention,

celle qui sait le cacher l'annulle. D'après un tel système, Madame a pu projeter de perdre l'innocence de Zilia, sans penser qu'elle faisait une faute. — Tu crois donc que la Comtesse est pour beaucoup dans tout cela? — Non, Monsieur; mais bien la vieille Marquise de Kerby. Madame l'écoute comme un oracle, et je parierais que tous les détours dont on s'est servi contre Zilia, viennent de cette méchante femme. — D'après tout ce que tu viens de m'apprendre, tu sens que je ne saurais habiter plus longtemps cette maison. Je ne romprai pas ouvertement avec la Marquise; ce serait une témérité dans ma position; mais je me tiendrai sur mes gardes, et je travaillerai à notre séparation ».

Cependant M. Aldini fut contraint de prendre de promptes mesures, car il ne tarda pas à s'apercevoir que le danger était plus grand qu'il ne l'avait cru, et qu'il s'était jeté dans un

labyrinthe d'intrigues et de douleurs. La conversation qu'il eut le lendemain avec Zilia, lui fit voir que son cœur était aliéné en faveur de Dolimont. Il aimait trop sa fille pour la contrarier dans ses amours; mais il appréciait trop sa vertu pour ne point l'arracher au danger qui la menaçait: et voici le premier moyen qu'il pensa devoir mettre en usage.

M. Aldini était en liaison avec une Dame veuve, que sa bienfaisance lui avait fait connaître. Pauvre, mais spirituelle, vertueuse et sensible, elle avait reçu une excellente éducation dont elle avait bien profité. Elle s'était concilié l'estime de son bienfaiteur, qui, deux fois le mois, allait lui porter des secours. Son absence avait empêché ses visites d'usage; il proposa à sa fille de l'accompagner. Après avoir demeuré un moment chez Mme. Faber, c'est le nom de cette personne respectable, M. Aldini dit à

INST.-OXFORD-TI R

sa fille qu'il avait une visite à faire dans le quartier, et la pria de l'attendre dans cette maison. Zilia y consentit sans peine, et Mme. Faber ayant accompagné M. Aldini jusques sur l'escalier, celui-ci, après avoir doublé la somme qu'il était en usage de lui donner, lui dit: « J'ai deux choses à vous demander. La première, de ne point parler à ma fille de ce que je fais pour vous; la seconde, d'user de l'esprit et de la modération que je vous connais, pour l'instruire des devoirs de la nature, et des dangers de son sexe. Elle aime, elle est aimée. Elle commettrait la faute la plus grave pour une fille, sans crime comme sans regrets. Prévenons ce malheur; il suffira de lui indiquer la route à côté du précipice, pour qu'elle n'y tombe jamais ».

La commission était délicate, mais elle ne pouvait être confiée à des soins plus éclairés, et lorsque M. Aldini

rentra chez Mme. Faber, un signe de celle-ci lui fit connaître que ses intentions étaient remplies. Ce fut alors que M. Aldini demanda à voir sa petite famille; il appelait ainsi une paire de pigeons d'une blancheur éclatante, qu'il portait toujours avec lui lorsqu'il faisait de longs voyages. Zilia, en les revoyant, éprouva la joie la plus vive. Elle les combla de caresses, les couvrit de baisers, leur donna vingt surnoms délicats. Le mâle s'appelait Rocko, la femelle Zizi. Ces petits animaux volaient à l'envi sur la tête et sur le sein de Zilia. Ils lui faisaient, ils en recevaient les caresses les plus tendres. Ils avaient deux petits, nouvellement éclos, qu'ils laissèrent et parurent avoir abandonnés pour ne s'occuper que de Zilia. Pendant trois ans, ces trois innocentes et sensibles créatures ne s'étaient quittées que depuis que M. Aldini s'était fixé chez Mme. de Dolimont. Le roucoule-

ment de ces petits animaux, disait-elle, avait quelque chose de monotone, et leurs caresses une niaiserie qui l'importunait; et la tendresse de Zilia, pour eux, était d'un ridicule à la faire tomber en confusion. M. Aldini avait donc été contraint de les bannir de l'hôtel, et Mme. Faber, reconnaissante, s'en était chargée avec plaisir.

Tandis qu'ils étaient en marche pour s'en retourner, M. Aldini prévint sa fille de leur prochaine sortie de chez Mme. de Dolimont. Zilia ne s'en étonna point. D'après ce qu'elle venait d'apprendre, elle devina facilement la cause de cette brusque séparation. Toute son affection pour la Marquise s'était changée en indifférence, et même en une sorte d'indignation. Il s'était fait dans le cœur de cette jeune personne un changement subit, qui était tout à son avantage et même à celui de l'amour. Le monde se présentait maintenant à

ses yeux sous une forme nouvelle. On venait, pour ainsi dire, de lui ouvrir les portes de la vie. Elle n'en avait connu encore que le vestibule. Dolimont, qu'elle aimait auparavant comme tous les êtres vivans, n'ayant pour lui que de la préférence, lui devint un être à part, un objet sacré, un second elle-même dont il ne lui serait plus possible de se détacher. Elle l'aima d'autant plus, qu'ayant pu abuser de son innocence, il l'avait environnée de la sauvegarde de sa propre vertu. La reconnaissance vint s'unir, dans son cœur, à tous les charmes de Dolimont, pour l'embraser d'un feu qui devait le consumer jusqu'au dernier soupir. Ce fut dans ces heureuses dispositions qu'elle gagna l'hôtel, où, depuis long-temps l'impatient Dolimont, les attendait, la tristesse dans le maintien, l'inquiétude dans les regards et le trouble le plus inconcevable dans le cœur. Se promè-

nant à grands pas dans l'appartement, et mettant à tous momens la tête à la fenêtre, il poussait de profonds soupirs. La Marquise ne l'avait pas perdu de vue. Passant comme par hasard dans les appartemens et le considérant avec attention, elle étudiait l'ame de son fils; jugeant à son agitation qu'il était passionnément épris, elle pensa qu'il était temps de lui porter les derniers coups, et se trouvant assistée de la Marquise de Kerby, elle lui donna de nouvelles leçons, que l'impudeur de celle-ci fortifiait de sarcasmes hardis contre les vertus de son sexe.

Dolmont écoutait ordinairement sa mère en silence; et ne faisant aucune observation sur les avis qu'il en recevait, il méditait secrètement les moyens de les mettre à profit. Pour cette fois il n'en fut pas de même.

« Il peut se faire, dit-il à la Marquise, que vos accusations contre Zélia

soient vraies. Si elles le sont, je dois la plaindre et l'oublier, sans contribuer à ses déréglemens. Si je pouvais croire aux désordres dont on l'accuse, je la mépriserais, et la haine alors, ou du moins une répugnance invincible succéderait à mon amour. Abuser de sa facilité pour le vice, serait être vicieux comme elle. Que dis-je? ce serait l'être mille fois plus encore. Si je puis cesser de respecter Zilia, je ne puis oublier ce que je dois à son père. Que vous comptiez pour rien les services qu'il vous a rendus, ma mère, je n'ai point à vous en blâmer; mais moi, oublier la grandeur de son ame! jamais. Je serais indigne et de l'honneur et de la vie que je lui dois. Il vous a dit qu'auprès de Lille je lui avais rendu un service éclatant; cet officieux mensonge ajoute un nouveau prix à ses bienfaits, et sa délicatesse devient à mes yeux le lustre de sa vertu. Ne me parlez donc plus de concourir au déshonneur de sa

fille, je serais un monstre d'en accueillir la pensée. Dolimont plaindra ses égaremens, mais ne les partagera jamais ».

Cette réponse embarrassa Mme. de Dolimont. Elle rougit, moins de pudeur que de colère et de honte. Mme. de Kerby la prit sous le bras en lui souriant, pour la rassurer, et jetant sur le fils de son amie un regard de pitié, elle éclata de rire, et entraîna la Marquise dans son boudoir. Celle-ci était cruellement humiliée de voir dans son fils plus de vertu qu'en elle-même; et ne regardant M. Aldini que comme un homme très-ordinaire que l'on pouvait tromper à volonté, et sa fille, comme une petite personne à laquelle on faisait beaucoup d'honneur de lui donner un si beau jeune homme de qualité pour amant, elle s'opiniâtra dans son projet, et ne désespéra point d'en voir la réussite.

Dolimont, malgré la fierté de sa réponse, n'en était pas moins tourmenté

par la jalousie. Il était, en ce moment, dans une telle impatience, qu'il aurait donné la moitié de sa fortune pour savoir où était Zilia. Cependant il n'ignorait pas qu'elle était sortie avec son père. Cette particularité aurait dû le tranquilliser. Mais quel asyle et quel gardien peuvent rassurer un jaloux? L'amour, quelque juste qu'il soit, quand il est harcelé par la calomnie, tout en la repoussant et la méprisant même, ne laisse pas que de prêter l'oreille à ses discours. Aussi quand Zilia parut, quand Dolimont la vit descendre de la voiture avec son père, sa raison se troubla; un battement soudain agita son cœur oppressé; il vola sur l'escalier pour aller au-devant d'eux, mais il revint aussitôt sur la pointe du pied; il souriait en lui-même, et, tout au sentiment qui l'agitait, inclinant la tête vers la porte du vestibule, il écoutait avec frémissement le son de cette voix qui l'enchantait. Quand

Zilia parut dans l'appartement, quand ses yeux, si tendres et si beaux, se tournèrent vers lui; quand il vit ce regard, à-la-fois timide et plein de feu, chercher le sien avec embarras; quand il vit un aimable sourire embelli par le teint le plus animé, lui donner le premier salut de l'amour, et parmi tout cela un fond de tristesse se mêler à la douce joie qui l'agitait; ses soupçons se dissipèrent. Il ne resta dans son cœur que le respect et l'amour qu'un mortel vivement épris éprouve pour l'objet qu'il adore; car une jeune personne, belle, spirituelle et sensible, est toujours, pour un amant, un être que son cœur a divinisé. Telle fut Zilia, pour Dolimont, quand il la vit auprès de M. Aldini. Quel aspect intéressant que celui de la beauté qui nous aime, en société avec la vertu que nous aimons! Dolimont aimait M. Aldini, comme il eût aimé son père; il en cherchait les re-

gards avec autant de soins que ceux de sa fille. Dans les uns, il aurait voulu lancer encore plus d'amour; dans les autres, il cherchait les assurances de cette amitié qu'il avait vouée à son bienfaiteur pour la vie.

Dès ce jour, cependant, il devint très-difficile à Dolimont d'avoir des entretiens avec Zilia. Aldini la quittait peu. La Marquise faisait de vains efforts pour l'entraîner à l'écart; elle ne se doutait pas que ses desseins fussent découverts: et Zilia, suivant rigoureusement les leçons qu'elle avait reçues, empêchait Dolimont d'avoir avec elle des entretiens suivis. Celui-ci, impatient, devenait sombre et mélancolique; sa mère lui lançait des sarcasmes humilians sur sa faiblesse, et M. Aldini, qui en pénétrait le sens mystérieux, n'en devenait que plus impatient d'opérer la séparation qu'il avait projetée. En attendant, toutes les fois que M. Aldini sortait

pour affaires, il emmenait Zilia, et la déposait chez Mme. Faber, qui continuait à lui donner de sages leçons ; tandis que Zilia se livrait aux caresses innocentes de Zizi et de son tendre Rocko.

La Marquise, voyant l'affectation que mettait Aldini à emmener sa fille, le fit suivre ; l'on alla écouter à la porte de Mme. Faber ; l'on entendit Zilia prodiguer les surnoms les plus tendres à quelqu'un qui paraissait lui répondre par des caresses dont elle était enchantée.

On rendit compte sur-le-champ à la Marquise de tout ce qu'on avait entendu ; et cette femme, ne doutant pas que les calomnies qu'elle avait imaginées ne fussent méritées, se hâta de faire à son fils la confidence de tout cela.

Au retour de Zilia, quel embarras dans le maintien de Dolimont ! pour cette fois, les regards de son amante furent

furent impuissans pour le calmer. Une taciturnité colérique était sur tous ses traits ; la brusquerie la plus repoussante était dans ses discours. Tout cela disparaissait en apparence, quand M. Aldini lui adressait la parole ; mais aussitôt il retombait dans les méditations turbulentes de la jalousie. Quelle nuit désolante il passa ! Vingt fois il sortit de son lit pour aller dans la chambre de Zilia, l'accabler de reproches, et lui prodiguer les injures qu'elle méritait ; deux fois même il essaya de faire mouvoir la clef ; et Zilia, non moins agitée, prêtant l'oreille à tout, crut entendre du bruit et désira que ce fût Dolimont. Elle pensait que la sombre humeur qu'il avait témoignée était le résultat de quelque nouvelle calomnie. Elle tenait plus au plaisir de tranquilliser Dolimont, qu'à l'avantage de se justifier. Combien les ennuis de son amant lui étaient affreux ! Oppressée par la dou-

leur de celui qu'elle aimait, tourmentée par le désir d'une explication, elle se lève, et, marchant, sur la pointe du pied, à tâtons, dans les ténèbres, elle arrive à la porte; et, le cœur palpitant d'amour, d'espérance et d'effroi, sa main touche au bouton de la targette, qui glisse en faisant un bruit léger. L'oreille des amans aux aguets entendrait le silence! Dolimont ne s'y méprit point. « C'est Zilia, dit-il; elle m'a entendu tourner la clef; elle vient fermer la targette, afin que, par ma présence, je n'aille pas interrompre le cours de ses méditations sur des plaisirs dont elle conserve un précieux souvenir. Je t'y laisserai, dit-il; je ne veux pas que tu puisses te glorifier, avec ton amant, de la jalouse fureur dans laquelle tu m'as jeté. Je le connaîtrai cependant, ce mortel que tu me préfères; je lui percerai le cœur; et, partant soudain pour mon régiment, je te laisserai en proie à la tristesse

de la honte, et aux déchiremens du remords ».

Telles sont les pensées de Dolimont. Il s'irrite contre celle qui, surmontant la pudeur de la bienséance, vient retrancher l'obstacle qui la sépare de son amant; et celui-ci, trompé par la jalousie, qui toujours nous égare, fuit le moment le plus beau de sa vie, pour aller se plonger de nouveau dans des réflexions déchirantes.

Le lendemain, M. Aldini surveilla sa fille avec le même soin. L'affaire qui l'avait contraint à sortir la veille, l'appelait encore au même rendez-vous. Il va sortir avec sa Zilia. Mme. de Dolimont propose à son fils de les suivre; il y consent; cache une épée sous son anglaise, et, montant dans un cabriolet de place, il part à la suite d'Aldini, après avoir reçu du valet qui l'avait suivi la veille, tous les renseignemens dont il avait besoin.

Arrivé devant la porte d'une allée, rue du Four St.-Germain, Aldini y dépose sa fille qui entre dans la maison, et sa voiture s'en éloigne aussitôt. Dolimont, à quelques pas derrière lui, sort de la sienne, vole, monte l'escalier sans bruit, arrive au troisième, et prêtant l'oreille à la porte à gauche, il entend très-distinctement les surnoms précieux dont on lui avait parlé; il entend les protestations les plus tendres, faites par Zilia à un être qu'elle paraît chérir éperduement.

Ne se possédant plus, il frappe; Mme. Faber ouvre; il entre en fureur, passe dans la seconde pièce, et voit Zilia, sa belle et bien-aimée Zilia, qui, assise en face d'un miroir, et tournant le dos à la porte, tient dans ses mains un pigeon qu'elle couvre de caresses; tandis qu'un second, perché sur sa tête, s'incline pour lui baiser la paupière. A cette double image d'amour et d'inno-

cence, Dolimont met un genou en terre, et, joignant les mains, il s'écrie: Pardon, pardon, belle Zilia! Zilia se tourne précipitamment, voit Dolimont, pousse un cri: les oiseaux s'envolent; et cet amant confus, l'œil mouillé des larmes du repentir, mais le cœur pénétré d'une joie vive, lui dit: « Transporté d'une fureur jalouse, j'étais venu en ces lieux pour y percer le cœur du mortel adoré que vous combliez de vos faveurs. Il est, comme vous, le symbole de l'amour et de l'innocence. Je le suis de la haine et du crime. O Zilia! ajouta-t-il, en présentant son épée à son amante, frappez, frappez dans votre justice un mortel qui désormais doit vous être odieux ».

Il dit, et Zilia lui sourit avec bonté. Elle lui tend la main avec une grace ingénue qui la rend plus belle encore. « Levez-vous, méchant, lui dit-elle, et pour expier votre faute, embrassez

votre rival ». A ces mots, elle saisit l'intéressant Rocko, le présente aux lèvres de son amant, en lui disant : « Puisse un baiser si funeste vous guérir pour jamais d'une crédulité qui m'afflige ! »

Dolimont est encore aux genoux de Zilia. Cette main, qu'on lui tend, est collée à ses lèvres ; il y laisse tomber quelques larmes que le plaisir et la sensibilité ont fait couler. Zilia n'est pas moins émue. Mme. Faber met fin à cette scène qui l'attendrit et l'étonne. Elle fait lever Dolimont qui, toujours confus, mais charmé d'une méprise qui lui procure un entretien qu'il a si ardemment désiré, comble Mme. Faber d'excuses ; et, la conjurant de lui laisser passer un moment dans sa demeure, il profite de la permission qu'il en obtient pour répéter mille fois à son amante, qu'il l'aimera jusqu'au tombeau, et que jamais la calomnie ne trouvera le moindre accès dans son ame.

Cependant, la pénitence que lui avait infligée Zilia fut accomplie. Il baisa Rocko, le baisa mille fois. Zilia l'arrachait à Dolimont, Dolimont l'arrachait à Zilia. Celle-ci ravissait, à Rocko le baiser que Dolimont lui avait donné; Dolimont aspirait sur la poitrine argentée de Rocko le baiser que Zilia y avait déposé. Douces faveurs de la candeur et de l'innocence! chastes voluptés de l'amour! à combien de mortels vous êtes inconnues!

CHAPITRE VII.

MADAME Faber, cependant, voyait avec peine cet entretien se prolonger. Son bienfaiteur ne déposait sa fille chez elle que pour éviter qu'elle eût des entretiens avec Dolimont. Elle prit donc la résolution de signifier à ces amans qu'il était temps de se séparer. Mais l'un et l'autre la suppliaient avec tant de grâces de les laisser encore un moment jouir de leur félicité; elle-même avait tant de plaisir à voir un couple si parfait s'aimer, et n'appuyer leur bonheur que sur les mérites de la vertu, que, se laissant attendrir, elle consentait à les voir encore un moment dans cet état de volupté tranquille, que la sévérité même de ses principes ne pouvait désapprouver.

Les heures sont des minutes, pour les

les amans fortunés, comme les heures des années, pour ceux qui sont dans la douleur. L'on entendit une voiture s'arrêter à la porte. Mme. Faber courut à la fenêtre, vit M. Aldini, et s'écria « Sauvez-vous, M. Dolimont; voici M. Aldini ».

Je ne ferai point cet affront à Mademoiselle, reprit Dolimont; je le ferais encore moins à Mme. Faber. Je connais la vertu de M. Aldini; il connaîtra la mienne. Ce n'est qu'en me montrant digne de lui, que je puis prétendre à la main de sa divine Zilia ».

A ces mots, Dolimont vole au-devant de M. Aldini : « O mon père : lui dit-il, en lui prenant une de ses mains, mon père! ne vous offensez point de me voir ici. J'aime, j'adore Zilia; partons pour l'hôtel. Après-dîné favorisez-moi d'un entretien, et nous aurons une explication devenue nécessaire. Jusques-là, suspendez votre cour-

roux. Ne me blâmez point d'une démarche que vous approuverez certainement, lorsque vous connaîtrez la méprise qui y a donné lieu.

Ces paroles, dites avec véhémence et avec toute le naïveté de la bonne foi, ne trouvèrent pas M. Aldini inflexible. « Partez donc le premier, lui répliqua M. Aldini, nous serons à l'hôtel dans un moment, et cette après-dînée sera consacrée à des explications que je ne désire pas moins que vous ».

M. Aldini monta chez Mme. Faber, et, s'apercevant que sa présence occasionnait quelque embarras, il prit la parole et dit : « Ma fille, quelque impérieuse que soit une passion naissante, on peut la surmonter. Il suffit de le vouloir, et toute femme bien née doit vouloir surmonter celle dont elle éprouve les atteintes, si elles sont contraires à son repos et sur-tout à son honneur.

Vous aimez Dolimont, qui ne saurait être votre époux, et dont vous pouvez encore moins être l'amante. Il faut donc, ô ma chère Zilia ! vous décider à le fuir. — Que dites-vous, mon père ? ne m'avez vous pas enseigné, que l'amour est une vertu ? S'il est une vertu, comment pourrais-je être blâmée de m'y livrer en faveur de Dolimont ? — L'amour, dont je vous ai parlé comme vertu, est un sentiment qui porte les hommes à s'aimer, à se rendre mutuellement tous les services qui sont en leur pouvoir. L'amour qui vous unit à Dolimont, est un sentiment qui porte deux êtres, d'un sexe différent, à unir leur destinée, à vivre l'un pour l'autre et à ne se séparer qu'au tombeau. Cet amour, vertueux sans doute entre deux époux, devient criminel lorsqu'il s'oppose aux lois du Gouvernement sous lequel on vit : or,

en France, il est défendu aux enfans de se marier contre la volonté de leurs pères. Dolimont n'obtiendra jamais de la Marquise la permission de vous épouser. Je ne vous permettrai pas davantage d'épouser Dolimont, contre la volonté de sa mère; votre amour est donc contraire aux lois, et loin d'être vertueux, il devient criminel. Il n'appartient qu'aux ames viles de s'adonner à des penchans qui laissent des remords. Le sacrifice que je vous demande causera un déchirement cruel; mais quand l'honneur et le devoir le commandent, on ne doit point balancer; hésiter même, c'est se flétrir à ses propres yeux. L'honneur est la beauté par excellence d'une femme. Si vous n'en écoutez point les sublimes inspirations, vous perdrez l'estime de celui qui vous aime; et, de tous les sacrifices que vous aurez faits pour lui, vous ne recueillerez un jour que l'indifférence et le mépris ».

O belle Zilia! quelle fut ta douleur à ce discours! les roses de tes belles joues s'effacèrent, ton œil baissé se remplit de larmes, tes genoux affaiblis semblèrent se dérober sous toi. Zilia suivit machinalement les pas de son père. Le saisissement de la douleur la privant de la parole, elle ne répliqua pas un mot. Montée dans la voiture, elle se laissa conduire à l'hôtel, consternée comme le criminel qu'on mène au lieu de son supplice.

Que de contrainte! que de rigueurs il fallut s'imposer pendant un dîné qui parut éternel! Quand il fut achevé, Aldini sortit le premier, prétextant une affaire; et, d'un coup-d'œil, il avertit Dolimont qu'il était disposé à lui tenir la parole qu'il lui avait donnée. Dolimont ne tarda pas à le joindre, et s'étant dirigés ensemble vers la campagne, Aldini s'engagea dans les routes transversales qui sont tracées au milieu des

champs féconds de la plaine; et lorsqu'il fut bien à l'écart avec Dolimont, il lui parla ainsi :

« Monsieur, ce fut pour obéir à l'amitié, et pour rendre service à votre maison, que je consentis à y fixer ma demeure. Je venais alors d'Italie, où j'avais passé huit mois; et j'arrivais de l'Egypte où j'avais séjourné près d'un an. Quand je partis pour Bruxelles, dans l'espoir d'y terminer une affaire qui vous importait beaucoup, je ne m'attendais pas qu'en laissant ma fille entre les mains de votre mère, je l'immolasse à la spéculation la plus odieuse. J'étais loin de penser, lorsque Mme. la Marquise imposait de nouvelles conditions à son adversaire, que ce fût uniquement dans l'intention d'éloigner mon retour, et d'avoir ainsi plus de temps pour consommer un sacrifice odieux ».

« Vous voyez que je suis bien informé, Monsieur. Tout le monde ici n'é-

tait pas conjuré contre ma fille et moi. J'ai su tous les conseils et toutes les manœuvres de Madame; je connais votre amour et vos incertitudes. Je vous préviens que ma fille ne peut devenir votre épouse; c'est vous dire que vous devez cesser de la poursuivre, et qu'il faut incessamment vous en séparer. — Ah! Monsieur, c'est demander une chose impossible! — Rien n'est impossible à l'honneur. — L'honneur m'ordonne de tenir à mes sermens. — Il vous ordonna de n'en point faire d'inconsidérés; vous ne l'avez point écouté; il vous ordonne aujourd'hui de céder au plus saint des devoirs; allez-vous encore méconnaître sa voix? — J'ignore quel est le devoir sacré qui m'impose l'obligation de renoncer à la main de Mlle. votre fille. Je dois penser qu'il en est un, puisque vous l'assurez. La nécessité de vous obéir suffira pour m'éloigner de Zilia. Dolimont saura la fuir, si vous l'exigez; mais, dès

ce moment, Dolimont traînera lentement ses pas vers le tombeau. — C'est toujours le résultat que l'homme fortement épris croit devoir trouver dans la séparation de l'objet qu'il aime; mais le temps... — Le temps ne fera qu'ajouter, s'il est possible, à la résolution de posséder Zilia ou de mourir. — Quelle étrange nation êtes-vous? N'y a-t-il d'autre devoir à remplir, pour un Français, que celui de se procurer la femme qu'il aime; et, s'il ne peut l'obtenir, la gloire et la patrie ne lui offrent-elles rien qui puissent le dédommager de ce que lui refusa l'amour? Dans un État dont les mœurs sont douces, nobles et pures, la beauté doit être la récompense de la valeur; c'est-à-dire, que la gloire doit précéder l'amour, comme l'action doit précéder la récompense. La gloire donc, aux yeux d'un homme bien né, doit l'emporter sur l'amour, d'autant mieux qu'elle n'est elle-même qu'un effet de

l'amour. Vous pourriez me répondre que l'amour a donc précédé la gloire, et vous auriez raison; mais c'est l'amour de la patrie, sentiment le plus pur et le plus beau qui soit dans la nature; sentiment que doit chérir par-dessus tout l'homme d'honneur. Quelle tâche si glorieuse auriez-vous remplie dans le monde, si vous vous borniez à y aimer une femme, fût-elle un ange expressément descendu des cieux pour vous charmer? Mais servez la patrie, arrivez couvert de lauriers; offrez, à la femme qui vous adore, un cœur épris de la gloire, mais dont le bonheur soit de triompher de la beauté; alors le flambeau de l'hymen devient la vraie palme de la victoire; et le lien indissoluble qui vous lie à votre amante, s'enlace irrévocablement avec celui qui vous attache à la patrie. — Je vous entends, vous voulez donner Zilia à un homme qui se soit fait un nom qu'il ne doive qu'à

lui-même, et que l'éclat dont il brille ne soit point dû uniquement à la vertu de ses aïeux. — S'il en était ainsi, Monsieur, il me serait difficile de faire un meilleur choix pour ma fille que celui qu'elle a fait. Votre front n'est point couronné de lauriers, parce que la paix qui règne depuis quelque temps dans l'Empire, ne vous a point permis d'en cueillir; mais votre nom est environné d'une gloire plus sûre que celle que l'on recueille dans les combats. Je connais vos mœurs publiques et privées; je sais la déférence qu'on a pour vous dans votre corps; bien jeune encore, vous avez mérité la considération des gens de bien et des hommes d'honneur. Je ne saurais donc rien désirer de plus à cet égard. Ce que je vous ai dit de la vraie gloire est seulement pour vous apprendre qu'elle doit vous être plus chère encore que l'amour; et que, pouvant y rester attaché, après avoir perdu une

amante, vous ne devez pas vous livrer au désespoir qui, même dans les hommes les plus infortunés, est une preuve de faiblesse, une faute grave, dans laquelle un homme qui sent sa dignité doit s'empêcher de tomber. — Oh ! Monsieur, de grâce expliquez-vous ? Quel est le motif pour lequel Zilia ne saurait être mon épouse ? — Comment pouvez-vous me faire une telle question ? Vous êtes riche et d'une famille distinguée ; votre mère tient à des préjugés qui font loi dans un Etat comme celui de la France. — Zilia peut-elle n'être pas assez noble pour moi, tenant le jour d'un homme tel que vous ? — Comme l'amour est prompt à porter des jugemens ! Savez-vous qui je suis ? — Ne l'ai-je pas appris devant Lille ? — On ne juge pas d'un homme par une seule de ses actions. — Il en est qui ne peuvent être méditées que par des ames sublimes. Ecoutez-moi : « Quand l'amour et la reconnaissance

réunis ne tendraient pas à vous égarer, ne serait-il pas essentiellement vrai que, pour avoir connu une qualité de mon cœur, vous ne connaîtriez pas ma naissance? » — Si, par la grandeur de votre ame, vous êtes ce qu'ont été mes aïeux, les fondateurs de ma gloire, quel préjugé pourrait m'imposer la loi de ne point m'unir à vous? D'ailleurs, Monsieur, n'avez-vous pas appris à Zilia, ne me l'avez-vous pas dit à moi-même, que l'amour est la source de toutes les vertus? — Je l'ai dit, parce que j'en ai la certitude. — Pourquoi donc vous opposer à ce que je cultive l'amour? — Je ne vous en éloigne, Monsieur, que pour vous en rapprocher davantage. Le sentiment que je vous ai recommandé en parlant de l'amour, est ce besoin d'aimer qui nous met en correspondance de secours mutuels avec nos semblables. Je chercherais vainement à vous en donner une définition plus exacte que celle

qu'un homme de ma connaissance m'a fait voir à Paris dans un poëme qu'il s'obstine à ne vouloir point publier. Le poète fait parler un sage qui s'entretient avec un jeune guerrier, et lui dit :

Garde-toi..... de ne voir dans l'amour,
Que ce beau sentiment qui doit passer un jour ;
Source de vains tourmens, de volupté, d'orage,
Et que les seuls amans éprouvent au bel âge.
L'amour, tel que les cieux l'ont fait pour les humains,
A des âges sans nombre appelle nos destins.
Il unit les enfans aux doux seins de leurs mères,
Les pères à leurs fils, les frères à leurs frères ;
Il forme autour de nous les nœuds de l'amitié,
Envers les malheureux fait naître la pitié,
Il allume en nos cœurs sa brûlante énergie,
Et nous fait tout quitter pour servir la patrie.
Tel est l'amour, mon fils, qui fait l'homme de bien,
Et qui, dans les tombeaux, est encor son soutien.

Tel est, mon cher Dolimont, l'amour que je regarde comme le tronc impérissable de toutes les vertus. Ce n'est pas que l'amour, entre deux jeunes amans, ne soit à mes yeux une qualité bien précieuse ; je l'estime par-dessus tout, lorsque les

appelant à s'unir par des liens légitimes, il est fondé, autant sur les accords vertueux qui rapprochent les deux êtres aimans, que sur l'attrait des sexes commandé par la nature. Je le regarde même alors comme étant dans sa perfection, pour l'utilité que les humains peuvent en retirer. Il devient la base essentielle de l'intelligence et du génie. Il met dans les ames cette heureuse activité qui les porte à ce qui est bien. J'ai dit qu'il inspirait la vertu, je m'abuse peut-être; car, étant lui-même la vertu par excellence, il est possible qu'il ne fasse que les engendrer, ou que les vertus diverses que nous admirons dans le monde, ne soient qu'une modification de l'amour. La tempérance est un amour modéré de la vie; la prudence, l'amour de l'ordre; la valeur, l'amour de la patrie; ainsi de toutes les autres. Les vertus religieuses découlent de l'amour de Dieu, et les vertus sociales de l'amour des humains; c'est dans le

cœur qu'est la source de toutes les vertus, a-t-on dit souvent : c'est comme si l'on avait dit que toute vertu est un sentiment; c'est-à-dire, une section de l'amour universel. Si vous, qui m'écoutez, aviez vécu jusqu'à ce moment sans amour, je vous parlerais vainement de la vertu, vous ne me comprendriez pas plus qu'un aveugle-né, auquel je parlerais des beautés de la Transfiguration de Raphaël. Ce qui est sentiment ne se connaît que par le sentiment. Que je parle des plaisirs que donne l'humanité à un homme qui ne sent pas son cœur, il ne m'entendra point; tous les livres de nos sages ne lui en donneraient pas une idée. La définition de la vertu est donc, ainsi que ses plaisirs, dans le cœur de l'homme; c'est-à-dire, dans l'amour ».

Telle était la conversation de ces deux hommes, faits pour se chérir et s'estimer. Ils furent cinq heures en tête-à-tête; il fau-

drait un volume pour dire les choses intéressantes qui sortirent de la bouche de M. Aldini, tant sur le bonheur de la vertu, que sur l'influence qu'exerçait l'amour sur l'Univers. Je tairai ces contemplations sublimes pour apprendre à mon Lecteur, que M. Aldini déclara à Dolimont qu'il avait loué un appartement dans Paris, et qu'il exigeait sa parole d'honneur, qu'il ne chercherait point à voir Zilia, jusqu'à ce que son père voulût bien le lui permettre. Quant à lui, il promit de ne rien faire pour détourner Zilia de son amour en faveur de Dolimont, et s'engagea même à consentir à son mariage aussitôt qu'il le pourrait sans offenser l'honneur et sans blesser la justice.

Les regards et l'attitude de Dolimont et de Zilia annoncèrent un abattement extrême. La Marquise pensa que M. Aldini, s'étant aperçu de quelque chose, s'en était offensé, et se proposa de l'entretenir

tretenir en particulier après le soupé. Il faisait beau, elle l'entraîna dans le jardin. Zilia les suivait de près ; mais Dolimont, l'accompagnant, se hâta de lui dire les résolutions dernières de M. Aldini. Zilia dit aussi à Dolimont les ordres qu'elle en avait reçus ; et ces amans, se hâtant de profiter des derniers momens qui leur étaient donnés, se jurèrent mille fois de ne s'oublier jamais ; et, se donnant mutuellement leur foi, ils déclarèrent qu'ils se regardaient tellement comme époux, qu'ils subiraient plutôt mille morts que de contracter un autre engagement.

Tandis que ces amans se faisaient ces protestations, qui si souvent ont la durée de la rose du matin, M. Aldini, sans témoigner à la Marquise qu'il eût connaissance de ses projets criminels, lui dit, qu'ayant une fille aussi jeune, et dont il lui importait de soigner la réputation, il se voyait contraint de prendre un lo-

gement hors de son hôtel. La Marquise tenta vainement de détourner M. Aldini de cette résolution, il fut inflexible; il s'ensuivit, entre lui et la Marquise, une sorte de refroidissement, et ils se séparèrent plutôt qu'ils n'auraient fait, assez mécontens l'un de l'autre; ce qui contraria beaucoup les deux amans qui avaient encore mille choses intéressantes à se dire.

La nuit fut douloureuse de part et d'autre. La Marquise craignait d'avoir été devinée; M. Aldini plaignait ces amans, dont il se voyait contraint de rompre les habitudes. Et ces amans, eux-mêmes gémissaient de la séparation cruelle à laquelle ils allaient être condamnés. Zilia était bien affligée, sans doute, mais Dolimont l'était bien davantage; car il avait sa perte à soutenir, et la parole d'honneur qu'il avait donnée à se reprocher. Il sentait qu'habiter Paris, comme Zilia, sans avoir aucun

rapport avec elle, sans faire aucune démarche pour s'en rapprocher, serait peut-être au-dessus de son pouvoir et de ses résolutions.

Le lendemain, dès l'aube du jour, ces amans, voyant arriver l'heure de cette cruelle séparation, se cherchèrent avec un mutuel empressement. « Je ne vous ai pas dit hier, adorable Zilia! lui dit Dolimont, que M. votre père a exigé ma parole d'honneur que je ne ferais aucune démarche pour vous voir, jusqu'à ce qu'il m'en eût donné la permission. — Qu'avez-vous répondu ? — Hélas! vous le connaissez. Vous savez combien il a l'art de persuader.... — Vous avez promis ? — Il m'a été impossible de faire autrement. Si donc, ô ma divine amante! vous ne me voyez faire aucune démarche pour rentrer chez vous, n'en accusez pas mon cœur. — Cruel! vous avez pu consentir.... — Allez-vous m'accabler ? Serai-je également opprimé par les

rigueurs de la fille et du père? L'injustice de M. Aldini fera-t-elle naître celle de Zilia? — Hélas! oui, je suis injuste, je le sens, reprit Zilia, en répandant quelques larmes. Qui ne le serait pas d'abord en semblable occasion? Si mon père exigeait de moi le sacrifice de ne vous voir de la vie, ne faudrait-il pas le promettre? Sauf à lui laisser le soin de me faire tenir ma parole. — J'ignore si j'aurai la force de lui obéir; mais je sais bien que jamais la moindre indifférence n'altérera les sentimens que j'ai pour vous; que jamais nulle autorité, nulle force humaine ne me fera porter des liens qui ne m'uniraient point à Zilia. Voilà ce que je n'eus point le courage de vous dire hier, ce que je craignais tant de ne pas pouvoir vous dire avant notre séparation: vous auriez attribué mon absence à l'indifférence, à l'oubli. J'aurais été criminel à vos yeux, tandis qu'il m'importe de ne vous sem-

bler que malheureux. Vous me plaindrez peut-être, et vous m'auriez haï. — Vous haïr, Dolimont! si vous pouviez cesser de m'aimer, je verrais en vous deux hommes, l'un tout vertueux, tout aimant, l'autre tout indifférent ou perfide; j'oublierais celui-ci, et je resterais attachée au premier comme on reste fidelle à l'ombre chérie d'un être qui n'est plus. — Oh Zilia! que de perfections! quel être divin forma une si belle ame? Se peut-il que celui, sur le modèle duquel vous semblez avoir été formée, soit si différent de vous? — Non; mon père pense comme moi, et moi comme lui. Si j'étais mon père, j'agirais comme lui; s'il était sa fille, il sentirait comme moi. Ne lui attribuons aucun tort; il est plus sage que nous, et croyons que, s'il peut nous unir un jour, il en sera plus heureux que nous. — J'ose l'espérer; mais apprenez que j'ai fait encore une promesse. Je me suis engagé à ne

point suivre, ni faire suivre vos pas, lors de votre départ. Je tiendrai parole; mais croyez que, si le hasard, moins cruel que le devoir, me fait découvrir votre demeure, je passerai une grande partie de la nuit autour des murs où vous serez enfermée; et si je puis parvenir à savoir quelle croisée désigne votre chambre, me tapissant dans l'ombre, non loin de ce lieu sacré, j'y dirigerai si vivement mes sentimens et ma pensée, que mon ame, dans son épanchement, ira jusques à vous, et que la vôtre, reconnaissant la présence de la mienne, s'unira, par l'accord le plus innocent, à tout mon être intellectuel, se nourrira d'amour et se fortifiera dans sa fidélité par l'espoir si doux d'être réunis un jour; espoir flatteur et céleste sans lequel je ne serais déjà plus. — O mon ami! s'écria Zilia, l'on va nous séparer, et je sens que nous ne nous quitterons point. Dussé-je me voir transportée aux ex-

trémités du monde, mon ame irait encore s'attacher à la vôtre, et je n'aurais pas une pensée, un désir, un projet, une larme qui ne fussent entièrement à vous. Il me semble que je vous aime comme on n'aima jamais; il me semble que toute votre existence soit en moi et que la mienne soit en vous. Continuez de m'aimer uniquement, car je vous aimerai de même jusqu'au dernier soupir. Si jamais vous paraissez sous les murs que j'habiterai, je le sentirai; j'en ai l'assurance. Il est une sympathie si forte, mais si douce, entre vous et moi, qu'il n'est pas possible que je n'en sois pas avertie par l'impression flatteuse que j'en recevrai. Fixez seulement vos regards sur l'appartement où je serai; ils m'ont si souvent occasionné un frémissement céleste quand j'étais auprès de vous, qu'il n'est pas possible que je n'en éprouve pas la salutaire impression. Adieu, mon cher Dolimont, ajouta-t-elle en lui ten-

dant une main d'albâtre, dont elle pressa celle de son amant; je vois que tout se dispose pour notre séparation: elle serait déjà faite si mon père n'avait pas voulu nous laisser jouir de ce dernier entretien. Je lis cette volonté dans ses regards. Il est si bon! la peine de ses amis est si affligeante pour son cœur! adieu donc; mais souvenez-vous que, du jour où vous aurez cessé de m'aimer, j'aurai cessé de vivre. C'est par le seul sentiment qui de vous passe à moi, que je puis supporter ma douleur. Sans cette portion sublime de vous-même, souffrirais-je sans mourir une séparation qui me tue? N'en doutez pas, Dolimont, c'est une portion de votre ame qui passe en moi, comme une portion de la mienne passe en vous. Que dis-je? Peut-être ne sommes-nous qu'une même ame, et voilà pourquoi nous nous sommes d'abord si bien entendus, même avant de nous être parlé. Soyez donc assuré que, dans quelque

que lieu que vous soyez, si vous vous occupez de moi, je m'occuperai de vous. Venez donc me parler mentalement par votre présence, le plus souvent que vous pourrez, et vous sentirez, en vous même, que Zilia est en correspondance habituelle avec vous ».

CHAPITRE VIII.

Comme Zilia disait ces mots, son père, s'approchant d'elle, lui dit qu'il fallait aller saluer Mme. de Dolimont, la remercier de ses bontés, lui demander la continuation de son amitié, et partir.

Ces paroles, auxquelles ils s'attendaient, semblaient cependant avoir pulvérisé ces amans. Aldini s'aperçut de leur trouble. « Croyez, leur dit-il, que je sais apprécier votre sacrifice. Je connaîtrais l'étendue de votre douleur quand je ne consulterais que la mienne propre. Formerais-je la résolution de vous séparer, si elle n'était pas commandée par le plus saint des devoirs ; et ce n'est qu'en remplissant ses devoirs que l'on peut espérer de rencontrer le vrai bonheur. Aimez vous assez pour me rendre justice ; estimez vous assez pour penser que ma

démarche vous est nécessaire. Je ne vous demande point de cesser de vous aimer, les privations sont au bonheur ce que les ténèbres sont à la clarté du jour : les unes et les autres sont l'harmonie de l'Univers. Si vous devez être unis, cette séparation du moment ajoutera au charme de votre existence ; si vous devez ne l'être pas, car les destins disposent de tout sur la terre, la rupture que j'opère, quand vous êtes encore innocens, doit amoindrir votre douleur. — Si je ne dois point posséder Zilia, répondit vivement Dolimont, je serai semblable à ceux qu'une mort prématurée prive de tous les avantages de la vie. Le seul espoir de m'unir à ses jours peut donner des charmes aux miens ; et croyez, ô mon père ! que le bonheur de devenir alors votre fils, ne sera pas un avantage moins glorieux pour moi, que celui de posséder Zilia ». Un profond soupir, un regard expressif furent toute la ré-

ponse de celle-ci. Mais au moment où, montant dans la voiture, Dolimont lui donnait la main, elle lui dit : « Supportez cette séparation avec courage; car souvenez-vous que, si elle est le commencement de mon trépas, votre perte en serait la consommation ».

M. Aldini s'apercevant de tout, écoutant tout, pardonnant tout, jugeait en sage de l'effort de ces amans dans cette cruelle séparation. Je vous jure, leur dit-il, que, si l'honneur me permet de favoriser votre hymen, vous serez unis; mais des motifs, plus puissans encore que ceux que vous connaissez, me forcent à vous séparer. Faut-il vous dire plus ? Mme. de Dolimont consentirait à vous unir, que je serais contraint de vous séparer; parce que j'ignore si j'ai le pouvoir de consentir à votre mariage. Attendons tout du temps. La destinée, souveraine inflexible, prépare tous les événemens; la vertu de l'homme les met à

profit. Soyez donc vertueux, et reposez-vous, sur la Providence, de votre félicité. Quant à moi, j'y travaille tous les jours de tout mon pouvoir. Dolimont, vous devez me connaître assez pour savoir que mes promesses ne sont pas des détours; et vous, Zilia, douze années de bonheur doivent vous être le garant de ce que je voudrais pouvoir faire pour votre félicité ».

A ces mots, Dolimont prend la main de M. Aldini, et la portant à sa bouche, y laisse tomber une larme. « O mon père! dit-il, mes intérêts sont plus sûrs dans vos mains que dans les miennes : il ne me reste qu'une grace à vous demander. En m'enlevant Zilia, m'enlevez-vous Aldini? Ne pourrai-je jamais vous voir? Ne participerai-je point à vos vertus en écoutant vos leçons? Ne pourrai-je presser contre mon cœur celui qui, ayant donné le jour à Zilia, est seul capable de me faire goûter quelques momens de

douceur parmi les amertumes de sa perte ? — Je viendrai vous voir, mon ami, puisque vous me le permettez. Je n'ai point rompu avec Mme. la Marquise; et, quand je lui rendrai visite, il ne dépendra pas de moi que je n'aie un heureux entretien avec son fils ».

Telles furent les dernières paroles de ces trois personnes, dignes par les accords de leur vertus de ne se séparer jamais. Mme. Dolimont parut en ce moment ; elle vit les larmes rouler dans les yeux de son fils ; elles lui firent une pitié dérisoire. Quant à Zilia, elle en versait sans contrainte ; ses larmes, roulant sur ses belles joues, imitaient les pleurs de l'aurore, brillant de leur éclat naturel sur la rose à peine épanouie. M. Aldini, plein d'émotion, faisait des efforts pour la cacher ; et la Marquise, dévorant son dépit, jouissait des chagrins de Zilia, s'assurant qu'un amour si vif lui fournirait les moyens de ressaisir sa proie, pour ne

la lâcher qu'après avoir exécuté ses desseins.

Cependant la voiture se ferme; les chevaux partent et séparent impitoyablement ces amans vertueux. Leur ame éprouve un déchirement cruel. Tel est un arbre, dont le tronc vient d'être séparé de ses rameaux par la coignée du bûcheron. La Marquise avait les yeux fixés sur son fils. Immobile et le corps demi-penché, il avait les yeux attachés sur la voiture. Ce calme était semblable à celui qui précède la tempête. Dès que la voiture détourna sur le boulevard, Dolimont poussa un cri douloureux, et mettant ses mains devant sa figure, il gagna son appartement, marquant de larmes la trace de ses pas. Sa mère, qui l'aimait et par orgueil et par tendresse, le suivit avec intérêt, et s'asseyant à ses côtés, lui dit: « Vous êtes aimé, mon fils, j'en ai la certitude: c'est assez pour que vous soyez heureux. Croyez-vous que

cette voiture emporte l'objet de vos vœux sans que je sache où le cruel Aldini va le renfermer? Des espions s'attachent à ses pas. Cet homme a des affaires sans nombre. Combien vous pourrez facilement approcher Zilia! Je connais l'art d'endormir les argus : je l'emploierai pour vous, dût-il m'en coûter au-delà de nos revenus. Son père, mais pourquoi me servir de cette expression? Aldini, le fourbe Aldini aura beau, sous le titre de père, vouloir nous dérober celui d'amant, et nous enlever un trésor qui n'est pas fait pour lui... — Arrêtez, Madame, s'écria Dolimont; si vous voulez que je respecte encore en vous un titre sacré, respectez vous-même, en ce moment, et l'innocence et la générosité. J'ai peu de choses à vous dire, parce que le respect impose des lois à mon ressentiment. Je respecte et j'aime M. Aldini comme mon père. Zilia, qu'elle soit sa fille ou sa pupille, sera mon épouse ou je n'en

aurai jamais. Si vous voulez que je vous aime et vous respecte comme ma mère, gardez le silence sur ces illustres infortunés, à moins que vous ne m'en parliez dans les termes qui conviennent à l'amertume de leur sort et à la considération que l'on doit à la plus haute vertu ».

A ces mots, Dolimont se lève, se précipite dans son cabinet, s'y renferme, et laisse sa mère dans un étonnement qui, par son excès, ne peut être comparé qu'à sa colère. « Ma vengeance, contre Aldini qui me fuit, et mon attachement pour toi, fils dénaturé, s'écria-t-elle, seront plus puissans pour ton bonheur que ta passion folle et l'exaltation inconsidérée de tes fausses vertus. Tu seras heureux malgré toi. Une beauté accomplie peut avoir ton cœur, mais une aventurière n'aura jamais ta main. L'honneur de ta race me fut confié; il sortira pur de la tutelle que j'en ai prise à re-

gret; et puisque ton amour s'irrite par mille obstacles offerts à dessein, je saurai les aplanir.

Telles étaient les exclamations auxquelles se livrait la Marquise de Dolimont, lorsqu'un domestique lui apporta cette lettre:

« Madame,

» Le bonheur d'un homme honnête se compose du peu de bien qu'il fait. Je n'ai point l'honneur d'être connu de vous; voilà pourquoi je ne signe point cet écrit. Que ferait la signature d'un homme inconnu à la foi que vous devez ajouter dans ce que cet homme va vous dire? Vous avez chez vous un nommé Aldini; c'est un aventurier qui, sous les dehors de la vertu, cherche des dupes et en fait par-tout. Il rend çà et là quelques services, en apparence désintéressés, afin d'inspirer une confiance sans bornes. Il en rendit un à votre fils

près de Lille, eut l'air d'y sacrifier beaucoup d'argent: il savait bien, par ses rapports avec vous, qu'il en serait amplement récompensé. C'est ainsi qu'il épuise les ressources du crime et de l'hypocrisie, pour faire tomber l'innocent crédule dans les pièges adroits qu'il a tendus. Zilia, dont il se dit le père, est une jeune actrice qu'il a débauchée. Accoutumée sur la scène à jouer les rôles d'Agnès, elle s'en acquitte parfaitement dans la société. Si vous désirez des preuves de tout cela, je puis vous les donner, soit chez vous, soit ailleurs. Ne parlez point de tout ceci à M. votre fils; il est éperduement amoureux de la petite Zilia; sa passion m'accuserait de calomnie. Si vous voulez m'entendre, assignez-moi un rendez-vous; mais j'y mets pour condition absolue, que je ne serai point vu de M. Dolimont ».

La Marquise enchantée de cette

lettre, balança si elle la ferait voir à son fils; mais, après en avoir effacé les deux dernières lignes, elle monta dans l'appartement du comte, et lui dit? « Voici une lettre que je viens de recevoir; ayez le courage de la lire; j'aurais été trop coupable de vous en laisser ignorer le contenu.

Dolimont prend la lettre, la parcourt rapidement de l'œil, lance un regard de courroux sur sa mère, laisse tomber l'écrit à ses pieds, et le foule avec dédain.

« Votre passion vous égare, lui dit la Marquise. Me soupçonneriez-vous capable d'avoir fabriqué cet écrit? Il ne manquerait plus que cette insulte à mes malheurs. J'ai pu avoir des torts dans le principe, mais cette lettre me justifie. J'ignore quel est le service dans lequel Aldini a déboursé une somme pour vous. Je vous prie de me dire, si non la nature du service, du moins la somme

empruntée, afin que je puisse vous acquitter à l'instant. — Je n'ai point emprunté d'argent à M. Aldini ; je ne lui en dois point. Au reste, celui qui vous a si bien informé de l'événement, ne doit point vous avoir laissé ignorer par quels moyens j'ai pu m'acquitter envers M. Aldini, du moins quant à l'argent. — Je vous jure que personne ne m'a dit la moindre chose à cet égard. — Il est inutile de dissimuler, Madame ; Hilaire seul a pu vous donner connaissance de cette affaire. — Hilaire ! Hilaire est informé de cette affaire, et il a l'insolence de me la cacher ! Dieu ! dans quel avilissement ose me plonger mon fils ! »

A ces mots la Marquise sort, fait venir Hilaire dans son appartement, lui fait les reproches les plus vifs de son silence. Abusé par cette brusque sortie, Hilaire ne doute point que sa maîtresse ne soit informée de tout, et lui

avoue, sans lui raconter l'aventure, qu'il a donné trois cents louis à son jeune maître pour s'acquitter envers M. Aldini.

« Vous êtes bien audacieux, lui dit la Marquise, de disposer ainsi de l'argent de ma maison. — Vous savez, Madame, que je vous ai rendu compte, il y a peu de jours. Depuis ce temps, il n'est pas rentré un denier de vos revenus. Je n'ai donc rien donné à M. le Comte provenant de vos fonds. — Où donc avez-vous pris cette somme ? — J'avais de l'argent placé, produit de mes gages, depuis trente ans que je suis à votre service ou à celui de feu M. votre époux. J'ai emprunté cette somme, donnant pour caution celle qui m'est due. — Ainsi la passion aveugla mon fils, jusqu'à lui faire emprunter de l'argent d'un valet ! — Il ignorait, Madame, que je lui prêtais cette somme de mes deniers. — Mais vous n'ignorez

pas que je suis sa mère, et que je sais payer, sans murmure, une dette d'honneur. — Vous avez raison, Madame; mais je craignais votre sensibilité. Vous auriez voulu connaître les détails de cette affaire; vous en auriez été effrayée comme moi, et j'ai cru devoir... — Vous auriez dû penser qu'un valet intendant ne doit point avoir des affaires secrètes avec un fils qui n'eut jamais à se plaindre de la générosité de sa mère. Voilà la somme que vous avez avancée pour mon fils; voici vos gages jusqu'à ce jour: partez, que l'heure de midi ne vous retrouve pas dans ma maison. Je vous défends d'aller voir mon fils, et si j'apprends que vous ayez les moindres rapports avec lui ou avec l'intrigant aventurier qui lui a peut-être extorqué cette somme, je vous poursuis de tout mon pouvoir, et vous fais punir sévèrement ».

Hilaire, à ces mots, tombe aux ge-

noux de Mme. Dolimont. Il lui demande au moins la permission de dire adieu à son généreux fils ; tout lui est refusé et le bon Hilaire est impitoyablement renvoyé de la maison. Lorsque Dolimont, ayant appris sa sortie, voulut en parler à sa mère, celle-ci lui répondit, qu'elle avait dû infliger ce châtiment à celui qui avait eu la faiblesse de dévoiler les secrets de son fils.

Cependant Aldini reçut, dès le jour même, par la petite poste, une lettre, également anonyme, dans laquelle on lui disait : « Tu es connu, scélérat. En vain tu te caches sous le nom d'Aldini, ton forfait aura sa récompense. Tu veux séduire un fils de famille et le donner à celle que tu dis être ta fille, tu n'en viendras point à bout. Ce jeune seigneur sait actuellement qui tu es. Il te hait toi et ta.... Pense à mettre à profit les remords. La mort est suspendue sur sa tête ».

Aldini

Aldini lut et relut cette lettre, et son effroi, d'abord extrême, diminuait à mesure qu'il la lisait. Ces mots : « En vain tu te caches sous le nom d'Aldini », et ceux-ci : « Celle que tu dis être ta fille », l'étonnaient singulièrement. Quel être dans Paris, disait-il, peut savoir que mon nom n'est pas Aldini ? Qui peut avoir appris que Zilia ne me doit point le jour ? Elle l'ignore elle-même. Si quelqu'un dans cette ville sait qui je suis, il ne peut me connaître que par ceux à qui j'ai dérobé ma tête : mais ceux-là, s'ils en veulent à mes jours, se donneraient bien de garde de m'avertir qu'ils sont à ma poursuite. Cette lettre ne peut être que d'un lâche ennemi, qui me croit aussi facile à intimider que lui-même. Mais quel est cet ennemi ? Mme. de Dolimont ?..... Non. Elle est fière ; peu délicate dans certains moyens.... mais juste et bonne, incapable sur-tout de payer des services

désintéressés par un écrit qui ne peut être que le fruit des conjectures.

Pendant qu'Aldini se livrait à ces réflexions, la Marquise, après avoir renvoyé Hilaire, s'était occupé de l'exprès qui lui avait porté la lettre anonyme et qui en attendait la réponse. Elle avait fait dire à l'auteur de cet écrit, qu'il pouvait venir chez elle le soir même, et qu'elle le verrait avec plaisir. Quelle imprudence ! On pourrait dire quelle faute ! Mais elle ignorait que celui qui, écrivant une dénonciation, n'a pas le courage de la signer, est nécessairement criminel, et que celui même qu'il semble vouloir servir, doit s'en méfier comme d'un monstre. Hélas ! la Marquise eut le malheur d'accueillir l'auteur odieux de ce fatal écrit. Il se présenta sous le nom de Dublançai. Il s'était donné ce nouveau nom, afin que, vivant sur un nouveau théâtre, on ne reconnût pas en lui un homme qui,

par-tout intrigant et fourbe, s'était rendu par-tout odieux.

Sa physionomie, quand il la composait avec les apparences de l'homme d'honneur, avait de l'expression. Son esprit, sans grâces, avait le jargon de la vertu et tous les lieux communs de la flatterie; se redressant avec orgueil, l'estime qu'il s'accordait à soi-même, était son passeport dans la société. Il abondait en paroles oiseuses et souvent ridicules, telles qu'il en faut dans le monde pour remplir le vuide des grands cercles où, peu de personnes se connaissant, chacun s'observe et garde le silence de la discrétion pour soi-même. Mais l'homme qui n'a rien à perdre auprès de ceux dont il est connu, cherche bien vite à gagner auprès de ceux qu'il ne connaît pas, afin d'avoir l'illusion de l'estime et la considération de quelques sots.

Dublançai, c'est ainsi que je le nom-

merai, puisqu'il ne voulait être connu que sous ce nom là, s'annonça chez Mme. de Dolimont, sous l'extérieur d'un homme de qualité. Il se hâta de dérouler les noms et prénoms, les grades, les emplois des hommes qui formaient sa prétendue généalogie; il rappela une foule de noms illustres, avec lesquels le sien était allié; et quoiqu'en disant toutes ces choses, il eût un ton un peu burlesque, il captiva facilement l'attention et la confiance d'une femme, dont il louait la taille, le son de voix, l'esprit, les manières, les grâces, et sur-tout la beauté, et qui ne voyait en lui qu'un officieux qui, par un amour excessif de l'équité, venait se placer entre son fils et un aventurier, pour l'empêcher d'en être la dupe. La Marquise, enchantée des éloges qu'elle en recevait, n'était pas intéressée à le soupçonner de mensonge, et crut devoir ajouter foi à tout ce qu'il lui disait de flatteur,

comme à tout ce qu'il se disait pour lui-même.

Cependant vint le moment de parler d'Aldini. Dublançai certifia à la Marquise qu'il le connaissait depuis plus de vingt-cinq ans, et qu'il était fils d'un valet de pied de Louis XV; qu'il vivait d'intrigues et d'escroqueries dans la capitale; qu'il y changeait de nom et de quartier tous les six mois; que son grand art était de feindre l'homme opulent, de jouer la sensibilité, d'afficher une philosophie transcendante et de chercher à deviner avec une adresse extrême les moyens de rendre en secret de grands services à des fils de famille, afin d'en retirer beaucoup d'argent. Dublançai ajouta que, par le moyen de sa Zilia, qu'il avait dressée à jouer l'innocence, il s'emparait de l'esprit des jeunes Seigneurs qui devenaient amoureux de son élève. « Il affecte, ajouta-t-il, beaucoup de sévérité; il les éloigne de

mort à M. votre fils. — Ah! Monsieur, parlez en assurance, et si vous ne comptez pas sur la discrétion d'une femme, comptez au moins sur les intérêts d'une mère. »

Dublançai, à ces mots développant dans tous ses détails une aventure qu'il avait imaginée, dit à Mme. de Dolimont que son fils avait voulu enlever la femme de son meilleur ami, que celui-ci avait couru après; qu'il avait désarmé son fils, et qu'il l'avait abandonné au glaive de la justice. Il ajouta que M. Aldini, feignant de ne point connaître le Comte, avait donné généreusement trois cents louis pour corrompre ses gardes et le faire mettre en liberté.

La Marquise ne douta point que l'aventure ne fût arrivée telle qu'on la lui racontait. Elle rendit mille actions de grace à M. Dublançai, et témoigna le plus grand plaisir de se voir enfin délivrée de ce criminel Aldini.

« Ah!

« Ah! Monsieur, lui dit-elle, comment vous témoigner toute ma reconnaissance! — De deux façons, Madame; l'une en ne prononçant jamais mon nom devant M. votre fils, l'autre en me permettant de faire régulièrement ma cour à la plus belle personne de Paris; en souffrant que je vienne tous les soirs mettre à vos pieds les hommages que l'on doit aux grâces et à la beauté. Songez, d'ailleurs, que l'intérêt qui m'entraînait vers vous avant de vous connaître, devient insurmontable à présent que j'ai vu tant de charmes, et que je vous suis inviolablement attaché pour la vie. C'est donc bien peu de chose pour moi, que d'avoir découvert à vos yeux le caractère d'Aldini; il faut que je l'empêche de vous nuire dans votre personne et celle de M. votre fils. Je ferai surveiller ce drôle-là; je m'attends à le voir changer de logement, afin de nous dérober son asyle; mais j'ai des agens de

l'autorité qui me sont dévoués et qui ne manqueront pas de m'indiquer sa demeure; et s'il faut vous dire ma pensée toute entière, Vincennes ou la Bastille, sous huit jours au plus tard, le mettront hort d'état de vous nuire. Je suis puissant, Madame; j'ai des mœurs: je ne souffrirai pas qu'un intrigant, promenant ainsi par-tout une fille perdue de débauches, continue à faire une foule de dupes parmi les plus grands Seigneurs de la cour. — Quoi! vous auriez auprès du Ministre des amis assez puissans... — Qu'ai-je besoin d'amis auprès du Ministre? Je le suis moi-même son ami, et son ami de cœur! Je puis, en vengeant votre fils que j'aime, venger une multitude de jeunes gens abusés; que dis-je? vous venger vous-même que j'honore par-dessus tout. Le monstre! tandis qu'il habitait votre hôtel, n'a-t-il pas eu l'impudence de publier que chaque jour il avait bien de la peine à se défendre des prévenances dont vous l'ac-

cabliez ? Mais combien sa calomnie était odieuse à tous ceux qui l'entendaient ! il attribuait ses dédains à la perte irréparable de vos attraits. O ciel ! quel excès de perfidie ! il osait dire qu'il dédaignait ce que l'univers voudrait pouvoir adorer comme moi.

Il en eût fallu beaucoup moins pour irriter cette femme offensée comme mère, et négligée comme personne galante et ayant des droits à l'être. Elle n'avait que trop présumé, en effet, que les respects de M. Aldini tenaient plus à son peu de goût pour elle qu'à son attachement pour la vertu. Dublançai eut donc lieu d'être satisfait de ses progrès rapides dans la confiance de Mme. de Dolimont. Il était tard : il convenait de se séparer ; l'on se quitta en se promettant de se voir le lendemain ; et chacun fut enchanté d'avoir pénétré l'autre d'une estime et d'un attachement qui pouvaient avoir la plus heureuse issue.

CHAPITRE IX.

TANDIS que la matinée du lendemain se passait pour la Marquise dans une délicieuse attente de l'heureuse soirée qu'elle présumait devoir être plus intéressante que celle dont elle gardait un précieux souvenir, M. Aldini recevait une seconde lettre anonyme, mais d'une autre main, et conçue en ces termes :

« Monsieur,

» Confident secret de votre ennemi, dont les intentions criminelles sont de vous percer le sein, je n'ose vous le nommer. Mais si je crains les fureurs, je ne crains pas moins les déchiremens du remords. Il faut donc que je m'explique sur vos dangers. Les espions environnent votre hôtel. Un assassin s'y est même introduit sous les couleurs les

plus étrangères au soupçon. Fuyez, fuyez, ou c'en est fait de vos jours ».

Cette seconde lettre, comme je l'ai déjà dit, n'était pas de la même main que la première; elle était pliée différemment; il paraissait évident qu'elle partait d'un homme qui voulait sauver M. Aldini. Fuir cependant lui paraissait une lâcheté. Rester, c'était compromettre ses jours et l'existence de Zilia. Il se décida à lui communiquer les deux écrits. Mais combien ne fut-elle pas effrayée en lisant ces mots: *en vain tu te caches sous le nom d'Aldini.* Poursuivant la lecture de la lettre, elle arriva à ceux-ci, *celle que tu dis être ta fille.* A ces mots, portant ses regards sur son père, elle lui dit en souriant, et se précipitant dans ses bras: « Cet homme-là invente pour savoir. — Cependant il dit des vérités, répondit Aldini. — Oui, quant à votre nom; mais vous êtes mon père. Je vous verrais aujourd'hui pour la

première fois, que, sans nul avertissement, mon cœur vous donnerait ce titre sacré. Ah! mon père, il sera, quoi qu'il puisse m'arriver, toute la consolation de mes jours. » Elle dit, et continue la lecture des deux lettres. Quand elle l'eut finie, elle les considéra attentivement, et tout-à-coup elle s'écria : « O! mon père, vous m'avez dit souvent que le crime se dévoile presque toujours par quelque inadvertence du criminel. Voyez ces deux cachets; ils sont les mêmes; ils ont même relief et même étendue. Regardez ce défaut dans l'empreinte de celui-ci; eh bien! le voilà dans le second. Les deux écrits partent donc du même cerveau ou du même cœur. Cependant l'un vous menace en féroce ennemi; l'autre vous donne les conseils de la sollicitude et d'un tendre intérêt. N'en doutons pas. On voudrait nous contraindre à fuir, en nous frappant de terreur. Mon père, ne nous éloignons point de Paris; votre

fils y respire. — De puissans intérêts m'y fixent aussi. Jusqu'à ce moment mes démarches ont été vaines ; mais peut-être touché-je au moment d'obtenir les éclaircissemens que je suis venu y chercher. Demain je vais à Versailles; l'on doit m'y donner la liste des officiers français qui étaient dans l'Inde, il y a douze ans. Cette liste me mettra à même de savoir où en sont les espérances qui, lorsque j'ai quitté nos climats, m'ont fait diriger mes pas vers ce pays. Si l'homme que je cherche vit encore, nous aurons en lui un protecteur; s'il ne vit plus, nous choisirons une retraite dans une des provinces méridionales de la France, et nous y passerons nos jours ».

Telles étaient les inquiétudes et les espérances de Zilia et de M. Aldini, tandis que Dublançai se rendait pour la seconde fois chez Mme. de Dolimont. Celle-ci avait été, dans la matinée, chez la Comtesse, son amie, pour lui racon-

ter tout ce qui s'était passé; et cette femme belle, sentimentale et bonne, qui, âgée de vingt-six ans, était l'épouse d'un septuagénaire, n'avait pu défendre son cœur des charmes de l'intéressant Dolimont. Modeste, et renfermant dans son sein la passion qui l'agitait, elle ne s'en faisait nullement un reproche, parce qu'elle était seule dans son secret. Elle se croyait assez forte pour le garder toute sa vie. L'amour de Dolimont pour Zilia l'avait affligée sans l'irriter. Zilia était digne de Dolimont; et son cœur étant lié par des sermens à son époux, elle ne pouvait avoir de sérieuses prétentions sur personne. Mais née avec une imagination ardente, un tempérament de feu, elle n'avait point renoncé à satisfaire sa passion pour le Comte. Elle pensait qu'une faute cesse d'en être une, lorsqu'elle est ignorée; et elle croyait par ses complaisances pour son mari, avoir acheté chèrement le droit de le tromper; pourvu qu'elle le trompât en secret.

Aussi, tourmentée par l'image de Dolimont, qui la poursuivait sans cesse; appelée chaque jour par son vieil époux à des plaisirs qui n'étaient que des intentions toujours déçues, son amour pour le fils de son amie était un désir perpétuel, excité par l'homme qui aurait dû l'assoupir; et l'on aurait pu dire d'elle comme de Phèdre :

C'est Vénus toute entière à sa proie attachée.

Mais comme la bonté dans la Comtesse s'unissait à la passion, si elle avait eu part aux affections de Dolimont, loin de nuire aux intérêts de Zilia, elle les eût favorisés de tout son pouvoir; et elle n'avait pas contrarié la Marquise dans sa conduite envers ces amans, moins pour empêcher que Zilia ne fût aimée, que dans l'espoir que Dolimont, se lasserait bientôt des plaisirs de l'hymen. Elle avait assez bonne opinion d'elle-même, comme de l'impression qu'elle avait faite sur le

jeune Comte, pour penser que s'il pouvait faire la cour à toute autre femme qu'à la sienne, ce serait pour s'adresser à elle, qui était disposée à l'accueillir avec bonté.

Le départ de Zilia ne pouvait donc lui plaire. Elle y voyait un retard dans les plaisirs de Dolimont et l'irritation de son amour.

Dublançai, ce nouvel homme, lui offrait, à la vérité, les plus tendres hommages; mais quand elle n'aurait pas eu les charmes de Dolimont pour se défendre de Dublançai, elle ne l'eût pas moins rejeté. Si la passion dans son sein appelait les plaisirs, son cœur en désirait un noble choix. Il lui semblait qu'elle n'aurait pu le trouver auprès de cet homme qui, dans une sorte d'élégance affectée, avait une pesanteur repoussante; dans ses sentimens vertueux, une fausseté qui en perçait le voile; dans ses regards caressans, un commencement de perfidie; et dans ses déclarations les plus tendres, un principe de dureté et de haine.

Dès la seconde visite, Dublançai dit à Mme. de Dolimont tout ce que son fils avait fait dans la journée; ce qui lui fit grand plaisir. Il parla de nouveau de l'espérance qu'il avait de faire enfermer Aldini, et la Comtesse approuva la sagesse et la justice de cette mesure. Elle y voyait la certitude de livrer Zilia à Dolimont, et, par conséquent, l'espoir de venir à bout de son dessein; non-seulement donc elle appuya la proposition de Dublançai, mais elle fut d'avis que la Marquise réunît ses protections à celles de cet intrigant pour obtenir une lettre de cachet.

C'était là que le perfide Dublançai avait eu dessein de mener la Marquise; car il n'avait pas un commis, pas un valet de bureau dont il pût s'étayer pour faire, contre Aldini, ce coup d'autorité: mais avec le nom et les sollicitations de Mme. de Dolimont, attaquant un étranger sans protecteur, il avait la certitude du succès.

Le troisième jour, Dublançai se voyant tête-à-tête avec la Marquise, lui fit de nouveau les déclarations les plus tendres ; et tandis qu'il lui disait les choses les plus flatteuses, il répandait les semences de la plus cruelle dissension entre elle et son fils. Ayant gagné par quelqu'argent et de grandes promesses le valet du Comte, non-seulement il connaissait toutes ses démarches, mais il savait tous les propos de Dolimont contre la tyrannie de sa mère. Dublançai les répétait à celle-ci, en les envenimant de la façon la plus insidieuse; et la Marquise se donnant bien de garde de lui dire de qui elle tenait ces propos, en faisait des reproches sanglans à son fils, qui formait de nouvelles plaintes qu'on envenimait encore, en les répétant à la Marquise; et en moins de huit jours, Dublançai eut tellement brouillé la mère avec le fils, qu'il eut à peu près la certitude qu'ils ne se parleraient jamais.

Ce fut alors que Dolimont forma la

résolution d'épouser Zilia malgré sa mère. Il lui écrivit que, puisqu'il était sans consolation sur la terre, et que le sein maternel lui était fermé, il profiterait des premiers jours de sa majorité pour lui faire des actes de respect, épouser Zilia et passer le reste de ses jours dans la retraite avec l'amour et l'innocence. « Vous me déshériterez, dites-vous, que m'importe. C'est votre cœur qui m'était cher, vous me l'avez ôté; je ne fais plus de cas de votre opulence. Je ne puis vivre séparé de tout ce que j'aime. Si ma mère me repousse, mon épouse m'accueillera, et son père, par sa tendresse que j'aurai méritée, s'efforcera de me faire oublier celle que j'aurai perdue. Si vous voulez me rendre la portion des biens de mon père qui me sont destinés, je les recevrai avec reconnaissance de votre main, quoiqu'ils soient à moi; sinon, je m'en tiendrai à la succession de ma tante, qui a bien

voulu, en quittant la vie, se souvenir que je lui fus tendrement attaché. Je me jette à vos pieds; j'embrasse vos genoux; je vous conjure de me rendre toute votre amitié comme vous avez toute ma tendresse. Si cette prière vous trouve inexorable, je suis décidé à fuir les lieux qui m'ont vu naître. Je ne puis vivre sous le même toit que ma mère; l'aimer et l'adorer sans la voir et sans être son meilleur ami. Vous aurez toute la nuit pour faire vos réflexions; si demain je ne suis point appelé à l'heure où naguère j'avais tant de plaisir à me voir auprès de vous, je pars. Vous connaissez l'inflexibilité de mon caractère. Ne me contraignez pas à prendre une résolution, elle serait inébranlable; je sens que je serai malheureux de ne plus vous voir; mais ce malheur est bien plus difficile à supporter, quand je me sens si près de vous et pourtant si fort éloigné de ma mère ».

Dolimont écrivit cette lettre avant son coucher; il la fit remettre à sa mère qui, dans ce moment, était en tête à tête avec Dublançai. Elle en fit la lecture à haute voix, n'ayant rien de caché pour ce monstre. Cet homme insidieux usa de tant d'adresse qu'il persuada à la Marquise qu'il était de son honneur de soutenir sa dignité de mère, et de ne point se soumettre à la démarche humiliante que son fils exigeait; que c'était à Dolimont à venir solliciter son pardon à genoux, et qu'il fallait encore que la Marquise eût le cœur bien indulgent pour pardonner à ce prix tant d'insolences et de duplicités.

Dublançai prolongea sa visite bien avant dans la nuit. Il épuisa tous les lieux communs de la galanterie, pour dire à la Marquise ce que la passion la plus ardente peut inspirer. Il se disait opulent, vantait ses aïeux; son cœur et sa main avaient été libres jusques-là,

combien il s'estimerait heureux s'il pouvait contribuer au bonheur de la femme la plus accomplie qu'il eût jamais connue !

La Marquise, éblouie par des discours aussi flatteurs, s'estimait heureuse de réparer, par l'amour, les pertes de l'amitié. Elle rendait grâce à la Providence de lui avoir fait remplacer un homme aussi froid et aussi dangereux que M. Aldini, par un amant si tendre, si pressant, si dévoué à ses intérêts; elle se laissa donc aisément persuader; et celui-ci, pour ne pas donner le temps à la Marquise de réfléchir en particulier, et de délibérer avec son cœur, lui conseilla de faire réponse à la lettre de son fils, afin qu'aux yeux de ses parens, dont il fallait ménager l'opinion, il ne pût pas se targuer de l'inflexibilité de sa mère; et la Marquise, adoptant cette mesure, voici ce qu'il dicta lui-même à cette femme aveuglée par deux passions,

sions, l'amour-propre et la coquetterie.

« Vous me menacez de me quitter, Monsieur, si je ne consens point à votre déshonneur; ce serait me déshonorer moi-même que de vous conserver à ce prix. Rappelez-vous la réponse de Charles VII à son fils, qui lui avait déclaré la guerre. Près de conclure un raccommodement, le fils dit au père : Si vous ne recevez pas tel et tel de mes partisans dans votre Cour, tout est rompu, et je pars demain dès l'aube du jour. Mon fils, les portes de la ville vous seront ouvertes, répondit le Monarque; et si elles ne sont point assez larges, je ferai abattre vingt toises de mur pour vous laisser passer. Semblable à Louis, Monsieur, vous voulez introduire dans ma maison des gens que je déteste; Charles VII a dicté ma réponse ».

La lettre fut aussitôt remise au valet du comte, pour lui être donnée à son réveil; et Dublançai, content d'avoir

banni son ennemi du cœur et de la maison de sa mère, se retira chez lui.

Cependant la Marquise aimait trop son fils pour n'être pas cruellement affectée de la division qui s'établissait entre elle et Dolimont. Elle accusait de ses chagrins l'innocent, le vertueux Aldini, qui, disait-elle, par la beauté d'une aventurière, avait voulu séduire un jeune Seigneur, et bâtir sa fortune sur un mariage auquel elle ne consentirait jamais. Mais elle avait autrefois connu l'amour, et le souvenir du pouvoir que cette passion avait eu sur son cœur, devenait l'Avocat de son fils. Elle se rappelait, avec autant de jouissance que de regrets, combien elle avait aimé son cher Dolimont, combien elle en avait été aimée. Il n'y avait que huit jours que, vivant dans un parfait accord, ils étaient tout l'un pour l'autre. L'éloignement de Dublançai laissait, à la tendresse maternelle, toute l'étendue de ses droits. Les plaisirs factices d'une coquetterie,

sans amour avec le premier, pouvaient-ils remplacer les jouissances précieuses de la maternité, qui n'ont rien de comparable dans la nature? Relisons sa lettre, se dit-elle; il m'a semblé qu'il regrettait ma tendresse, et qu'il faisait des vœux encore pour l'union de nos cœurs. N'ai-je pas été trop prompte à n'écouter qu'une fierté ridicule, lorsqu'il fallait ne consulter que le sentiment? Et ma sévérité, loin d'être une justice, n'est-elle pas une sorte de forfait dont il faudra me repentir peut-être le reste de ma vie? Elle dit, et cherche la lettre de Dolimont, mais en vain; elle la cherche encore et ne la trouve pas; Dublançai, qui avait craint le triomphe du sentiment sur la vanité, avait emporté l'écrit.

La Marquise, toujours plus inquiète, se couche; l'insomnie la plus cruelle la poursuit : Elle se propose de faire appeler son fils à l'heure accoûtumée, et d'avoir une explication tranquille avec

lui. Elle se sent même des dispositions à céder aux prétentions de son fils, pourvu que Zilia soit la fille d'Aldini, et qu'Aldini lui-même soit, si non un homme de qualité, du moins un homme de bien, un homme d'honneur que l'on puisse avouer sans rougir.

Cette double résolution, qui tend au bonheur de son fils, apporte un peu de calme aux sens de la Marquise. Le jour commence à poindre; le sommeil vient secouer ses pavots sur sa paupière appesantie; elle cède imparfaitement à ses charmes; et tandis que son corps sommeille, son esprit et son cœur continuent d'être vivement agités: cependant ce moment de repos réclamé par la nature, répare ses forces que le ressentiment et la douleur avaient épuisés. C'est en ce moment que son fils impatient de voir naître le jour, quitte son lit, croyant quitter avec lui les chagrins qui l'ont poursuivi toute la nuit; mais il les retrouve en-

core plus cruels, en voyant que c'est pour la dernière fois qu'il se sera levé dans la maison paternelle.

Son valet l'entend, se lève à son tour et vient lui remettre la lettre dont il s'était chargé; Dolimont, en la lisant, verse un torrent de larmes. J'ai perdu le cœur de ma mère, s'écria-t-il en levant les yeux et les mains vers le ciel. Il y a huit jours que je n'aurais pas cru pouvoir apprendre cette affreuse nouvelle sans mourir. Quel est le génie cruel qui nous a séparés ? O ma mère ! Etes-vous étrangère à l'amitié de votre fils ? Quel crime, quelle faute a pu m'attirer votre haine ? J'ai aimé ! mais vous l'avez voulu. Je vis les charmes de Zilia, j'en fus enchanté; vous l'aviez été vous-même. Craignez-vous qu'aimant Zilia, je ne vous aime point assez ? Il fallait faire cette réflexion, avant de me faire un devoir de l'aimer. Ah ! pouvez-vous douter de ma tendresse ? Vous ne trou-

verez nulle part un cœur comme le mien. Si je vous fuis, ce n'est pas par ressentiment. Je vous l'ai mandé. Une aussi vive tendresse ne souffre pas, sans un déchirement cruel, une séparation dont je voudrais sentir moins la nécessité. Je ne vous fuis que pour ne pas cesser de vous aimer. Ma tendresse, à l'épreuve de l'absence, vous dira quel est mon cœur. Si je ne vous aimais pas, votre indifférence causerait-elle ma fuite ? Ma haine pourrait affronter votre haine, mon amour ne saurait braver votre courroux.

Dolimont relit encore cette réponse. Il ne concevait point comment sa mère avait pu écrire avec cette sécheresse et lui marquer tant de fierté, sans laisser échapper un mot, un seul mot d'attendrissement et de regrets. « O mon père ! s'écrie-t-il en se jetant à genoux, ombre sacrée ! inspire-moi. Ton ame céleste fut sans doute accueillie

par l'éternel. Pourrais-tu, du haut des cieux, être insensible au sort de ton fils? Oui, je sens ton influence, ombre immortelle! je dépose tout amour-propre: tout ressentiment contre ton épouse chérie. Mon cœur, pour elle, est pur comme le tien pour l'éternel. Je l'aime pour elle et non pour moi. J'oublie ses inculpations, ses emportemens; j'oublierai jusqu'à cette lettre que sa tendresse devrait effacer de ses larmes. Je vais tomber à ses pieds, viens m'y protéger contre sa colère. Pénètre-la de tes sentimens; prononce mon pardon par sa bouche, et que désormais ton ame devienne le point de contact entre les nôtres ».

Il dit, se lève, jette un triste regard sur sa malle, sur ses meubles, sur les murs de son appartement. « Lieux, dit-il, où si souvent je reçus les embrassemens de la plus tendre des mères, faudra-t-il vous quitter pour avoir mé-

rité son courroux ? allons. Il est grand jour. Je puis me présenter chez elle. Si elle conserve pour son fils, naguère tant aimé, le moindre souvenir de tendresse, peut-elle goûter un tranquille repos dans le moment où il va la quitter ? »

A ces mots, il descend de son appartement, se dirige vers celui de sa mère; il rencontre Julie, femme-de-chambre de Mme. Dolimont: « Julie, ma bonne Julie, lui dit-il, puis-je voir ma mère? — Hélas ! non, Monsieur — Pourquoi toujours non ? — Vous voyez ma douleur. — Tu verses des larmes, bonne Julie ! va, je t'en conjure ; entre là-dedans, ouvre-moi cette porte, que je n'ai pu franchir depuis quatre jours. — Je ne saurais prendre cette liberté sur moi. Figurez-vous que hier à minuit, Madame m'a dit : « Julie, je vous défends, sous les peines les plus sévères, d'introduire mon fils dans ma chambre demain

demain matin. O bon Dieu ! comme vous voilà affligé ! vous pleurez encore plus que moi ! je vais tout doucement entrer chez Madame. Si elle est réveillée, je me jetterai à genoux devant son lit, je lui peindrai votre douleur ; je lui dirai des choses si affectueuses, si... Laissez-moi faire. J'y vais. Attendez-moi là ».

Julie entre en effet chez Mme. de Dolimont par son cabinet de toilette. Le jeune Comte la suit. Il se dérobe à petit bruit sur ses pas. Julie, entr'ouvrant les rideaux de sa maîtresse, voit qu'elle n'est point réveillée. Une des mains de la Marquise est hors du lit. Julie veut revenir sur ses pas pour dire à son maître que sa mère n'est point réveillée, mais elle voit qu'il l'a suivie ; il s'approche du lit, met un genou en terre, prend cette main chérie, la baise, l'arrose de ses larmes ; il se lève,

baise aussi le front de sa mère ; une de ses larmes tombe sur sa joue ; elle pousse un soupir, et, se tournant du côté opposé, elle cherche encore le sommeil.

C'en est fait, dit alors en lui-même Dolimont ; elle m'a reconnu. Sa main me repousse ; son cœur m'abhorre. Fuyons.

Il dit, et se retire en cachant son visage dans ses mains. Julie le suit et lui promet de plaider et de gagner sa cause au réveil de sa maîtresse ; mais Dolimont se trouve avili par un tel discours. Il sent combien il est humiliant pour lui de ne pouvoir approcher de sa mère que par l'intercession d'une domestique. Cachant le dépit et la sensibilité qui le tuent, il fait signe à son valet de descendre sa malle. Une voiture de place la reçoit, et Dolimont, y entrant avec son valet, va prendre un logement dans un hôtel

garni. Ne voulant pas donner de la publicité à sa sortie de la maison paternelle, il change son nom contre celui de la terre dont il vient d'hériter, et se donne pour un étranger qui vient passer l'hiver à Paris.

FIN DU PREMIER VOLUME.

L'INDOUS,

ou

La Fille aux deux pères;

Par J. P. BRES,

Auteur de Reconnaissance et Repentir, La Trémouille, &c.

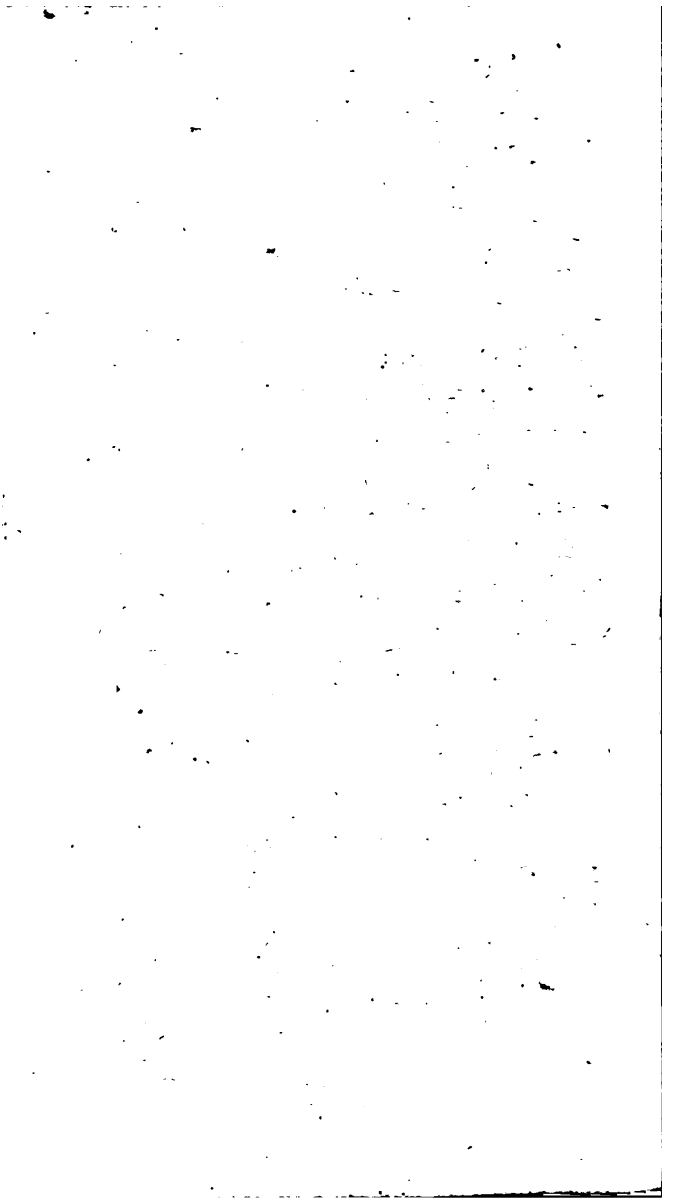
TOME II.

A PARIS,

A la Librairie Économique,

rue de la Harpe N°. 91, ancien Collège d'Harcourt.

1809.



L'INDOUS

OU

LA FILLE AUX DEUX PÈRES.

CHAPITRE I.

Cependant Mme. Dolimont ne tarda pas à se réveiller. Elle frémit en voyant le grand jour; elle craignit le départ de son fils. Elle sortait de l'agitation d'un rêve où elle avait cru le voir implorer son pardon et le conjurer de lui rendre son amitié. Elle sonne. Julie accourt. « Sais-tu, ma chère, le rêve délicieux que je faisais à l'instant! Je croyais voir mon fils Dolimont à mes pieds, me demander pardon de ses égaremens et me conjurer de lui rendre mon amitié. — Ce n'est point un rêve, Madame, dit Julie, mais bien la réalité. — Quoi! mon fils!...mon cher fils!..— Était

là tout-à-l'heure ; un genou en terre, et baisant une de vos mains qu'il arrosait de ses larmes, il vous jurait un attachement éternel. — Ah ! cours, vole, dis-lui qu'il vienne, que je l'aime plus que jamais, que tout est oublié. O mon fils ! mon fils ! Tu m'aimes donc encore ! — O mon bon maître ! s'écrie Julie, en versant des larmes de joie, que je vais vous porter une bonne nouvelle ! »

Julie sortait en disant ces mots. Elle vole à l'appartement de Dolimont. Elle ne le trouve point ; elle le demande aux gens de la maison. « M. le Comte, lui dit-on, vient de sortir. Il est monté dans un carrosse de place, après y avoir fait porter sa malle par son laquais ». Julie, un peu confuse regagne l'appartement de sa maîtresse ; elle s'approche à pas lents de son lit. — Et mon fils ? s'écrie la Marquise en la voyant. M. Dolimont n'y est point, Madame. Il vient de sortir avec son valet, et même avec sa malle, ajoute-t-on.

Pousser un profond gémissement et s'évanouir, fut la réponse de la Marquise. Julie sonne; toute la maison est en l'air; l'on prodigue mille soins à Madame; elle recouvre ses sens, et le premier usage qu'elle en fait, c'est de s'abandonner aux regrets et de verser des torrens de larmes. Dans le délire de sa douleur, elle appelle Dolimont, son cher Dolimont; et bientôt les sanglots étouffant sa voix, elle tombe dans un état pire que le premier. Elle en revient cependant après une heure d'évanouissement et de convulsions. Elle fait alors éloigner tout le monde, et, restée seule avec la bonne Julie, elle se fait expliquer, dans les plus minutieux détails, tout ce qui s'est passé. Touchée de repentir autant que de sensibilité, elle fait alors à Julie l'aveu de toute son intrigue avec Dublançai, lui parle de la lettre que son fils lui avait écrite la veille, et de la réponse qu'elle lui a

faite sous la dictée de cet homme nouveau, dans lequel elle a mis toute sa confiance.

L'instant du malheur est celui des aveux. Quand l'ame souffre vivement, elle déguise peu ses torts. La crise de sa violente douleur est celle de sa nudité. Julie n'eut pas de peine à découvrir que sa maîtresse, naturellement coquette et un peu vaine, avait été séduite par les éloges et les empressemens outrés de Dublançai. Elle aurait pu calculer, que l'amour-propre, pouvant l'emporter encore sur la tendresse, elle avait tout à gagner en flattant le caprice de Mme. de Dolimont et en cherchant à dissiper les remords déchirans qu'elle commençait à ressentir; mais elle ne suivit que l'impulsion de la justice, et prit la liberté de dire à sa maîtresse qu'elle avait été bien imprudente de consentir au bannissement de son fils, dans l'unique satisfaction de plaire à

un homme qu'elle connaissait à peine, et qui, par son refus constant de se trouver en présence de M. Dolimont, aurait dû lui paraître suspect. La Marquise convint de tous ses torts, promit de donner moins de croyance à l'avenir à M. Dublançai, et donna aussitôt les ordres les plus précis de chercher son fils, et de lui dire qu'il eût à se rendre promptement à l'hôtel, sa mère ayant les choses les plus pressées et les plus intéressantes à lui communiquer.

La journée se passa cependant sans qu'on eût la moindre nouvelle de Dolimont; et vers les six heures du soir, le facteur apporta, de la petite poste, une lettre ainsi conçue, adressée à la Marquise :

« Les dissensions de famille sont des choses si déplaisantes par elles-mêmes, que l'on ne saurait prendre trop de précaution pour n'en laisser aucune trace. Voilà pourquoi je me sers d'une main

étrangère pour vous écrire ce peu de mots. Ceux qui viendront après nous pourront y voir vos injustices, mais n'y verront pas la main de votre fils ».

« Ma fierté rétablit la vérité. Je vous avoue qu'en vous écrivant hier, je voulais mettre les torts de votre côté, m'attendant bien à votre réponse. J'avais lu dans vos regards votre haine contre moi; vous aviez lu dans les miens ma haine contre vous. J'ai juré que je ne vous reverrais de la vie. Je ne vous donnerai pas le désagrément d'un parjure. Mais je ne suis pas non plus d'humeur de vous laisser les biens de mon père qui sont ma propriété. Si vous voulez éviter un procès scandaleux, vous commencerez par m'envoyer votre compte de tutelle, que je suis disposé à contester avec toute la rigueur de mes droits. Vous l'adresserez à M. Aldini, rue Jacob. J'ai appris que, pour conseil et pour soutien, vous aviez eu l'adresse

de prendre un certain Dublançai. On le dit brave, éclairé, distingué par sa naissance. J'aurai une explication avec lui; et il faudra qu'il renonce à soutenir une cause injuste, ou je le punirai de se mêler d'affaires qui ne le regardent point; d'ailleurs, avec M. Aldini, je suis en état de tout braver. Je pars à l'instant pour Versailles; je vais y prévenir mes parens et le ministre de vos manœuvres contre moi; et puisqu'enfin le gant jeté a été ramassé, attendez-vous à une guerre qui ne finira qu'avec ma vie ».

La Marquise, après avoir lu cette lettre, faillit expirer de douleur. Ah! Julie, Julie! dit-elle, tu m'abusais! vois l'écrit d'un fils hypocrite et dénaturé. Entends les effroyables adieux de sa colère; écoute les résolutions invariables de son affreux ressentiment. Apprends, apprends surtout son opinion sur M. Dublançai, lui qui doit l'abhorrer sans doute, et juge si s'il nous est permis encore de suspecter sa probité.

En même-temps, Mme. de Dolimont lit la lettre à Julie, qui, ne sachant point lire et n'ayant aucune idée de l'écriture, ne fait point d'objection à sa maîtresse sur le peu de foi qu'elle devait ajouter à cet écrit. C'est ici que l'on voit combien la calomnie, quelque grossière qu'elle soit, produit de terribles effets. Julie cède à l'autorité de cette lettre, en convenant qu'elle ne comprend rien à tout cela, et qu'elle ne conçoit point comment elle a pu s'abuser. « Va, lui dit sa maîtresse, va de ma part chez M. Dublançai; dis-lui que je l'invite à se rendre auprès de moi; que j'ai le besoin le plus urgent de sa présence ». Il est inutile d'annoncer que Dublançai, tout en faisant mille accueils à Julie, se hâta de se rendre auprès de la Marquise, et de s'efforcer, en feignant de la consoler, de la jeter dans des perplexités sans nombres, en entassant les mensonges et les perfidies.

« Vous voyez, Madame, dit l'atroce Dublançai, qu'il ne nous reste plus qu'à profiter des protections que nous pouvons avoir, pour vous garantir du malheur qui vous menace. Tant que l'intrigant Aldini pourra alimenter de ses conseils la flamme de votre fils, vous devez vous attendre à le voir s'éloigner de vous, et se hâter de flétrir son nom par une monstrueuse alliance ».

Cette réflexion était trop conforme aux maximes du temps, pour n'être pas écoutée. Mme. Dolimont, convaincue que son fils avait écrit cette dernière lettre; convaincue que M. Aldini était un aventurier qui donnait à son fils les conseils les plus odieux, afin de l'engager à un mariage sur lequel il comptait établir sa fortune, ne balança plus à prendre les mesures les plus actives et les plus sûres pour se mettre à l'abri des dangers dont elle se voyait menacée; et Dolimont, de son côté, se voyant proscrit par sa mère,

ne pensait plus qu'à se faire une famille nouvelle, en s'attachant de plus en plus à l'homme de bien qui l'avait si généreusement secouru devant Lille. « Monsieur, lui écrivit-il, je m'étais engagé à ne faire aucune démarche pour voir Zilia; j'ai tenu parole pendant neuf jours. Mais me voilà proscrit par ma mère, et en quelque sorte banni de sa maison. Devenu étranger à ma famille, la vôtre voudra-t-elle aussi me repousser? Je vous ai nommé mon père, me refuserez-vous de me nommer votre fils? Si vous me défendez le titre sacré que je vous donne, accordez-m'en du moins les consolations; et, si l'amitié ne vous dit rien pour moi, que l'humanité souffrante élève votre ame et vous fasse voler à mon secours ».

Nous savons que la Marquise avait mis des espions aux trousses de M. Aldini, afin de connaître sa demeure; et comme son dessein avait été d'abord de

procurer des consolations à son fils, elle lui avait donné l'adresse de cet étranger. Il fut donc bien facile à Dolimont de faire porter sa lettre à son adresse. Son valet, qui avait été mal payé par Dublançai, de ses fourberies, s'attachait maintenant à son maître, autant par ressentiment contre celui qui l'avait si mal récompensé, que par la justice qui lui parlait en faveur de Dolimont. Un valet n'entend pas ses intérêts, lorsqu'il ne sert pas avec autant d'activité que de discrétion les amours de son maître. Ce sont des gages qui se payent dix fois le jour.

M. Aldini reçut l'écrit et accourut aussitôt près de Dolimont; et voyant sa douleur, il lui donna toutes les consolations dont il était capable. Mais, de tous les moyens propres à le consoler, le plus efficace eût été de voir Zilia; il en marqua le désir, on eut l'air de ne pas le comprendre; il en fit la demande

formelle, on lui répondit : « Mon ami, vous m'avez, en quelque sorte, reproché de n'avoir que de l'humanité et presque aucun attachement pour vous. Je vous jure, cependant, que vous et Zilia êtes les deux seuls êtres qui me soyez vraiment chers en Europe. Votre bonheur m'importe infiniment plus que le mien. Il ne peut en être à présent pour moi, qu'en cherchant à m'étourdir sur mes infortunes, par des oublis volontaires ou par les heureux que je puis faire autour de moi. — Quoi donc! êtes-vous si malheureux, ô mon père! — Mes chagrins sont de nature à ne finir qu'avec mes jours. Peut-être les apprendrez-vous bientôt. Si je pouvais vous accorder la main de Zilia, je pourrais vous apprendre la cause éternelle de mes malheurs. Apprenez seulement, que voyant la vie en partie derrière moi, et me repliant pour toute consolation sur les temps d'un immortel avenir, je trouve en Dieu seul, en

son amour, en ses bienfaits, en ses promesses d'une autre vie, les moyens de justifier la Providence de tous les maux dont elle accable les humains. Mais cet avenir fortuné, comment l'obtenir? Par la pratique de quelques vertus sur la terre; et qui dit *vertu*, mon ami, vous le savez, qui dit *vertu*, dit *force, courage, vigueur de résolution et d'action.* La vertu, disent les philosophes, est entre deux vices qui l'arrêtent de tout leur pouvoir; la charité, par exemple, entre l'avarice et l'avidité. Il faut beaucoup de force à la vertu pour résister à ces oppositions; et toutes les fois qu'une action, bonne en elle-même, n'a pas le mérite du combat, l'intention qui la fit n'est pas une vertu. Sortir un écu de sa poche lorsqu'on a des trésors, le jeter à un malheureux affamé, c'est mériter ses bénédictions, mais non pas pratiquer une vertu. Faire son testament, donner à l'indigence mille francs, c'est

A ces mots, Dolimont dit à M. Aldini ce qu'il avait fait pour obtenir la faveur d'un éclaircissement avec sa mère. C'est fort bien, lui répondit Aldini, et je vois que vous aurez des vertus propres à être en harmonie avec celles que nous nous sommes fait une habitude de pratiquer. Mais ce n'est point assez; il faut tenter encore un rapprochement; il faut une soumission plus entière. Un fils ne doit point faire des conventions avec sa mère; il doit se livrer à la discrétion de son cœur; il est si rare que celui d'une mère soit fermé au sentiment; et, le fût-il, il faudrait faire un acte de soumission, pour s'assurer d'une si dure vérité qu'on ne saurait soupçonner sans crime. L'insensibilité qu'un fils présume en sa mère, annonce chez lui de l'insensibilité; lui supposer des vices, c'est en avoir un bien grand soi-même. Ne point voiler sa faute, ne point oublier celle qu'elle commet, c'est en commettre une dont les regrets

poursuivent

poursuivent jusqu'au tombeau. — Que prétendez-vous que je fasse? — Que vous lui écriviez avec les démonstrations de tendresse que vous auriez faites il y a un mois; que vous preniez tous les torts de vos divisions pour votre compte; que vous lui disiez, qu'en aimant Zilia, vous ne la lui demanderez pour épouse, que lorsque vous aurez la certitude que cet hymen doit ajouter à votre bonheur. — A quoi me réduisez-vous? — Aurez-vous de la peine à faire un tel écrit? — Beaucoup. — Eh bien! je suis enchanté de vos dispositions. Voilà la vertu. Si vous pratiquez celle-ci, vous en connaîtrez bien d'autres. Foulez aux pieds tout orgueil, un fils ne peut en avoir envers sa mère. Sacrifiez-lui tous vos intérêts, les siens doivent être nécessairement les vôtres. Après cette démarche, venez voir Zilia, son amour vous soutiendra dans les sacrifices que vous ferez au devoir et à la nature.

D'après ces conventions, Aldini sortit et revint une heure après; il lut la lettre que Dolimont adressait à sa mère, l'embrassa et lui dit : « Oh! que ne pouvez-vous être mon fils! » et cachetant lui-même la lettre, il la donna au valet de Dolimont pour la porter à l'hôtel et en rapporter la réponse.

Le valet revint deux heures après, il rapportait une lettre, mais c'était celle qu'il avait été chargé de remettre ». J'ai donné, dit-il, votre lettre à Mlle. Julie; elle l'a portée à Madame, qui, refusant de la lire, a répondu qu'elle avait fait la promesse de ne vous revoir jamais, et que sa résolution était inébranlable. Julie m'a rendu votre lettre en l'accompagnant de ces paroles, et de suite elle est rentrée chez sa maîtresse ».

Dolimont et Aldini, après avoir examiné la lettre, connurent qu'elle avait été ouverte et recachetée avec soin. En effet, la lettre avait été lue par Dublan-

çai, qui avait ordonné à Julie de faire cette réponse de la part de Madame.

« Il ne faut point se tenir pour vaincu, dit Aldini. Les enfans ne doivent point négocier des raccommodemens par l'intermédiaire des valets. Il est possible que Julie, que je crois très-honnête, ait des raisons pour vous tenir écarté. Écrivez encore une fois, et je me charge de faire parvenir la lettre jusqu'à Madame et de la forcer à la lire ».

Dolimont obéit, et M. Aldini pria Mme. Faber d'aller porter l'écrit elle-même. Cette Dame s'acquitta de la commission. Mme. Dolimont reçut la lettre, et ne voulant point que cette dame fût témoin de sa faiblesse, elle rentra dans son appartement où était l'infâme Dublançai. Sebgeoux se dérobant sous son corps, elle tomba dans une bergère, sa main tremblante cherchait à briser le cachet. La lettre lui échappa des mains, et Dublançai, se hâtant de la ramasser,

dit à la Marquise : « Vous frémissez, Madame; vous craignez que cet écrit, comme le dernier que vous avez reçu, ne vous jette en des agitations cruelles. Si vous le permettez, je le lirai pour vous, et j'ose espérer que vos terreurs seront vaines ».

En disant ces mots, il décachetait audacieusement la lettre, et après l'avoir parcourue d'un œil rapide, il témoigna, par des expressions chagrines, qu'il était douloureusement affecté de ce qu'il lisait. La Marquise tremblante, effrayée et sur le point de perdre les sens, s'écria : De grace, Monsieur ! épargnez une mère qui ne vit que par sa tendresse pour son fils. Si cet écrit est semblable à celui qu'il m'adressa hier par une main étrangère, j'en mourrai de douleur. — Madame, lui dit Dublançai, il faut s'armer de vertu. Qui n'a point le courage de s'informer de l'excès de son mal, ne saurait avoir celui de s'en soulager. Si

votre bonheur ne vous est pas assez cher pour savoir souffrir, pensez du moins à celui de M. votre fils. Apprenez son égarement, afin de le ramener à ses devoirs. Sondez l'abîme où il se plonge, afin de l'en retirer. N'êtes-vous sa mère que pour jouir de ses qualités? Vous devez l'être pour supporter l'aspect de ses défauts et travailler à les corriger ».

La Marquise, en écoutant ces principes avec autant d'admiration que de docilité, se fait effort, et prie Dublançai de lire ce terrible écrit. Le monstre est favorisé, par la nature et par l'éducation du crime, d'une facilité étrange pour les inventions insidieuses. Il s'était fait une telle habitude du mensonge, qu'il le créait à volonté, et qu'il lui était plus difficile de raconter une vérité, que d'inventer une calomnie compliquée. Le hasard voulut encore que Dolimont eût écrit sa lettre avec de l'encre extrêmement pâle, ce qui donnait à Dublan-

çai le prétexte de s'arrêter par fois, pour mieux chercher ce qu'il avait à dire. Parcourant donc le papier des yeux, il compose une lettre plus terrible, encore que celle que la Marquise avait reçue la veille. A chaque expression piquante, Mme. de Dolimont pousse des cris ou des gémissemens, et le monstre poursuit. Ses pleurs coulent, les sanglots soulèvent sa poitrine, et l'homme cruel, qui l'accable en l'abusant, n'en a que plus de facilité à trouver des idées et des expressions qui prêtent une ame atroce à son fils. Il finit enfin la prétendue lecture de cet écrit, et, tombant aux genoux de la Marquise qu'il arrose de ses larmes, il lui demande mille fois pardon de lui avoir causé tant de chagrin en lui lisant ce détestable écrit. Il l'a replié et mis entre les mains de cette mère au désespoir, se croyant bien assuré qu'elle n'aurait point le courage de la lire. Mais était-il fait pour apprécier un cœur ma-

ternel? Pouvait-il s'imaginer, lui qui ne connut jamais que la haine, que ce qui vient d'une main chérie, quelque déchirant qu'il soit, a des charmes inexplicables, qui font même, de la terreur qu'ils inspirent, une sorte de jouissance. Ah! si Mme. de Dolimont eût elle-même lu cet écrit, combien elle aurait goûté de délices! Voici la lettre de Dolimont :

« Oui, Madame, j'ai dû braver votre courroux, l'amour m'en imposait la loi; mais la réflexion a fait naître le repentir. Le respect, la reconnaissance, le devoir et tout ce que le sentiment a de plus généreux et de plus tendre, me ramènent à vos pieds. Je m'y jette sans aucune restriction, Madame. J'y porte une obéissance sans bornes; je ne vous impose aucune loi ni relativement à ma fortune, ni relativement à mon amour; rendez-moi votre amitié, voilà mon unique vœu. Dites-moi ce qu'il faut faire pour la

conserver; je suis prêt à tout sacrifier pour vous. Ne vous attendez pas que j'oublie la personne que vous m'aviez recommandé de chérir, ni M. Aldini; cette conduite, de ma part, serait aussi injuste qu'impossible; mais je ne demanderai jamais d'unir mon sort au leur, si dans cette union vous ne trouvez pas votre félicité, etc.

Telle était la lettre que la Marquise tenait entre ses mains, et qui, par le plus inconcevable artifice, lui causait tant de douleurs.

Le perfide Dublançai continuait à jouer son rôle avec la plus astucieuse hypocrisie. Après avoir demandé pardon à la Marquise de lui avoir lu cette lettre odieuse, il se mit à plaider la cause de son fils; mais tout en le défendant, il l'accusait encore, et cette mère lui savait gré des prétendus efforts qu'il faisait pour justifier son fils.

Ce fut alors que, par l'effet d'un cou-

rage

rage qui ne lui était pas ordinaire, soit par l'influence de cet écrit si consolateur et si tendre qui reposait dans ses mains, elle se décida à le lire elle-même. « Vous le justifiez, dit-elle à Dublançai, et le traître, après m'avoir inhumainement abandonnée, me poursuit avec acharnement. Il craint de ne m'avoir pas rendu assez malheureuse; il vient, par ses écrits, retourner le poignard dans mon sein. Eh bien, barbare! je serai le complice de ton forfait. Je lirai, je relirai ta lettre jusqu'à ce qu'elle m'ait fait expirer de douleur ».

A ces mots, les yeux noyés de larmes, elle ouvre cet écrit pour le lire elle-même. Dublançai se lève effrayé; il pâlit de terreur. Pour la première fois, le crime est déconcerté. Que va-t-il faire? La Marquise essuie ses yeux et se dispose à lire. D'une main elle presse son cœur, de l'autre, elle porte le papier sous ses yeux. Dublançai fait un mouvement pour le lui arracher, il n'ose. La Marquise com-

mence donc à lire. « *Oui, Madame, j'ai dû braver votre courroux ; l'amour m'en imposait la loi....* Dieu ! s'écria-t-elle, que cela fait de mal ! Poursuivons. *Mais la réflexion....* » Non, non, Madame, dit Dublançai en s'élançant sur la Marquise et lui arrachant la lettre qu'il broya dans ses mains avec fureur : Je ne souffrirai pas qu'une femme, modèle de grâces et de vertus, qu'une femme que j'admire, que j'aime, que j'adore, soit ainsi la victime de son cœur. Qu'il soit barbare, ce Dolimont, je ne saurai l'être avec lui. Je ne vous demande aucun retour de tendresse, mais je puis exiger, sans tyrannie, que vous renonciez à des jouissances cruelles qui vous arracheraient la vie à la fleur de vos ans. Quand vous aurez succombé à vos chagrins, votre fils en sera-t-il plus heureux ? Vivez, vivez plutôt, Madame, pour lui être utile encore. Son égarement n'aura qu'un moment ; sa perte serait éternelle si vous

veniez à lui manquer. Tôt ou tard l'honneur et la satiété des plaisirs le ramèneront à vos pieds. Alors quelle jouissance et pour vous et pour lui! Vous serez d'autant plus invariablement unis, qu'il aura senti la rigueur de votre perte et les déchiremens du remords. A cette époque, usant de tout l'ascendant de la vertu, vous le ramènerez irrévocablement à ses devoirs. C'est donc plus encore pour un fils égaré que pour moi, que je vous conjure de ne pas attenter à vos jours en aggravant vos douleurs.

En disant ces mots, le traître se promenait à grands pas dans le salon; et, tordant la lettre, la déchirant avec dépit, il en jeta les morceaux dans les flammes. Pères infortunés! quel abîme est sous vos pas, lorsque vous placez entre vos enfans et vous la confiance que vous inspire un étranger? Par cela même qu'il prend votre parti contre vos enfans, il doit vous être suspect; et s'il

n'est pas leur zélé défenseur, vous devez le bannir.

« Madame, dit le barbare Dublançai, il faut une réponse à cette lettre. — Moi! je n'en ferai aucune. — Si vous n'en faites point par écrit, que ce soit verbalement. — Pas davantage.— Cette dame passera-t-elle la journée dans votre anti-chambre? — Renvoyez-la.— C'est à vous à le faire. Je suis, pour elle, un étranger inconnu. — Eh bien! encore cet effort ».

« Voici ma réponse, dit-elle à Madame Faber; je renie pour jamais celui qui m'a écrit cette lettre. Dites-lui, que si l'ordre d'une mère est encore quelque chose à ses yeux, je lui défends de m'écrire et d'avoir aucune espèce de correspondance avec moi. — Ciel! s'écria Mme. Faber, je porterais une semblable réponse! — Je n'en ai point d'autre. Allez. — O! Madame, ayez pitié d'un fils... — Il n'est plus mon fils. — Dites

que vous n'êtes plus sa mère ; mais lui, après une lettre aussi tendre, aussi soumise, aussi pleine de dévouement, de grandeur d'ame... — Êtes-vous folle? — Puissiez-vous l'être comme moi! — Est-ce que vous l'aviez lue cette lettre? — Oui, Madame; on l'a décachetée exprès pour que j'en connusse le contenu. — Et vous osez... — Et j'ose dire qu'il ne fut jamais de fils plus respectueux et plus tendre ».

CHAPITRE II.

LE lecteur doit présumer, que Dublançai, étant aux écoutes, dût être extrêmement alarmé d'une discussion qui pouvait faire naître de terribles soupçons dans l'esprit de la Marquise; il se hâta donc de paraître, et jetant un coup-d'œil de mépris sur Mme. Faber, il lui dit : Madame, sans doute, pour apprendre les convenances, est allée à l'école de M. Aldini.— Quand j'aurais été à l'école de M. Aldini, répliqua vivement Mme. Faber, serait-ce une raison pour que la lettre écrite par M. Dolimont à sa mère, ne fût pas celle d'un homme bien né, qui sait rendre à Madame le respect et la tendresse qu'il lui doit? — En effet, je dois regarder comme un excellent juge, en semblable matière, une femme qui a le front de dire à Madame qu'elle

a cessé d'être mère. Allez, Madame, je vous connais; vous êtes une femme aux gages de M. Aldini ».

Mme. Faber, qui, en effet, recevait des bienfaits de ce mortel généreux, crut avoir été reconnue, et répondit : « J'avoue que M. Aldini a des bontés pour moi; mais eût-il des tonnes d'or à me donner, il ne m'empêcherait pas d'avouer les torts de M. Dolimont, s'il en avait. — Vous l'entendez, Madame, répliqua Dublançai, en adressant la parole à la Marquise; c'est une émissaire gagée par M. Aldini. Que pouvez-vous en attendre de raisonnable? Terminez, croyez-moi, un entretien peu digne de vous, et qui vous rendrait la fable et la risée de tous vos gens ». En disant ces mots, il poussait du coude le coude de Mme. Faber, et lui adressant la parole, il lui dit : « Revenez demain, Madame, peut-être Mme. la Marquise, mieux disposée, reconnaîtra la vérité de votre défense. Je

me charge de la disposer à cela, ajouta-t-il en baissant la voix. Vous avez bien de la bonté, répondit la Marquise, d'inviter Madame à revenir demain. Ce n'est pas le prix que mérite son insolence. — Quelle insolence ? reprit Mme. Faber ; est-ce manquer de civilité que d'avoir la force de dire une vérité ? — Que je ne suis plus mère ! s'écria la Marquise. — J'avoue, dit Mme. Faber, que je me suis servie d'une expression trop vive : ma bouche a eu tort. — Mais votre esprit avait raison. — Mon cœur du moins ne s'était pas égaré, et si le vôtre en avait fait de même, vous n'auriez pas à gémir sur une division que vous seule avez fait naître. — O Ciel ! et c'est chez moi... — Pourquoi vous offenser d'un discours qui peut ramener la paix et le bonheur dans votre maison ? Le trouble où vous voilà, est-il donc moins pénible à supporter qu'une vérité peu flatteuse ? Craignez le désespoir d'un fils et votre cons-

cience; elle vous dira, mais trop tard, que vous-même avez perdu votre fils; mais alors vous serez perdue vous-même. — C'en est trop; sortez, Madame. — Non : vous m'entendrez jusqu'au bout. L'on est bien fort, lorsqu'on plaide la cause même de son juge. Vous avez beau me rejeter par vos discours, votre cœur doit désirer que je parle et que je vous restitue à un second vous-même, ou vos entrailles sont dénaturées. — Si vous ne sortez à l'instant... — Vos menaces ne font que m'encourager. Plus votre aveuglement se prolonge, plus je dois faire des efforts pour le dissiper. Entendez encore cette vérité. Une mère qui repousse l'Avocat de son fils, ne mérite pas d'en avoir elle-même. — Holà! quelqu'un, s'écria la Marquise. — Votre cœur se ferme vainement à la pitié, votre ame ne se sauvera pas du remords. — O Ciel! et personne ne me vengera de cette créature! — Vous devriez plutôt

demander qu'on vous vengeât de vous-même ; car c'est vous qui devenez votre tyran, en vous privant d'un fils qui vous adore, et qui ne se vengera de vos injustices, de vos froideurs, de vos malédictions même, que par les vœux les plus tendres, qu'il fera constamment pour votre félicité ».

Ainsi parlait Mme. Faber, en élevant fortement la voix ; mais défense inutile, protestations vaines ; la Marquise, en voyant arriver deux de ses gens, était rentrée brusquement dans le cabinet, et de-là s'était allée précipiter sur le canapé de son boudoir, où, le cœur agité, la figure enflammée de colère, elle murmurait quelques injures dont elle se blâmait elle-même, mais qui servaient de dédommagement à son orgueil.

Pendant que la Marquise fuyait ainsi, Dublançai, s'approchant de Mme. Faber, lui dit : « Je vois que vous êtes une femme estimable ; vous m'avez ému,

Madame ; je suis à présent tout disposé à vous obliger : on voit bien que vous êtes mère. — Je le fus, Monsieur. —Et sans doute vous en fûtes le modèle. Mme. la Marquise est bonne, elle adore son fils ; mais elle a de l'amour-propre ; elle est piquée : il lui faut un peu de temps pour revenir sur la proscription qu'elle a prononcée ; mais elle en reviendra. On ne boude pas si long-temps contre son fils. Je m'en charge d'ailleurs ; revenez demain, et je vous promets que vous aurez satisfaction complette de votre démarche ».

En disant ces mots, Dublançai conduisait Mme. Faber sur le vestibule. Cette Dame, bonne et franche, ne connaissant ni le nom, ni le caractère de celui qui lui parlait, se laissa aisément persuader. Dublançai la conduisit jusqu'à la porte, en la comblant d'éloges sur son bon cœur, sur son éloquence, sur son ton de bonne société ; et, lui donnant

les plus flatteuses espérances pour le lendemain, il la congédia : mais elle avait à peine passé le seuil de la porte, qu'appelant le concierge de l'hôtel : « Louis, lui dit-il, avec un ton de souveraineté qu'il prenait pour la première fois, remarquez bien cette femme, et que sa figure ne sorte plus de votre souvenir. — C'est bon, Monsieur; je ne la reverrais pas de vingt ans que je la reconnaîtrais. — Madame vous ordonne, et je vous en conjure pour son bonheur, si cette femme revient, dites-lui qu'il lui est défendu de mettre les pieds dans cette maison, sous peine d'en être chassée, après avoir été fouettée ignominieusement par les valets. Ne manquez pas de le lui dire ainsi, ou craignez le ressentiment de Madame... et le mien ».

Mme. Faber était attendue avec une impatience extrême. Humiliée, d'une part, d'avoir échoué dans sa mission, mais rassurée, de l'autre, par tout ce que lui

avait dit Dublançai, elle méditait ce qu'elle avait à dire à Dolimont. Sa conclusion fut qu'elle adoucirait les réponses de la mère, et qu'elle donnerait de l'extension aux promesses que lui avait faites un des amis de Mme. la Marquise. Elle le fit donc ainsi, et Dolimont, se perdant en conjectures pour deviner quel était cet ami de sa mère qui le servait avec tant d'affection, attendit avec impatience le lendemain matin, pour connaître le succès qu'aurait cette seconde visite : mais quel fut son étonnement lorsqu'il apprit la réponse que le concierge avait faite à Mme. Faber ! Il ne douta plus que sa mère ne l'eût pris en horreur ; mais il ne savait à quel motif attribuer une proscription si prompte, d'où pouvait venir une antipathie aussi prononcée.

Quant à M. Aldini, qui avait eu le temps de connaître la Marquise, il pensa que peut-être elle avait eu le

malheur de se laisser charmer par quelque homme qui, aspirant à l'épouser, tâchait de la brouiller avec son fils, afin de la décider plus aisément à lui accorder sa main. Mais il l'avait connue sensible et bonne, et sur-tout extrêmement attachée à son fils; il convint en lui-même que, sans doute, comme tant de critiques sévères l'ont prétendu, le caractère de la femme est indéfinissable. Le penser ainsi, cependant, c'était sortir des principes qu'il avait adoptés, et dans lesquels il se fortifiait de plus en plus chaque jour. Est-il donc vrai, se disait-il, que le caractère de la femme soit de n'en avoir aucun? et que l'instabilité de ses penchans, la contradiction de ses pensées, la versatilité de ses actions, soient toujours le résultat nécessaire de la dernière impression qu'elle a reçue? Mais, en ce genre, ajoutait-il, combien d'hommes qui sont femmes? et combien

de femmes, qui auraient été des hommes célèbres, si la célébrité ne s'accordait qu'aux belles actions? Mais n'y a-t-il pas de l'injustice à juger d'un sexe par quelques individus, comme de juger une nation par quelques hommes que le hasard nous fait connaître loin de leurs foyers? Croyons donc que Mme. de Dolimont, offensée par quelque motif puissant que j'ignore, n'a dessein de pardonner à son fils que lorsque, par de justes remords, il aura expié les peines qu'il lui a causées.

M. Aldini, cependant, tint la parole qu'il avait donnée à Dolimont. Il lui permit de voir Zilia, mais rarement. Mme. Faber seule en pouvait disposer à son gré. Elle était devenue son institutrice religieuse. Elle avait été étonnée, scandalisée même en quelque sorte, de voir qu'elle connaissait à peine les premiers dogmes de la religion chrétienne. Si Zilia, jusqu'à ce moment,

avait été aux offices divins, c'était quelquefois seulement avec Mme. de Dolimont, qui n'avait pas pris la peine de s'informer si elle avait des connaissances religieuses. Il n'en fut pas de même de Mme. Faber. Chargée de donner certaines instructions à Zilia, elle ne tarda pas à s'apercevoir qu'elle était d'une ignorance absolue concernant le culte des chrétiens. Elle en fit des reproches à M. Aldini, qui lui répondit : « Je n'ai pu élever Zilia dans une religion qui n'est pas la mienne. Je ne m'oppose pas à ce que vous lui donniez toutes les connaissances relatives à la vôtre ; si, après vous avoir entendue, ma fille veut être chrétienne, je ne m'y opposerai pas. Conduisez là dans vos temples, faites la participer aux instructions publiques, je le veux encore ; mais, quant aux instructions particulières, j'exige absolument qu'elle n'en ait point d'autres que celles que vous lui donnerez.

Cependant

Cependant la Comtesse, qui avait cru d'abord, d'après ce que son amie, lui avait dit de Dublançai, que cet homme était doué d'un vrai mérite, avait trouvé quelque chose de si repoussant dans ses prétentions à la vertu, absolument en opposition avec le fond du caractère qu'elle avait cru lui reconnaître, qu'elle s'était un peu éloignée de la Marquise, depuis qu'elle avait pris une entière confiance en ce nouveau venu. Mais, étant allée la visiter le soir même que Mme. Faber avait porté cet écrit, elle regretta vivement de ne s'y être pas trouvée. Elle aurait pu lui parler et savoir la demeure de Dolimont. Elle demanda à voir cette lettre si déchirante, qu'il avait écrite à sa mère; celle-ci dit qu'elle l'avait lacérée et jetée dans les flammes. « Vous avez eu tort, lui dit la Comtesse; ces sortes d'écrits sont des monumens que l'on conserve pour établir sa justification. Vous avez beau avoir

raison, ma chère, attendez-vous à ce que l'on vous donne tous les torts possibles dans le monde. On verra un homme à vos pieds, et que vous souffrez entre vous et votre fils; ce sera une source intarissable de critiques et de calomnies. Cette lettre vous eût justifiée. — En voici une, répliqua la Marquise, que j'ai encore et qui vous dira jusqu'à quel point je suis offensée ».

La Comtesse lut cette lettre. C'était la première que Mme. de Dolimont avait reçue après le départ de son fils.

Que me donnez-vous là, lui dit la Comtesse après avoir lu l'écrit? Je suis étrangère à votre famille; il y a à peine un an que je vous connais; je n'ai pas vu dix fois votre fils, et je suis persuadée que c'est une lettre qu'on lui prête. Il est incapable de l'avoir dictée. Je ne connais pas d'homme qui ait une ame plus délicate que la sienne. Vous êtes abusée. On dira, dans le monde, que

vous et Dublançai, avez fabriqué cette lettre d'accord contre Dolimont, afin de justifier vos accusations contre lui. — O ciel ! on pourrait me soupçonner assez criminelle.... — Le monde juge les hommes sur les actions, et toute mère dira ; si j'avais reçu une lettre semblable, je n'aurais pris aucun repos que je n'eusse trouvé mon fils, que je ne lui eusse présenté la lettre, en lui disant : Tiens voilà les sentiments que l'on t'attribue. Juge toi-même ta conduite, puisqu'elle a fait penser à ton ennemi que je pourrais ajouter foi à cette calomnie. — Quoi ! vous penseriez que les torts sont de mon côté, tandis que j'ai tout fait.... Ah ! venez, venez M. Dublançai, venez consoler une mère au désespoir. Je n'ai plus que vous sur la terre pour me défendre de mes ennemis ».

Dublançai rentrait en effet dans le moment. Après avoir signalé Mme. Faber et l'avoir consignée à la porte, il avait

voulu laisser la Marquise à sa douleur. Il entrait dans ses calculs de se rendre nécessaire par les consolations dont on aurait besoin.

La conversation s'engagea entre ces trois personnes ; et la Comtesse, se laissant subjuguer par les chagrins de la Marquise plutôt que par les raisons qu'elle lui donna, convint qu'il était possible que son fils fût momentanément égaré et même séduit par l'amour d'une part, et par les apparences de la vertu de l'autre, et finit par conjurer son amie de lui procurer l'adresse de Dolimont, afin qu'elle-même essayât de le ramener dans les principes de tendresse et de justice qu'il devait à une mère qui le méritait à tant d'égards. Mme. de Dolimont la remercia de ses bonnes intentions et promit de lui donner cette adresse, si elle parvenait à la savoir.

Mais, à peine la Comtesse fut-elle

sortie ; que Dublançai commença à jeter des soupçons sur cette femme. Il la peignit comme une amante de Dolimont. La Marquise n'eut pas de peine à croire à cette accusation ; elle y avait pensé avant de connaître Dublançai. Il fit voir que mettre cette femme en correspondance directe avec son fils, c'était lui donner un appui de plus dans l'opinion publique ; et qu'il fallait, en lui promettant tout ce qu'elle demanderait, lui refuser tout avec ménagement ; seul moyen de ne pas se faire une ennemie déclarée d'une femme aussi dangereuse.

Il y avait trois jours que Dolimont avait le plaisir de voir tous les soirs Zilia, en présence de M. Aldini et de Mme. Faber ; et ce moment le dédommageait de tous les chagrins domestiques qui venaient sans cesse l'assaillir. Le matin du quatrième, on vint sonner à la porte de M. Aldini. Zilia, se hâtant de passer un vêtement léger,

alla ouvrir. Elle vit un exempt de Maréchaussée qui, fermant la porte sur lui, demanda à parler à M. Aldini. « Il n'est pas levé, Monsieur, répondit Zilia. Donnez-vous la peine de passer dans un autre moment. — Cela ne se peut, Mademoiselle. C'est de la part du Roi. — Quoi! vous voulez parler à mon père de la part du Roi? Je vais l'en prévenir ».

M. Aldini, qui avait entendu cette conversation, fut effrayé de ces mots: *c'est de la part du Roi;* et sautant légèrement à terre, il passait déjà ses premiers vêtemens, lorsque sa fille, d'un air joyeux et empressé, vint lui dire qu'un militaire demandait à lui parler de la part du Roi.

CHAPITRE III.

M. Aldini, à demi-vêtu, se présenta devant l'exempt de la Maréchaussée, qui lui dit : « Voici les ordres du Roi pour vous arrêter : ne faites aucune résistance ; cinq hommes sont à la porte de votre appartement et la maison est entourée ».

M. Aldini était d'un stoïcisme parfait. Les malheurs personnels qu'il avait éprouvés, les grandes catastrophes dont il avait été témoin, lui avaient appris à mépriser les peines ordinaires de la vie, et à se trouver tranquille et même heureux, autant qu'il pouvait l'être, dans mille circonstances fâcheuses et même désespérantes pour tant d'autres. Mais, quand il vit la lettre de cachet qui le séparait de Zilia, et qui le forçait à laisser cette chère enfant livrée à une passion vive, qui peut-être était la cause de

l'accident qui lui arrivait, il perdit toute sa fermeté. Il la voyait innocente et belle au milieu de Paris, où, parmi beaucoup d'honnêtes gens qui vivent dans l'isolement et le repos, sont une foule d'hommes dépravés qui vont par-tout, cherchant à qui nuire dans sa fortune, son honneur ou sa sûreté. Étranger, et n'ayant que très-peu de connaissances sur lesquelles il pût compter, il craignait que sa captivité ne fût éternelle, et que Zilia ne fût entièrement sacrifiée. Vainement il interrogea l'exempt pour connaître le délit dont il était accusé, il ne put en obtenir que cette réponse : « J'ai reçu l'ordre de vous arrêter; je vous crois un homme honnête; mais mon devoir est d'obéir. Vainement vous me demanderiez quels délits vous sont imputés, quels personnages importans vous poursuivent, je l'ignore absolument. — Me direz-vous les lieux où je vais être enfermé? — Vous le demanderez au Grand-

Grand-Prévôt, devant lequel vous allez être conduit. — Et ma fille, pourra-t-elle partager ma prison? — J'ai ordre de vous emmener. Je ne donne point d'extension aux commandemens de rigueur que je reçois. — Ah! ce serait une insigne faveur, s'écria la tremblante Zilia. Daignez permettre, au moins, que je suive mon père! — Dépêchons, reprit l'exempt, en adressant la parole à M. Aldini; ne me contraignez pas à user de violence. — Me sera-t-il permis de déposer cette jeune personne, dit M. Aldini, entre les mains d'une femme vertueuse? — J'ai déjà contrevenu à mes ordres en ne vous emmenant pas sur-le-champ. Suivez-moi; je ne puis répondre à vos questions. — Puis-je emporter du moins.... — Rien. Marchons. — Vous allez peut-être poser les scellés sur mes effets. — Je n'en ai pas reçu l'ordre. — Permettez que je compte avec mon hôte. — Il m'est dé-

fendu de vous laisser parler à qui que ce soit. Partons, Monsieur, partons.

Aldini, à ces mots, jette un regard sur Zilia. Elle est debout, les yeux fixes, et la pâleur de l'effroi est sur ses traits; elle est tremblante et respire à peine. Aldini s'en approche pour lui donner les derniers embrassemens; mais on le repousse, en lui ordonnant de sortir. Zilia, témoin de ce mauvais traitement fait à son père, pousse un cri et tombe sur le parquet. Aldini s'arrache des mains de l'exempt, et, prenant sa fille dans ses bras, la porte sur un canapé, vole à la console, y prend un flacon pour la secourir; mais il est arrêté par quatre soldats et un sbire armés qui, réunis à l'exempt, le saisissent et l'entraînent, tandis qu'il fait mille efforts pour se dégager et voler au secours de sa chère Zilia.

Déjà Aldini était sur l'escalier, et poussant des cris, il invoquait vainement la commisération des hommes armés qui

l'entraînaient avec violence, lorsque Mme. Faber parut. A cet aspect, M. Aldini parut avoir oublié tous ses maux. « Madame, lui dit-il, prenez soin de Zilia; payez tout ce que je dois dans l'hôtel; faites emporter mes effets chez vous, et prouvez-moi, par une conduite généreuse et prudente, que vous possédez les vertus que je crus reconnaître en vous ».

A peine eut-il le temps de lui dire ce peu de mots; on l'entraînait rapidement. Le maître de l'hôtel, M. Florand, attiré par les cris de son hôte et par l'esclande d'un tel évènement, demande à l'exempt la raison pour laquelle il emmène cet étranger. — J'en ai reçu l'ordre, répond celui-ci; çà ne vous regarde point. — Et qui me payera? — Mme. Faber et ma fille, répond Aldini; vous traiterez avec elles comme avec moi. Allez, je vous en conjure, leur donner les secours que l'humanité prescrit.

Il dit, continue sa marche, et M. Florand, respectant les ordres du Roi, jette un regard d'attendrissement et de regrets sur Aldini. Celui-ci est mis rapidement dans une voiture de place. Trois cavaliers et l'exempt y entrent avec lui, et l'infortuné Aldini est conduit, non chez le Grand-Prévôt comme on le lui avait dit, mais dans une maison de force où il est gardé au secret.

Cependant M. Florand dit à sa femme, « va, ma bonne, va toi-même porter des secours à cette jeune demoiselle ; elle est si belle! sa position me crève le cœur ». En effet, Mme. Florand monte à l'appartement de Zilia et la trouve mourante entre les mains de Mme. Faber qui, au désespoir elle-même, est dans le plus cruel embarras.

Mme. Florand prodigue les plus tendres soins à Zilia. Un tigre se serait attendri sur son sort. Quand elle eut repris connaissance, ce fut pour s'aban-

donner à toute sa douleur. La malheureuse Zilia, privée de son père, se croit abandonnée de l'univers. Ce n'est cependant pas le malheur de sa situation qui la touche, c'est l'infortune de M. Aldini. Son désespoir va croissant; elle tombe dans un évanouissement si complet, qu'on désespère de ses jours.

Un médecin est appelé. Il juge que cette crise, occasionnée par la douleur, ne peut se guérir que par des consolations. Lorsque, par ses soins, il lui a rendu le sentiment de la vie, il certifie à Zilia, que Louis est le plus humain des Rois; qu'il ne sera fait aucun mal à son père, et que, s'il est innocent, il sera mis en liberté au premier jour.

Zilia qui aurait certifié que M. Aldini n'était pas même coupable de la plus légère intention criminelle, accueille les consolations qui lui sont données, et consent à se rendre chez Mme. Faber, tant pour sa tranquillité, sa sûreté person-

nelle, que pour n'avoir plus l'aspect de ces lieux, qui lui retracent à chaque instant l'évènement qui lui enlève son père. Elle paye Mme. Florand, ferme ses malles, et faisant tout emporter, elle va s'établir chez Mme. Faber.

Il est facile de s'imaginer le trouble, le désespoir de Dolimont, lorsque le soir, à l'heure accoutumée, il vint rendre visite à M. Aldini. Peu accoutumé encore aux coups d'autorité, il ne douta point que M. Aldini, dans les discours duquel il avait entrevu du mystère, n'eût causé quelque ombrage au Gouvernement. Il craignit qu'étant chargé par une puissance étrangère de quelque négociation secrète, il n'eût été découvert et renfermé provisoirement jusqu'à ce qu'il fût réclamé par quelqu'un de puissant.

Avant de se rendre chez Zilia, il courut chez un homme de loi, lui raconta tout ce qui s'était passé, et lui demanda la conduite qu'il avait à tenir

dans cette affaire, lui déclarant que, fallût-il sacrifier tout ce qu'il possédait, il voulait rendre la liberté à cet honnête étranger. « Monsieur, lui répondit l'homme de loi, dès que l'on s'est contenté de saisir l'homme pour lequel vous vous intéressez, et que l'on n'a point mis les scellés sur ses papiers, il n'a été saisi que pour des intérêts particuliers et non pour des affaires qui concernent le Gouvernement. L'or ou les protections ont arraché cet ordre au Ministre; l'or et les protections le feront révoquer.

Ces paroles ne pouvaient être plus consolantes pour Dolimont. Il se rendit bien vite auprès de Zilia. Elle fondit en larmes en le voyant. Dolimont ne put d'abord que mêler les siennes à celles de son amante; mais bientôt, cherchant à la rassurer, il lui fit part des conseils qu'il avait été demander, et de l'espérance qui lui avait été donnée. « Souvenez-vous, Zilia, ajouta-t-il, que, dût-il m'en coû-

ter la liberté ou la vie, je délivrerai M. Aldini. L'intérêt que je prends à votre sort suffirait pour me déterminer à ce sacrifice; mais la reconnaissance, plus ancienne que mon amour, me prescrit de m'immoler tout entier à votre père. Faut-il vous dire plus ? Il est possible que je sois la cause de sa captivité; il est possible que mes parens, voyant mon amour pour vous et l'opposition apparente qu'y portait M. Aldini, ayent usé de tout leur pouvoir.... Mais permettez-moi de ne point vous dire jusqu'à quel point s'étendent mes soupçons. Un fils ne doit jamais contempler les fautes d'une mère, à plus forte raison s'exposer à lui en soupçonner dont peut-être elle ne fut jamais capable. Toutefois je fais ici le serment de ne prendre aucun repos que je n'aye connu les ennemis secrets de votre père, et que je n'aye brisé les fers dont ils ont eu la criminelle audace de le charger ».

Ces paroles, dites avec énergie, et appuyées par la confiance que le sentiment inspire, furent un motif de consolation pour Zilia. Elle bénit même le sort de ce que, dans son malheur, il lui restait une amie comme Mme. Faber et un ami comme Dolimont. Elle consentit donc à prendre un peu de nourriture. Mme. Faber lui avait emprunté un lit chez un tapissier, que Dolimont alla payer aussitôt, mais dont il fut remboursé le lendemain par Zilia; et dès qu'il la vit disposée à prendre du repos, il se retira, lui annonçant qu'il passerait toute la journée du lendemain à faire des courses, soit pour prendre des renseignemens sur les lieux où pouvait être détenu M. Aldini, soit pour travailler à sa délivrance en allant visiter ses amis, et se faisant des connaissances qui pussent le rapprocher du Ministre.

« Je ne vous verrai donc que le soir, ajouta-t-il. Cette précaution nous sera

doublement avantageuse. J'aurai plus de temps à donner à nos affaires, et je fournirai moins d'occasion à nos ennemis de connaître votre demeure, secret qui, peut-être, importe infiniment à votre sûreté ».

Les ames pieuses ne négligent jamais leurs devoirs religieux; et, dans le malheur, leur piété s'accroît de tout ce que la destinée enlève à leur repos. Quand Mme. Faber se vit privée de M. Aldini, craignant de nouveau de tomber dans le besoin, toute son espérance fut en Dieu. Elle pria, et bientôt elle éprouva des consolations qu'elle s'efforçait de faire passer dans le cœur de Zilia. Leur temps s'employait de la sorte : le jour on priait, on s'instruisait, on vaquait aux soins du ménage; le soir on recevait Dolimont, et l'on participait aux espérances que ses courses, ses générosités, ses travaux lui avaient procurées.

Sept jours s'étaient écoulés lorsque Mme. Faber reçut une lettre par laquelle

on lui annonçait que sa mère, qui demeurait à St.-Germain, était fort malade. Cette dame versa des larmes, et témoigna à Zilia le désir le plus ardent d'aller voir sa mère. Zilia lui conseilla de remplir un devoir qui devait lui être si cher, et lui proposa de l'accompagner. « Non, lui dit M^r. Faber, vous ne pouvez m'accompagner, car il faut vous faire un aveu qui coûte peu à mon amour-propre, et que cependant M. Aldini m'avait défendu de vous faire. Je suis peu fortunée; ma mère l'est encore moins. Elle est chez de bons maîtres, qu'elle servit autrefois, et qui lui donnent aujourd'hui l'hospitalité. Je puis, je dois même aller auprès de ma mère, et la servir dans sa maladie; mais c'est assez d'importuner de ma présence de si bons maîtres, sans que j'y introduise encore une étrangère. Étant si peu fortunée, lui dit Zilia, où prenez-vous de quoi faire les dépenses de votre maison? — Je travaille, Mademoiselle; mais un loyer à

payer tous les trois mois, mon blanchissage, mon entretien, mon bois, ma nourriture.... Je ne sais où je prends tout ce qu'il me faut pour y fournir. — Et depuis que je suis ici, j'ai vécu à vos dépens! — Non, non, aux dépens de M. votre père. — Quoi! vous avez des relations avec lui et vous me le cachez! — Pourrais-je être à ce point criminelle? Depuis deux jours seulement j'avais touché la somme que, tous les quinze jours, il était en usage de m'apporter lui-même; mais, malgré toute mon économie, la somme est finie et.... — Et.... Continuez donc, Mme. Faber. — Et j'ai même emprunté quelque chose. — Eh! mon Dieu, que n'avez-vous parlé plutôt? Grâce à Dieu! nous ne manquons point d'argent! »

Elle se lève avec précipitation, ouvre une des malles, prend un sac d'or, le renverse sur le tablier de Mme. Faber : « Tenez, lui dit-elle, en souriant, et ne soyez plus en peine. Payez vos dettes, soulagez

votre mère, et ne craignez pas que, vivant dans la sobriété, comme me l'a dit mon père, nous soyons jamais dans le besoin. — Oh! bon dieu, que d'or, s'écria Mme. Faber, tout en baissant la voix! — Nous en aurons encore après celui-ci. — Ne criez donc pas tant. — Eh! pourquoi? Y a-t-il du mal à avoir de l'or? — Parlez donc plus bas. S'il n'y a point de mal, il y a du danger. — Que voulez-vous dire? — Ces maisons-ci, ma chère Zilia! sont habitées par de pauvres gens comme moi. La misère invite au crime. Tel homme, qui n'y eût jamais pensé, s'il eût été fortuné, luttant sans cesse contre le besoin, ne triomphe pas toujours de l'occasion de mal faire. A de tels hommes, il faut bien se garder d'apprendre qu'on a de l'or. Leur dire où il est, c'est leur indiquer le théâtre du forfait. Parlez donc plus bas, et sur-tout gardons-nous de faire tinter cet or ».

L'innocente Zilia ne pouvait s'ima-

giner qu'il y eût des hommes sur la terre capables d'attenter à la vie de leurs semblables pour se procurer de l'or. Hélas! cependant depuis le brigand proscrit par la loi, jusqu'au héros qui couvre la terre de trophées, c'est le désir impétueux des richesses qui met par-tout les armes à la main.

Dolimont ne tarda pas à paraître. On lui confia la nécessité de ce voyage. « Partez, Madame, lui dit-il; et puisque votre mère a besoin de secours, faites-la transporter ici et je me charge de tous les frais. Si vous ne pouvez la transporter, ma bourse devient la vôtre; donnez-lui une garde intelligente et fidelle, et revenez promptement auprès de Zilia ».

Mme. Faber partit en effet le lendemain matin pour St.-Germain; Dolimont partit pour Versailles. Mais que ce double voyage devait être funeste à Zilia!

Deux heures après le départ de Mme. Faber, l'on vint frapper à la porte de son logement. Elle avait recommandé à Zilia de n'ouvrir à personne, sous quelque prétexte que ce fût, à moins que la personne s'étant nommée, elle eût la certitude de pouvoir ouvrir sans danger. Zilia donc, entendant frapper, dit : « Qui êtes-vous ? C'est moi, répondit une voix de femme. Je viens porter à ma cousine Faber des nouvelles de sa bonne mère de St.-Germain.

A ces mots de cousin et de mère, Zilia, sans défiance, ouvre la porte. Une jeune femme entre en effet, et parle de sa cousine et de sa tante avec le plus tendre intérêt. Bientôt l'on frappe encore. « Ah ! c'est vraisemblablement ma sœur, dit l'étrangère. Elle vient me joindre, comme elle me l'a promis ». Elle s'élance à la porte, l'ouvre, et fait entrer deux jeunes hommes en les saluant comme ses frères.

CHAPITRE IV.

QUEL que fut l'égarement de Mme. de Dolimont sur les sentimens de son fils, elle ne laissait pas que de s'intéresser vivement à son sort. Elle connaissait sa demeure, celle de Zilia; savait les démarches ou du moins une partie des démarches de son fils pour la liberté de son ennemi, c'était ainsi qu'elle nommait M. Aldini; elle n'ignorait pas que Dolimont, toujours épris de cette jeune personne, la voyait habituellement, et ne doutant pas que son fils ne triomphât de sa propre délicatesse par sa passion, elle espéra que cet amour finirait comme tous ceux de ce genre, par une séparation sans retour; car il est presque inoui, qu'un homme se soit brouillé avec ses parens pour épouser une femme dont il n'avait plus rien à obtenir.

Dublançai prenait chaque jour plus d'empire à l'hôtel; il commençait à en prendre sur la Marquise; et la Comtesse, n'étant point femme à faire sa cour à un homme qu'elle méprisait déjà, en avait dit sa façon de penser à la Marquise, qui s'en était offensée; cette explication les ayant refroidies, elles se voyaient moins souvent, et les épanchemens de l'amitié n'étaient que pour les ressouvenirs.

La Comtesse cependant aimait toujours Dolimont; mais comme ce n'était plus chez sa mère qu'elle pouvait le voir, elle avait moins d'intérêt à la cultiver. Elle tâchait, au contraire, de se trouver dans les maisons où elle espérait le rencontrer; et quand elle avait ce bonheur, c'était une jouissance qui lui faisait oublier toutes les tracasseries qu'elle éprouvait de la part d'un vieil époux: mais cette jouissance était bien peu capable de la dédommager des peines que lui causait

l'amour de Dolimont pour Zilia. Cependant elle n'en témoignait pas la moindre jalousie; elle n'était pas même assez injuste pour en éprouver. Elle sentait, que tant de grâces, d'attraits, d'esprit et d'innocence étaient faits pour captiver ce jeune homme. Participer à la sensibilité du Comte, occuper une place dans son souvenir, mériter une attention, s'attirer une préférence sur les autres femmes et produire un égarement qui lui prouvât qu'elle eût possédé son cœur, s'il n'eût point rencontré celui de Zilia, suffisait à son ambition. Quand elle se trouvait dans un cercle avec lui, elle tâchait de se l'attirer quelques momens, et son triomphe était assuré, puisqu'elle lui parlait de Zilia et lui donnait des éclaircissemens sur le pouvoir que cet étranger avait pris dans sa maison.

Dolimont, qui aimait tendrement sa mère, ne voyait pas sans plaisir une de

ses amies, qui, lui parlant en même temps de ses amours, cherchait à le consoler dans sa douleur. La reconnaissance l'attachait d'autant plus à la Comtesse, qu'elle était belle et réunissait aux charmes de l'esprit, la sensibilité du cœur. L'œil de la reconnaissance ressemble si fort à celui de l'amour, que la Comtesse, s'y méprenant quelquefois, se flatta de n'être pas indifférente à Dolimont; et cette chimère, en la tourmentant, faisait tout son bonheur.

Mais revenons à Zilia, que nous avons laissée chez Mme. Faber avec une jeune fille et deux hommes qu'elle dit être ses frères. A peine furent-ils entrés, que l'un d'eux, après avoir jeté un coup-d'œil rapide sur l'appartement, dit à Zilia: « Nous n'avons pas de temps à perdre, Mademoiselle; vous avez de l'or; nous en avons besoin. — Moi, j'ai de l'or? dit Zilia avec surprise, parce que Mme. Faber lui avait raconté

quelques-unes des ruses des brigands. — Oui, vous avez de l'or, et nous savons en outre que, lorsque vous aurez perdu celui-là, vous en trouverez d'autre. — Messieurs en vérité... — Dépêchons. Nous avons de bonnes oreilles ; nous avons entendu vos discours et le tintement de l'or qui est bien le plus doux son qui soit sur la terre. — Vous vous êtes trompés, Messieurs, et... — Moins de paroles et plus d'effet, dit le second brigand en sortant un poignard de dessous son habit. Notre intention n'est point de vous faire du mal, si vous ne faites point de résistance ; mais au moindre cri, au moindre bruit qui puisse avertir les voisins, voyez... le brigand lui lève le poignard sur la poitrine.

Zilia, justement effrayée, faillit s'évanouir ; cependant, prenant de l'assurance en voyant la jeune fille baisser avec indignation la main et le poignard du brigand, elle dit : « J'ai quelqu'ar-

gent, Messieurs; je n'en disconviens pas; mais il n'est point à moi. — Tant mieux, dit l'un des brigands, tu es assez jolie pour que j'eusse quelques regrets de t'enlever tout cet or. A qui donc appartient-il? Parle, car nous avons besoin de connaître tous ceux qui en possèdent. Il est juste que ceux qui n'en ont point sachent où en prendre. A qui appartient cet or? — A mon père. — Où est-il, ton père? — Je l'ignore. — Tu l'ignores! fable que tout cela; dis-nous sa demeure, ou... (le poignard se lève encore). — Eh! Messieurs, depuis longtemps j'arrose mon lit de larmes, parce que je ne puis comprendre où mon père a été renfermé. — Depuis quand a-t-il disparu? — Pourquoi toutes ces questions, dit la jeune fille? Mademoiselle, ouvrez ces malles; nous prendrons ce qui nous conviendra, et nous vous délivrerons de notre présence ».

La pauvre Zilia n'avait pas l'intention

d'opposer la moindre résistance. Elle ouvre les malles et les voleurs en tirent toutes les hardes, en les secouant pour s'assurer que rien de précieux n'y est enveloppé. Ils trouvent un sac rempli d'or et s'en emparent. Ils voyent une petite cassette fermée. « Fais-en l'ouverture, dit l'un des brigands à Zilia. — Je ne le puis, répondit-elle. Ce coffre renferme quelques papiers de mon père, et toujours il emporte la clef sur lui. — Eh bien! nous emporterons la cassette ».

Cependant les brigands fouillent encore, et, dans une bourse, ils trouvent quelques pièces de monnaies étrangères. « Tiens, dit l'un, ce sont des pièces comme celles que ce Monsieur laissa tomber l'autre jour. — Un Monsieur a laissé tomber de ces pièces, dit Zilia? — Oui, un Monsieur que l'on faisait entrer dans le château de Vincennes. Il se débattait entre trois cavaliers de Maréchaussée, qui avaient bien de la peine à le tenir; et

sans la garde du château, il se serait peut-être échappé. — Et ce Monsieur était fait.... — Ah! vous croyez peut-être que c'était votre père; mais je ne le crois pas; car il était brun comme un diable, tirant même un peu sur le noir, et vous avez un teint de lys, ma mour! — Comment était-il habillé? — Bas blancs, culottes noires, habit brun et boutons d'acier. — Ah! c'est mon père, c'est lui-même! N'y a-t-il pas aujourd'hui neuf jours? — Précisément. — Vous appelez cette prison?... — Le donjon de Vincennes. — (Zilia met ce nom par écrit de peur de l'oublier). Maintenant, Mademoiselle, il nous reste une petite cérémonie à faire. Nous allons nous retirer; mais vous seriez capable de courir après nous, de crier au voleur, de nous faire arrêter dans la rue; pour éviter cet accident et vous donner des preuves de notre humanité, nous allons vous attacher aux pieds de votre

lit. Mon Dieu! point de frayeur; nous sommes contens de vous, il faut que vous le soyez de nous; nous sommes gens d'honneur, et si nous faisons du mal, c'est toujours à notre corps défendant ».

Le brigand s'était déjà emparé de Zilia, qui, pâle et tremblante, se laissait garrotter sans pousser un soupir, ni verser une larme. « Gardez-vous bien de crier quand nous serons sortis, disait le brigand à Zilia, en l'attachant. L'un de nous va rester à la porte, pour nous donner le temps d'emporter le sac et la cassette; au moindre cri, il entre, et vous êtes perdue ».

La pauvre Zilia ne répondait pas un mot. Les brigands la laissèrent et fermèrent la porte à double tour. Mais à peine eut-elle entendu tourner la clef dans la serrure, qu'elle se mit à crier de toutes ses forces. L'un des brigands veut rentrer alors pour immoler Zilia : mais

tandis

tandis qu'il tourne et retourne la clef dans la serrure, qui n'obéit pas à son impatience, il entend monter un homme; cet homme est Dolimont. Les voleurs se regardent entr'eux pour savoir s'ils poignarderont ce jeune Seigneur sur l'escalier; mais ce moment de délibération n'est pas perdu pour Dolimont. Il voit un homme ayant la main à la serrure, et il entend les cris de sa bien-aimée. Il se précipite sur le brigand qui est le plus près de l'escalier, et le pousse avec tant de rudesse qu'il lui fait sauter plusieurs marches à la fois, et que, sa tête portant rudement contre le mur, il reste plié en deux sur l'escalier, presque assommé de sa chûte. Aussi prompt que l'éclair, Dolimont saisit le second par les épaules, l'attire à lui avec rudesse, tandis qu'il lui donne un coup de genou dans les reins; le brigand tombe; la cassette roule; la femme, saisie de frayeur, monte au quatrième, et Dolimont, tenant le

LOR INST.-OXFORD-T

second brigand sous lui, appelle du secours.

Le bruit de la cassette, les cris de Zilia et de Dolimont attirent les voisins; ils ouvrent la porte, coupent les liens de Zilia qui accourt vers son amant. Le brigand que Dolimont tenait sous ses pieds, en appelle à Zilia pour ce qu'il appelait *la loyauté de sa conduite;* il la conjure de lui faire grâce.; il promet, par les noms les plus sacrés, de quitter ce métier qu'il ne fit jamais qu'avec horreur. «Mon ami, dit Zilia à Dolimont, j'ai plus d'une obligation à ces gens-là. Il faut leur savoir gré de n'avoir point sacrifié ma vie à la leur; ne soyons pas sans pitié! Ils m'ont appris la demeure de mon père».

A ces mots, Dolimont se sent attendri; il lâche le brigand; on le fouille, ainsi que son camarade qui, toujours étourdi de sa chûte, est hors d'état de résister; on le laisse descendre l'escalier. A la

porte de la rue, ils voient la foule qui s'est assemblée. S'imaginant que ces gens-là ne seront pas si généreux que celle qu'ils ont voulu dépouiller, ils prennent de l'assurance et de la résolution. « Laissez-moi passer, dit celui qui avait été précipité du haut de l'escalier. Les voleurs sont pris ; voyez en quel état m'a mis l'un d'eux. J'ai la tête fendue en trois endroits, et mes épaules sont inondées de sang ».

En effet, son sang ruisselait de toutes parts; la foule s'ouvrit, le laissa passer, le combla de bénédictions; et sitôt qu'ils eurent fait quelques pas, se voyant en liberté, il prirent la fuite. On se mit alors à les poursuivre; mais vains efforts! Ils se séparèrent et se sauvèrent, en se confondant avec les nombreux habitans de cette ville populeuse.

Dolimont, après une scène aussi terrible que celle-là, sentit ses forces l'abandonner. Il tremblait de tous ses mem-

bres et ses sens étaient bouleversés; tant qu'il avait été dans l'action du combat, il n'avait point pensé au danger que Zilia avait couru : mais lorsque, dégagé de toute crainte, il réfléchit au malheur dont il avait été menacé; lorsqu'il pensa que, si les brigands avaient eu plus de scélératesse, ils auraient pu immoler à leur sûreté celle dans laquelle il leur importait de ne pas trouver un témoin dangereux de leur forfait, il jeta un regard plein d'attendrissement sur Zilia, et répandit quelques larmes.

« Qu'avez-vous? lui dit avec vivacité cette jeune amante; auriez-vous quelque fâcheuse nouvelle à m'annoncer? O Zilia! s'écria Dolimont; quel autre sujet de douleur pourrais-je avoir en ce moment, que celui du malheur auquel vous venez d'échapper? »

Ces paroles furent dites avec une expression de sensibilité si naïve et si tendre, que la pauvre Zilia, dans le transport

de sa reconnaissance, se précipitant dans les bras de son amant, lui donna le baiser le plus vif, et le répéta même avec une émotion qui ne lui était pas ordinaire.

A peine eut-elle cédé à ce premier transport, que, s'apercevant de sa faute, elle rougit, s'arracha des bras de son amant; et lui tendant des mains suppliantes: « O mon ami! lui dit-elle, pardon! pardon! j'ai manqué à mes devoirs! ne me méprisez point pour avoir cédé malgré moi à une impulsion secrète qui m'a jetée involontairement dans vos bras. Toutes les démonstrations de tendresse, de la part d'une femme, m'a dit Mme. Faber, tendent à la faire mépriser, même par celui dont elle serait adorée ».

« Innocente et belle Zilia, s'écria Dolimont en se jetant à ses genoux, voilà l'attitude qui convient à celui qui veut pardonner une pareille offense. Je vous dois mon bonheur actuel, et je juge, par ce qui se passe en moi comme par les

qualités que je découvre chaque jour en vous, que je vous devrai celui de toute ma vie. — Eh bien! quittez donc cet air affligé. Moi, je suis enchantée d'avoir des sentimens de reconnaissance que je puisse ajouter à ceux de l'amour. Vous m'avez sauvé, peut-être, et l'honneur et la vie; vous avez conservé à mon père tout ce qu'il a de plus cher; cette cassette que les voleurs emportaient, et que mon père dépose toujours dans les lieux les plus sûrs; vous devriez être dans une joie parfaite; si quelqu'un devait être affligée, ce serait moi, qui ne peux penser, sans frémir, au danger que vous avez couru d'être frappé, d'être même immolé par ces brigands, et qui ne me rappelle pas sans frayeur, les paroles de Mme. Faber: O mon ami! n'allez pas me mépriser pour une action involontaire; il y aurait eu un abîme entre vous et moi que, dans le transport qui m'agitait, je me serais également élancée. Mais, que dis-je? Si

le mépris devait être le prix de mon action, ne devenait-elle pas effectivement un abîme ? O Dolimont! mon cher Dolimont! aimez-moi, n'aimez que moi, chérissez-moi comme je vous chéris, ou bientôt vous n'aurez plus de Zilia! — Ma divine amie ! je vous parlerai sans flatterie comme sans détour. Je ne vous connaissais pas encore, que je brûlais de vous voir, persuadé que je devais vous aimer, vous adorer le reste de mes jours. — Oh ! je pensais de même. — Quand je vous vis, un doux frémissement parcourut tout mon corps ; j'éprouvai un bien-être intérieur qui, jusque-là, m'avait été inconnu ; une nouvelle porte de la vie sembla s'ouvrir pour moi ; je fus comme un homme qui n'aurait vécu que dans les déserts, et à qui l'on offrirait tout-à-coup l'aspect d'un climat fécond et riant ; je sentis que ce qui constitue le bonheur m'avait manqué jusqu'à ce jour ; et je crus sentir se déve-

lopper en moi le sentiment de la vie. Mon essence devint la vôtre. Je vis que vous m'étiez dorénavant si nécessaire que, me priver de vous, serait infailliblement me priver du jour. En effet, ô ma chère Zilia! ne vous semble-t-il pas que nos cœurs soient tellement enlacés, qu'il soit impossible de les désunir sans les déchirer? — Ah! si l'on m'éloignait de vous, je serais comme la tige du lys que l'on sépare du pied qui lui donna son parfum; je fanerais, je périrais aussitôt. — A présent que, faisant plus que nous aimer, nous sommes identifiés l'un à l'autre, comment l'un de nous pourrait-il mépriser celui auquel il est uni, sans se mépriser lui-même? Et cela n'est-il pas impossible, lorsque nous sommes également convaincus que les sentimens les plus purs et les plus inaltérables sont dans nos cœurs? »

C'est ainsi que s'entretenaient ces deux amans, lorsqu'on frappa à la porte. C'é-

tait le commissaire du quartier. Il était accouru sur la rumeur qui s'était élevée. Il reçut la déclaration de Dolimont et de Zilia qui, après avoir atténué le crime des brigands, gardèrent le silence sur la femme qui les avait précédés, et qui était montée au quatrième. Dolimont avait, pour ces hommes, un sentiment de bienveillance; il leur savait gré du mal qu'ils n'avaient point fait à son amante, autant que s'ils avaient eu le droit de lui en faire; et Zilia leur pardonnait la frayeur qu'ils lui avaient faite en considération des nouvelles qu'ils lui avaient données de son père. Parler de cette femme, c'était la mettre dans le cas d'être prise et de déclarer ses complices.

Cependant, après le départ du commissaire, Dolimont ne laissa pas que d'aller trouver cette femme et de lui ordonner de sortir dans le jour même de la maison; ce qu'elle fit d'autant plus volontiers, que Dolimont se chargea de payer son loyer.

Rentré chez son amante, il lui dit : « Apprenez-moi donc, Zilia, quels renseignemens ces hommes vous ont donnés sur M. votre père. — Il est au donjon de Vincennes, reprit Zilia. — Hélas! y a-t-il là sujet de vous réjouir? — Sans doute, parce que s'il n'est pas enfermé dans un cachot inaccessible, je serai bientôt en correspondance avec lui. Nous apprendrons les motifs de sa détention, nous connaîtrons ses ennemis; il nous sera facile de lui rendre la liberté. — O ma Zilia! qu'il est douloureux pour mon cœur d'anéantir en un moment d'aussi flatteuses espérances! Vous n'avez aucune idée de la rigueur avec laquelle sont détenus les prisonniers d'État. Un gouverneur sévère, et souvent élu pour sa férocité, y surveille les victimes de la tyrannie; par tyrannie, je n'entends point parler du pouvoir du Souverain dont l'ame est aussi belle que son autorité est légitime; mais du pouvoir de

ses agens qui, sans que leur maître en soit informé, ravissent la liberté à des hommes qui sont quelquefois les plus fidèles sujets du Roi. Ce gouverneur a, sous lui, des officiers surveillans, des porte-clefs, des geoliers rigoureux, que toute la puissance de l'or, tous les charmes de la beauté, toute la sensibilité d'une pitié légitime ne sauraient émouvoir, parce que chacun d'eux est surveillé par tous. Vous gagneriez les trois quarts des surveillans de M. Aldini, que vous ne parviendriez pas à entrer en correspondance avec lui; il faudrait qu'ils vous fussent également dévoués, ce qui est impossible; et que le Gouverneur lui-même consentît à des rapprochemens, qu'il ne souffrirait pas, quand il en aurait le désir, parce qu'il se perdrait infailliblement en vous servant. — Je vaincrai ces obstacles, mon ami. — Vous. — Moi-même. Il existe des prisons dans l'Inde comme en France.... Mais, j'en ai

trop dit peut-être? Cependant, puis-je avoir quelque chose de caché pour mon cher Dolimont? Il faudra bien que tôt ou tard vous appreniez notre origine et nos malheurs. Nous avons, dis-je, des prisons dans l'Inde, et l'amour qui, dans ces climats, a plus de force, plus d'énergie qu'en Europe, y manifeste aussi plus d'intelligence, plus d'activité, plus de dévouement; et les oiseaux qui, chez tous les peuples, furent considérés comme le symbole du plus pur des sentimens, en deviennent les messagers célestes. Sensibles aux malheurs de leurs maîtres, ils s'échappent de leurs mains, chargés d'un écrit consolateur, s'élèvent rapidement dans les airs, planent, pour ainsi dire, dans les Cieux, séjour où l'amour a pris naissance; se dirigent voilés par l'épaisseur des nuages jusqu'au-dessus des lieux où l'objet de leur affection gémit dans les fers; et fondant avec impétuosité dans la forteresse, ils se déro-

bent à l'œil vigilant de la tyrannie, et mettent ainsi l'amour affligé en correspondance avec l'amour ingénieux. Viens mon aimable Rocko! ajouta-t-elle, en s'adressant à son pigeon favori, viens prendre de ta Zilia les avis que son cœur va te donner. Voici le moment de nous payer de tous les soins que nous t'avons rendus, à travers plus de deux mille lieues de voyages, de contradictions et de souffrances ».

CHAPITRE V.

Zilia finissait de parler, lorsque Rocko, volant sur son épaule, s'empressa de la combler de caresses. Zilia lui attacha un petit collier, et l'animal ailé, prenant aussitôt de la fierté, battit des ailes et témoigna la plus vive impatience de partir. Son œil était enflammé, son cou, nuancé de mille couleurs, éprouvait une ondulation chatoyante; ses ailes, à demi-étendues, déployaient tout l'éclat d'un bel argent nouvellement poli. Insensible aux caresses de Zilia, il n'est plus occupé que du nom de *Néridan*, que sa jeune maîtresse lui répète et qui semble le transporter de la plus noble ardeur.

Dolimont regardait cet oiseau et l'aimable Zilia, non moins innocente que ce bel animal, et ne pouvait suffire à son admiration. « Ce nom de Néridan,

vous étonne, dit Zilia; il est encore un mystère pour mon cher Dolimont. Ne vous en offensez point, vous ne tarderez pas sans doute à être initié dans les secrets de mon père; mais il n'appartient qu'à lui de vous ouvrir le sanctuaire de nos malheurs. Jusques-là croyez que c'en est un pour moi, que d'avoir un secret pour vous. Apprenez seulement que, si je vous ai parlé de l'Inde, c'est que j'y suis née; que tous mes parens y ont vu le jour, et que je n'ai de rapports intimes avec l'Europe, que ceux qui m'unissent à vous.

A ces mots, Dolimont étonné voulut obtenir des détails sur les aventures et les chagrins de Zilia; mais cette jeune personne, douée d'un sens exquis, élevée par un maître qui, en ne lui inspirant d'autres grâces que celles de l'innocence et de la nature, lui avait donné la perfection des connaissances et du raisonnement dont il était capable, lui dit :

« Apprenez, mon cher Dolimont, qu'il m'a été défendu, par l'auteur de mes jours, de parler à qui ce soit au monde de nos malheurs comme de nos félicités passées. A présent, interrogez Zilia, si vous en avez le courage ; abusez de l'empire que vous aurez éternellement sur son cœur ». — O femme céleste ! s'écria Dolimont. Ne serais-je pas le plus coupable des hommes, si je faisais une seule demande ? Je vous promets une réserve absolue dans ma curiosité, qui, au total, n'était que le résultat de l'intérêt que je prends à votre sort. Mais puis-je vous faire une question sur l'emploi que vous comptez faire du zèle, de l'activité, de l'intelligence que j'aperçois dans l'intéressant Rocko ? — O mon ami ! j'espère que vous serez mon guide à cet égard, et, pour le moment, vous allez avoir une preuve de son obéissance.

Zilia court aussitôt vers l'une de ses malles et en rapporte une pièce d'étoffe écarlate

écarlate, de six pouces en carré. Elle est couverte de paillettes d'or et d'argent mélangées de pierreries; l'étoffe est d'un éclat éblouissant. De la fenêtre de Zilia l'on aperçoit les tours de St.-Sulpice, qui n'est pas loin de la rue du Jour. Zilia baise Rocko, lui répète le nom de Néridan, lui montre les tours de l'Eglise; et, dès qu'elle agite l'étoffe étincelante, l'oiseau part comme un trait, s'élève à perte de vue, et, quelque temps après, il fond sur l'une des tours. Zilia cache un moment l'akaya, l'étoffe étincelante, et l'oiseau voltige d'abord sur la tour, descend en ralentissant son vol et longe les grandes fenêtres qui sont aux quatre aspects; parcourt avec le même soin les frontons, les colonnades, le péristile; visite la seconde tour avec la même exactitude; il agite ses ailes blanchissantes, et se fait remarquer par son assiduité à ne pas laisser une partie de ce bel édifice sans la parcourir. Il tourne le temple et le

visité entièrement avec autant d'attention que la personne la plus intelligente et la mieux intentionnée; bientôt il revient à la tour sur laquelle il s'était abattu. C'est alors que Zilia pose l'akaya sur sa tête. A ce signe, l'oiseau fidèle s'élève encore dans les airs, et, fondant bientôt, du haut de la nue, dans l'appartement de Zilia, il va se jeter palpitant sur le sein de sa maîtresse, qui lui donne les surnoms les plus tendres et lui fait mille caresses. Zizi, charmée de voir son époux ailé, quitte la couche où elle réchauffe ses petits nouvellement éclos, et, par ses baisers, par ses tendres roucoulemens, elle délasse le fidèle Rocko de ses fatigues.

Concevez-vous à présent, mon ami, dit Zilia, que nous puissions entrer en correspondance avec mon père? Un billet s'attache au collier de Rocko; il part, vole, parcourt avec soin toutes les fenêtres et même les moindres ouvertures

du donjon de Vincennes ; mon père, qui s'attend à sa visite, ne tarde pas à l'apercevoir; il le reconnaît, l'appelle; Rocko se précipite dans la fenêtre; mon père reçoit l'écrit, y fait réponse, et cette correspondance peut avoir lieu tous les jours; ô mon ami! quelle jouissance? »

Cette ressource inattendue fit un plaisir infini à Dolimont. Il ne douta point que, connaissant les motifs de la détention de M. Aldini, il ne parvint à le délivrer. Son affection redoubla pour le fidèle Rocko. Jusques-là il ne l'avait caressé que parce qu'il était aimé de Zilia; mais, dès qu'il connut l'utilité dont il pouvait être, il prit de l'amitié pour lui, et le lui témoigna par mille caresses.

Mme. Faber revint le soir de St.-Germain, en annonçant qu'elle partirait encore le lendemain, parce que les jours de sa mère étaient en danger. Dolimont avait recommandé à Zilia de ne point

affliger Mme. Faber par le récit de ce qui s'était passé; et je dirai pour ceux qui, ne connaissant point la façon de vivre de Paris, croiraient qu'il était impossible de cacher cet évènement à Mme. Faber, et regarderaient ceci comme invraisemblable, qu'en effet, Mme. Faber, rentrant chez elle le soir et partant le lendemain matin, put ignorer la catastrophe dont Zilia avait été la victime. Souvent, dans cette ville, on passe plusieurs années dans la même maison sans que l'on soit connu, je ne dis pas de ceux qui habitent dans la même rue, la même maison, mais de ceux qui habitent le même étage que soi.

Il est rare que l'on ait à courir deux fois le même danger. Cependant Zilia fut effrayée du départ de Mme. Faber. Dolimont ne tarda pas à venir la rassurer, et bientôt ils se rendirent à St.-Mendé, y laissèrent la voiture; et, s'enfonçant dans le bois, ils approchèrent à

peu de distance du château de Vincennes.

Zilia portait Rocko dans une espèce de cage, qui s'ouvrait en se partageant. Une gaze légère l'ombrageait et empêchait que les curieux vissent ce qu'elle contenait.

Lorsque, étant dans le bois, ils eurent rencontré un clair, d'où ils découvraient parfaitement le donjon, ils s'arrêtèrent; et, s'étant mis sous un épais taillis, ils contemplèrent cette prison avec toute l'attention, toute la sensibilité de l'affection la plus vive et la plus méritée; le cœur de Zilia battait avec force, et de grosses larmes roulaient dans ses yeux. Bientôt Dolimont découvrit des prisonniers sur la plate-forme; il en avertit Zilia, qui, espérant que l'un de ces infortunés était son père, se mit à genoux et remercia le ciel de la faveur dont il la gratifiait en ce jour.

Après avoir satisfait à la reconnaissance de la piété, action qui pénétra Dolimont du plus tendre respect pour son amante, Zilia dévoila la cage de Rocko, l'ouvrit et lui laissa prendre son vol. Le messager aérien s'éleva seulement de quelques toises au-dessus des arbres de la forêt, se percha successivement sur quelques-uns, et, après avoir reconnu les lieux, vint se confier de nouveau aux mains de sa maîtresse. Ce fut alors que, lui passant le collier de travail, elle y déposa un billet qu'elle écrivait à son père, un papier blanc et un petit crayon. Zilia, en attachant toutes ces choses à Rocko, le couvrait de baisers, et lui répétait sans cesse *Néridan*, en lui montrant du doigt le donjon fatal à la liberté de son maître.

L'animal battait de l'aile, avait le regard enflammé; il marchait fièrement et en tournant sur lui-même sur les genoux de Zilia. Alors, cette aimable

personne, se levant, déploya l'akaya. Ce fut le signal du départ. Rocko, chargé des dépêches de sa jeune maîtresse, s'élève en tournoyant à une telle élévation, que Dolimont le perdit de vue; bientôt Zilia le lui fit remarquer fondant sur le donjon; il fit le tour de la plate-forme et s'y reposa. « Bon, s'écria Zilia! c'est mon père! Rocko ne se serait pas arrêté si mon père ne l'avait pas appelé, ou si l'animal ne l'avait pas reconnu ». Zilia ne put en dire davantage. L'émotion du plaisir, de la reconnaissance et de la douleur étouffait sa voix. Ses mains frémissaient dans celles de Dolimont, tandis que ses yeux se fixaient vainement sur l'élévation du fort, dont l'éloignement l'empêchait de distinguer les prisonniers.

Lassée de regarder vainement dans les airs celui qu'elle ne pouvait apercevoir, Zilia tourna ses regards sur son amant. Elle vit que, non moins attentif

qu'elle-même, de grosses larmes roulaient sur ses joues. « O mon ami! s'écria-t-elle, que cette sensibilité m'est chère! que je dois compter sur vos sermens, si le sentiment parle si vivement à votre cœur pour celui qui m'a donné le jour! vous êtes vertueux par amour, vous le serez toute votre vie! Que nous serons heureux, mon cher Dolimont! que nous serons heureux! »

En disant ces mots, Zilia semblait avoir recouvré sa félicité toute entière. Savoir son père si près d'elle, contempler les murs qui le recélait, penser qu'elle allait en recevoir des nouvelles, c'était pour elle une jouissance qui lui faisait oublier que la barrière, élevée par le despotisme, n'était pas facile à franchir. Dans l'ivresse de sa joie, elle pressait contre son sein les doigts de Dolimont; elle lui prodiguait les surnoms les plus tendres; elle sautait, bondissait de joie; et disait mille folies sur son bonheur futur,

futur, persuadée que savoir où était son père et en obtenir la délivrance, c'était la même chose. Dolimont était dans un embarras extrême. Il ne voulait pas, en lui dévoilant des vérités cruelles, lui ôter l'espoir qui lui donnait cette joie sainte, ce sourire enchanteur, cette gaîté céleste dont il jouissait lui-même par l'enchantement de l'illusion; mais il craignait d'un autre côté de lui donner une espérance qui, étant sans fondement, n'en devînt que plus cruelle, lorsqu'elle apprendrait la vérité. Il participait donc au plaisir de Zilia sans le causer; et cette jeune amante, étant loin de soupçonner les nouveaux coups dont elle devait être frappée, sautait de joie sur le précipice entr'ouvert sous ses pas, comme la génisse innocente bondit sur le flanc de l'Etna au moment où le gouffre en fureur va l'ensevelir dans ses torrens embrasés. C'est ainsi que sont tous les mortels. Ils se plongent

quelquefois dans les plaisirs au moment où la mort est prête à les frapper. La nature, en nous livrant à ses coups, manifesta sa bienfaisance en couvrant d'un voile impénétrable le cadran de la vie. Elle ne fut pas moins généreuse en livrant aux caprices de la fortune nos destinées, et en tempérant toujours un lot de malheur par un lot d'espérance.

Rocko se détacha enfin du donjon; il s'élève dans les airs, Zilia tient l'akaya resplendissant sur sa tête, et bientôt le messager, se précipitant de la nue, vient se jeter dans les bras de sa maîtresse. Avec quel empressement le collier précieux est détaché! Zilia l'ouvre, y trouve un billet, et lit:

« Je vous aperçois d'ici, mes chers enfans, et je bénis de toute mon ame le sentiment qui vous unit. Aimez vous, apprenez-moi que vous êtes heureux en vous aimant, et la félicité de ce que j'aime adoucira l'amertume de mon

sort. Comme vous, je ne vis plus que par l'amour, et c'est vous deux qui en êtes l'objet. Depuis trois jours que j'ai la permission de monter ici, pour jouir du spectacle de la nature, mes regards se sont exercés à chercher dans les airs les ailes argentées de mon cher Rocko. J'en avais un si grand besoin, ô ma Zilia! Que je désirais savoir de vos nouvelles, et que je suis content d'apprendre enfin que l'on n'a pas attenté à votre liberté! Ce dernier coup m'eût été celui de la mort.

» Zilia! ma chère Zilia! auras-tu le courage d'apprendre ce que tu as besoin de savoir? Lorsqu'un homme est poursuivi par la tyrannie, il peut, il doit même compter sur la possibilité de triompher de ses tyrans, parce que l'espoir est le garant de tout succès, et que le désespoir, s'il n'est pas un crime, est du moins une faiblesse qui n'est excusable chez personne, puisqu'il

nuit constamment à celui qui l'éprouve. Mais si l'espoir doit nous soutenir dans ce qui nous concerne, il ne doit pas nous aveugler au point d'y fonder le bonheur de nos amis. Arme-toi donc de courage, ma chère Zilia ! Je croirais t'offenser que de ne point croire à la peine que va te causer ce que j'ai à te dire. Et vous, Dolimont, usez de tout l'empire que vous donne l'amour sur le cœur de Zilia, pour lui donner des consolations. Zilia, vous n'êtes point ma fille. Qu'ai-je dit, aimable Zilia ! tu l'es par l'adoption de mon cœur, tu le seras toujours. Si je t'aime comme ma fille, tu m'aimes comme ton père ; mais la nature ne t'a point fait naître de mon sang. J'ignore quels sont ceux qui t'ont donné le jour. Tu es française, c'est tout ce que j'ai appris de ton origine. Cette connaissance a fait qu'après nos malheurs, je me suis décidé à passer en Europe et à traverser tant de cli-

mats pour me rendre à Paris, et y chercher les auteurs de tes jours.

» Depuis mon arrivée j'ai fait bien des démarches à cet égard, et j'étais sur le point de savoir s'il me restait quelque espérance de les découvrir, lorsqu'une main, qui jusqu'à ce moment m'est inconnue, m'a jeté dans les fers. Si après cette recherche, je n'avais trouvé ni ton père ni ta mère, nous aurions acheté une terre en France, et nous y aurions fixé notre séjour. Mon dessein était, en ce cas, de te laisser ignorer que mon choix seulement, et non la nature, t'avait créée ma fille.

» Gardez l'un et l'autre le secret que je vous confie. Je vous dirai les démarches que vous aurez à faire pour obtenir les éclaircissemens que je cherchais à me procurer. Jusques-là, sachez que, si je meurs dans cette affreuse retraite, tout ce que je possède est à vous. Revenez le plus souvent que vous pourrez

dans le lieu où je vous aperçois en ce moment; mais servez-vous de l'aimable Rocko avec ménagement, car la surveillance ici est extrême. Les jouissances du cœur doivent être ménagées à l'aspect des tyrans. N'aimant rien, ne pouvant pas être aimés, ils ne veulent pas que l'on s'aime. Quant à nous, soyons tout l'un pour l'autre. Aimez moi, aimons nous jusqu'au dernier soupir. Si l'on me rend la liberté, ce sentiment mutuel suffira à notre bonheur ».

« Oui, s'écria Dolimont, oui, mon père, ils vous rendront la liberté, ou je perdrai la vie ». A ces mots s'inclinant du côté du donjon, et restant un moment dans cette position, il lui témoigna que, malgré ce qu'il venait de lire, il le considérait, le respectait, le chérissait comme un père. Zilia imita son amant. Mais au lieu de cette joie vive qu'elle manifestait avant la réception de la lettre, de grosses larmes roulaient

maintenant dans ses yeux ; et bientôt, ne pouvant plus se contraindre, sa douleur éclata par des gémissemens, des cris et des sanglots. La nouvelle que venait de lui apprendre le généreux Aldini l'accablait de douleurs. Elle ne pouvait supporter la pensée de n'être plus la fille de cet homme qu'elle avait tant aimé. Elle était dans la désolation d'une fille sensible qui vient de perdre son père. Apprendre qu'elle ne lui devait pas le jour, c'était le détacher d'elle-même ; c'était briser le trait d'union qui faisait de son existence la série, la continuité d'un premier être auquel elle se croyait immuablement attachée. Quelle scène nouvelle et déchirante s'ouvrait à sa pensée ! Deux sentimens l'affligeaient à la fois : la crainte et les regrets. Les regrets pour l'illusion qu'elle perdait, la crainte pour les dangers que semblait courir M. Aldini. Cette espèce de testament

n'était-il pas l'annonce de la mort prochaine de celui auquel elle ne se sentait pas la possibilité de survivre ?

Dolimont cependant s'efforçait de la consoler. Il se servit moins des dédommagemens que l'amour offrait à l'amitié, que des raisons qu'il pouvait retirer de la position actuelle de M. Aldini. Il lui parla avec tant de détails de tous les soins que dans ces maisons royales on prenait des prisonniers; il lui fit en même temps une énumération si pompeuse de tous les grands de la cour, qu'il intéresserait à sa cause, que Zilia, concevant quelque espérance d'obtenir la liberté de son père, calma sa douleur assez pour entendre les raisonnemens de Dolimont, relativement à la lettre de M. Aldini.

Vous voyez, lui dit-il, que votre père ignore quelle est la main qui l'a jeté dans les fers; donc il n'est accusé d'aucun délit qui tienne au gouvernement. C'est

une inimitié particulière qui l'a poursuivi ; l'amitié peut réparer les torts de la haine. Quant à ce qui concerne le don qu'il vous fait de tout ce qui lui appartient, ce n'est pas une raison pour qu'il soupçonne qu'on ait dessein de lui donner la mort. Songez, ma chère Zilia, qu'il n'est pas un Français qui, dans l'état d'une parfaite santé, ne fasse son testament pour la sûreté de sa famille. Si M. Aldini avait des craintes prochaines sur ses jours, renverrait-il à d'autres temps les éclaircissemens qu'il se propose de vous donner sur la recherche à faire de vos parens ? »

Ce fut par ces raisonnemens et une foule d'autres, que Dolimont parvint à rassurer Zilia sur les dangers de M. Aldini. Ils restèrent au milieu du bois dans la contemplation de cette prison, demeure sacrée pour eux, jusqu'à ce que les ombres de la nuit leur dérobèrent la vue du château. Ils se rendirent à St.-Mendé,

où ils montèrent dans leur voiture, et se hâtèrent de gagner leur logement de peur que Mme. Faber, étant arrivée, ne pût entrer chez elle. Mais cette Dame devait coucher à St.-Germain.

Dolimont et Zilia prirent un repas frugal en attendant Mme. Faber. L'heure à laquelle il était probable qu'elle devait être de retour étant passée, ces amans se concertèrent sur le parti qu'ils avaient à prendre. La décence et même le devoir imposaient à Dolimont l'obligation de se retirer; mais la scène de la veille épouvantait son amante. Elle était dans un mortel effroi dès que Dolimont parlait de son départ. Elle n'osait le prier de passer la nuit chez Mme. Faber; mais dès qu'il se disposait à partir, elle se récriait et le pressait de rester encore un moment. Celui-ci ne frémissait pas moins du danger de laisser son amante seule dans un logement où elle avait couru un si grand danger. Il finit par proposer à Zilia de passer la nuit chez elle.

« Je ne sais, lui répondit-elle ingénument, si ce n'est pas faire une faute que d'accepter votre proposition; mais voici le raisonnement que je fais : Je ne saurais appartenir à un autre qu'à vous. Mon père consent à vous donner ma main; moi, je vous ai donné mon cœur. Je suis donc votre bien; c'est à vous à défendre Zilia. Si votre présence doit nuire ici à mon honneur, fuyez. Je ne suis glorieuse d'être ce que je suis, que parce que je vous appartiens. Si, en vous possédant, je devais perdre votre estime, c'est-à-dire, vous même, j'aimerais mieux mourir, et aller vous attendre dans l'éthérée, où nos ames un jour doivent avoir tant de bonheur par leur aggrandissement et par leur union. C'est là que leur existence éternelle deviendra une félicité qui, par ses jouissances variées, surpassera autant les momens les plus délicieux de la vie, que l'éternité surpasse la rapidité de nos jours. Me confier à vous, c'est donc une

double sagesse; car vous m'aimez assez pour vouloir me conserver à cause de moi, et vous devez également me conserver à cause de vous, parce que sans moi, dites-vous, vous ne sauriez être heureux ».

Il est aisé de comprendre quelle fut la résolution d'un amant, jeune, impétueux, plein d'ardeur, agité par mille désirs, mais pénétré d'une vertu inaltérable. Il passa donc la nuit auprès de Zilia. Il faut avoir aimé, il faut avoir éprouvé ces douces émanations qui font, de la situation de deux amans, la position la plus heureuse que l'homme puisse avoir sur la terre; il faut avoir passé des heures entières dans l'adoration réciproque d'un objet adoré, pour savoir qu'une nuit, passée dans une conversation délicieuse, dans quelques libertés innocentes qui n'effrayent point la pudeur; dans quelques baisers sur-tout dont la douceur surpasse tout ce que lo

luxe et l'opulence ont de volupté, pour savoir, dis-je, qu'une nuit semblable a la rapidité d'un beau songe. Combien de fois cependant l'impétueux Dolimont fut sur le point d'effeuiller la rose que Zilia, sa bien-aimée, lui avait confiée! Combien de fois, dans ses transports, pressant contre son sein la beauté parée de toute la fraîcheur de l'innocence, il éprouva le désir d'attaquer celle qu'il s'était imprudemment chargé de défendre? Mais il sut triompher de la violence de sa passion. Son honneur lui défendait de flétrir une fleur qui devait faire sa parure; d'une fleur qu'il voulait offrir à ses parens, comme digne, par l'éclat et la pureté de ses couleurs, d'augmenter le lustre qu'ils avaient reçu de leurs yeux. C'était ainsi que les intérêts de l'amour lui en défendaient les jouissances, que la sincérité de sa passion en arrêtait l'impétuosité, et que la pureté de ses feux, alimentant sa flamme, lui défendait d'en éclairer les

plaisirs. Le véritable amour est si différent de la passion enfantée par les forces et les beautés de la nature! L'une fait le vice et s'en nourrit; l'autre fait la vertu et s'en aggrandit chaque jour. Ce n'est pas que la nature enfante rien par elle-même de contraire au bonheur des mortels; mais c'est que les mortels, étouffant, dès leur naissance, les efforts qu'elle fait pour mettre l'homme physique en harmonie avec l'homme moral, ne puisent rien dans leur pensée qui est vide, prennent tout dans leurs sens qu'ils épuisent, et n'ont plus qu'une ame émoussée, même avant l'aurore du bonheur. Qu'importe, disent quelques-uns, si nous sommes également heureux. Nous jouissons des plaisirs du vice, et nous nous épargnons les douleurs de la vertu. Soit; mais ce que vous appelez les plaisirs du vice, traîne après lui la dissipation, le remords; tandis que les douleurs même de la vertu portent avec elle un charme

tel que celui qui les éprouve ne les échangerait pas contre tous les trésors de la terre.

Le jour parut enfin trop tôt pour ces amans fortunés, qui croyaient n'être encore qu'à la moitié de la nuit. « Zilia, dit Dolimont, jetez-vous un moment sur votre lit; une heure de sommeil rendra à votre teint la fraîcheur d'une rose qui s'entr'ouvre aux premiers rayons d'un beau jour. Je vais me reposer également sur celui de Mme. Faber. Elle le pardonnera à notre situation; car nous lui dirons tout».

Zilia approuve les projets de Dolimont, elle en reçoit et lui donne le baiser d'adieu qui se répète et se prolonge. Dolimont, transporté, sent la nécessité pressante de s'arracher de ses bras. Deux couches, peu distantes l'une de l'autre, les reçoivent; ils cherchent vainement le sommeil, ils ne trouvent que les agitations de l'amour. A tout moment ils

s'interrogent pour savoir s'ils ont trouvé le repos. Le jour grandit, l'aurore prolonge son pourpre éclatant vers la voûte éthérée. Rocko, l'intéressant Rocko, quitte sa compagne et ses petits, vole et vient baiser Zilia. Zilia, en silence, lui rend les caresses bien tendres qu'elle en reçoit. Dolimont, que l'insomnie, ou, pour dire plus vrai, Dolimont, que le sommeil du vice a tenu réveillé, s'élance du lit de Mme. Faber, et volant à celui de Zilia, devient le rival préféré de Rocko. Zizi vole en ce moment sur le beau sein de Zilia. Celle-ci lui dit mille choses tendres. Rocko s'approche encore, et les mains de Zilia pressent et caressent le plumage de ces époux ailés qui, roucoulant sur sa poitrine, s'y font, en s'inclinant et frémissant de l'aile, les premières caresses du matin.

CHAPITRE

CHAPITRE VI.

DOLIMONT, témoin du bonheur de ces animaux, et ne pouvant en soutenir l'image, fuit et va tristement méditer sur les causes morales qui lui font un mérite de ses privations et de sa douleur. Assis sur une chaise basse, et sa figure appuyée sur ses deux mains, il pensait aussi à la lettre de M. Aldini. Zilia, dit-il, n'est pas sa fille. Il ne connaît point ceux dont elle a reçu le jour. Si ma mère fit des difficultés pour m'accorder Zilia, lorsqu'elle se croyait fille de M. Aldini qu'elle aimait, quelle opposition ne formera-t-elle point lorsqu'elle apprendra, que celle que je voudrais lui donner pour son enfant, est née, peut-être, d'une inclination passagère, d'un lien dissoluble et non approuvé par les lois? Moi-même, aurai-je le courage

ou la lâcheté de fronder l'opinion publique à ce point? Comment, en présence de mes parens, faire commencer sans rougir la lecture d'un contrat dans lequel on verrait à côté du mien, le nom de Zilia, sans y voir aussi celui de ses parens? Ah! si je veux surmonter des obstacles vraiment insurmontables aux yeux de la société, il faut que j'aille me plonger dans les déserts où, n'ayant pour société que l'amour et notre bonheur, je puisse braver impunément les préjugés du monde. Mais quoi! l'amour qui, suivant ce que m'enseigna M. Aldini lui-même, doit, pour être légitime et surtout glorieux, n'enfanter que des vertus, l'amour ne m'inspirerait pas de plus nobles desseins que d'aller m'ensevelir dans un désert et d'abandonner le service que, jeune encore, je dois à ma patrie? De quel droit renoncer à ma mère? Son courroux d'un moment me permet-il de la délaisser pour toujours? M. Aldini

m'a dit que la règle invariable que devait employer un jeune homme lorsque, entraîné par la passion, il voulait savoir si une action, dont il doutait, était bonne ou légitime, c'était de s'interroger lui-même et de se demander s'il pourrait, en présence des hommes dignes de son respect, avouer sans honte et le motif de l'action et l'action elle-même. Or, m'interrogeant sur ma situation, je vois que je ne saurais donner pour motif de ma retraite du service, le désir d'épouser une femme sans nom et d'aller ensevelir ma honte dans les déserts. Si je ne puis faire l'aveu sans honte, je ne puis faire la chose sans crime. Tout homme, en effet, se doit à la patrie avant de se devoir à l'amour; puisqu'il ne peut servir utilement l'amour qu'en servant la patrie dont la force est la sûreté, la jouissance et le bonheur de tous. Mais, que dis-je! tout mortel qui se voue à sa patrie, se voue au plus grand, au plus noble de tous les amours; car

celui-là sert l'amour qu'il doit à son amante, l'amour qu'il a pour ses proches, l'amour qu'il a pour l'humanité. C'est encore une vérité que je dois aux démonstrations de M. Aldini. Que me reste-t-il donc à faire! je dois renoncer à Zilia... O ciel! moi, renoncer à Zilia! plutôt cent fois la mort!

Mais serait-il bien vrai que je ne pusse l'avouer pour épouse sans rougir? Ah! je m'en glorifierais aux yeux du monde entier. Mes devoirs envers Zilia, quoiqu'elle appartienne à des pères inconnus, sont-ils moins sacrés que si, comme le commun des êtres, elle était en état de prouver sa naissance? Ce qu'elle doit prouver pour être chérie, respectée, adorée de l'Univers, c'est son innocence, son instruction, son esprit, son cœur, sa beauté, les nobles et généreux sentimens qui l'animent. Le préjugé qui la repousserait du lit de l'hymenée ne serait-il pas le plus injuste, le plus barbare, le plus odieux qui fût jamais? Quoi! pour n'a-

voir pas été conçue dans l'hymen, il lui serait défendu de le connaître! Si les préjugés imposent des devoirs de convenance, l'amour et les vertus en imposent de sacrés. La bienséance l'emporterait-elle sur les devoirs? Et n'y a-t-il pas une bienséance louable à s'immoler au blâme du préjugé pour rendre hommage à la vertu? Il est des fautes humiliantes devant le vulgaire qui sont des actions louables pour l'homme de bien. Elles le sont d'autant plus, louables, qu'il en coûte des efforts glorieux pour les pratiquer; je le sens au combat que j'éprouve en moi-même; le sentiment et la raison me disent : Zilia est digne de toi; une fausse honte retient l'aveu que l'amour m'impose de faire avec publicité. Eh bien! plus cette fausse honte me poursuit, plus je dois me hâter de la vaincre. C'est un devoir de braver le préjugé qui nous détourne de la vertu; c'en est un de l'anéantir lorsqu'il opprime l'innocence;

et le moyen le plus sûr d'avouer Zilia sans rougir, c'est de la forcer à rougir d'elle-même. Dès que son honneur sera ma propriété, je serai contraint, pour le mien propre, de conserver le sien, et d'élever à la dignité de l'hymen le sentiment qui me porta à le lui ravir.

Dolimont en était là de ses réflexions, lorsqu'il crut entendre des gémissemens. C'était Zilia qui, méditant de son côté sur la lettre de M. Aldini, faisait les plus tristes réflexions sur l'abandon où il lui semblait que cette déclaration l'avait jetée. Dolimont s'étant aperçu que son amante était dans une affliction profonde, courut à son lit. « O ma bien aimée! s'écria-t-il, pourquoi ces pleurs et ces soupirs? — Hélas! avez-vous oublié la lettre de mon père? — J'y pensais. — Et vous n'en étiez pas affligé? — Beaucoup. — Vous voudriez donc que je fusse la fille de M. Aldini? — Oui, parce que je crains que vous ne puissiez trou-

ver vos parens. — Fasse le Ciel que vos craintes se réalisent! — Qu'osez-vous dire? — Si mes parens allaient être comme les vôtres! s'ils s'opposaient à mes vœux pour vous, comme les vôtres s'opposent à votre amour pour moi, nous aurions deux obstacles du même genre à vaincre au lieu d'un. — Votre réflexion n'est pas tout-à-fait sans fondement. Si vos parens sont plus riches, plus illustres que les miens, je me verrais peut-être enlever pour jamais ma chère Zilia; et, ma mère, qui vous repoussa d'abord comme indigne de sa maison, pourrait bien, à son tour, être repoussée de celle de vos pères. — Vous me faites frémir! N'y aurait-il aucun moyen d'éviter ces dangers? — Nous irons aujourd'hui dans la forêt de Vincennes. — Oh! tous les jours! — Eh bien! je vais faire une lettre à ce sujet, que nous confierons au bien-aimé Rocko. »

A ces mots, Dolimont, se mettant

auprès du secrétaire, médite la lettre qu'il veut écrire à M. Aldini. Il en communique les pensées à Zilia. Celle-ci ajoute quelques-unes des siennes. Dolimont la rédige. Zilia fait apporter le déjeûner; la lettre est écrite; on déjeûne; on se livre aux plus flatteuses espérances; mais le moment du départ pour Vincennes est encore éloigné. On se propose une heure de promenade; on sort; on voit un concours de peuple devant l'Eglise de St.-Sulpice. Nos deux amans s'en approchent; ils y entrent; ils apprennent que ce sont plusieurs mariages qui vont se faire à l'instant. De telles cérémonies attirent toujours l'attention et même la bienveillance des amans. Ceux-ci prennent chacun une chaise à long dossier et s'agenouillent fort près l'un de l'autre, en face du prêtre et derrière les cinq couples de mariés qui vont être bénis. Les gros manchons, que l'on portait alors, favorisent ces amans. Appuyés de l'avant-bras

l'avant-bras sur le dos de la chaise, et les mains passées dans leurs manchons qui se touchent, ils assistent à une cérémonie qui va consacrer des nœuds qu'ils envient, comme garans de leur bonheur.

Lorsque le prêtre dit aux jeunes futurs qui étaient à ses pieds, donnez-vous mutuellement la main droite, les cinq couples, heureux d'espoir et frémissant de plaisir, se donnèrent en effet la main droite, et Dolimont, spontanément et comme par un mouvement d'obéissance à un ordre émané du ciel, passe sa main au-delà de son manchon; elle rencontre celle de Zilia, qui arrivait d'elle-même, cherchant aussi celle de Dolimont. Les yeux de Zilia se remplissent de larmes. Sa main frémit dans celle de son amant. O ma mère, dit-elle dans le fond de son cœur, vous n'aimâtes pas plus ardemment que moi, quand mon père vous conduisit à l'autel. Pourquoi le ciel ne bénirait-il pas aussi mes sermens? Et

quand il les aura béni, comment pourriez-vous vous défendre de les bénir à votre tour? C'est ainsi qu'elle invoquait sa mère, qui, sans doute, du haut des cieux, veillait sur la vertu de son enfant.

Lorsque le prêtre fit les instructions préliminaires, nos amans furent tout oreilles pour bien saisir ses préceptes, et tout de feu pour jurer de les observer toujours. Lorsque le prêtre demanda au premier époux s'il prenait la personne ci-présente pour sa légitime épouse, Dolimont se dit à lui-même: Sachons vaincre la fausse honte d'épouser une femme sans parens; formons ici un serment solennel que je ne puisse rétracter, et d'une voix assez élevée pour être entendu de celle qu'il adore, il répond à la demande du ministre des autels: « Oui, je prends Zilia pour ma légitime épouse; et Zilia, de son côté, craignant que ses parens, lorsqu'elle les aura trouvés, ne s'opposent à son mariage avec Dolimont, forme

aussi le projet de rendre vaine leur opposition, par un serment fait à la Divinité, et que nul mortel ne puisse enfreindre ; en conséquence, lorsque le ministre saint ajoute, en parlant à la première épouse : Et vous, prenez-vous un tel pour votre légitime époux? Oui, répondit Zilia assez haut pour être entendue de Dolimont; oui, je prends mon bien-aimé Dolimont pour mon légitime époux ».

Elle dit, et deux ruisseaux de larmes coulent sur ses belles joues; en même-temps elle regarde Dolimont, et, sur ses lèvres de rose, s'épanouit le plus doux sourire. La bénédiction nuptiale se donne; ils baissent la tête et s'imaginent la recevoir. Hélas ! qui pourrait certifier, d'après l'innocence de Zilia et la tyrannie qu'éprouvait Dolimont, que l'Éternel n'ait pas en effet béni de si tendres sermens ?

Nos deux amans assistèrent au reste

de la cérémonie avec la plus vive piété et le plus saint recueillement ; et lorsque tout fut fini, que chacun se fut retiré et qu'ils furent absolument seuls devant le sanctuaire du vrai Dieu, se prenant encore une fois la main, Dolimont, prosterné, dit à haute voix : « Pardonne, ô mon Dieu ! si je ne mets pas une plus grande solennité dans le plus auguste et le plus saint de tes sacremens ; mais lis dans mon cœur ; vois s'il est digne de la bénédiction que je t'ai demandée ; s'il en est indigne, frappe un amant coupable ; mais, si je l'ai méritée, fais le bonheur de Zilia ».

Cette jeune personne, marchant sur les traces de celui qu'elle aimait, s'était prosternée comme Dolimont, et prenant la parole à son tour, elle dit : « Dieu des Chrétiens, et toi Dieu de ma patrie, qui tous deux nécessairement le même, êtes la source de toute prospérité, de tout amour, je vous consacre mon cœur

en vous consacrant mon amant. C'est en lui que je veux vous aimer ; comme c'est en vous que je dois l'aimer éternellement. Bénissez les vœux que je fais pour que nos ames un jour, plânant dans les siècles de l'éternité, y restant inséparables, s'y nourrissent de votre amour, s'y agrandissent éternellement de votre essence, et parviennent ainsi à la sublime intelligence dont les hommes, devenus immortels, ont besoin pour apprécier votre grandeur ».

A ces mots, ils se regardèrent satisfaits l'un et l'autre, et, s'inclinant de nouveau devant le tabernacle du Saint des Saints, ils se disposaient à sortir, lorsque Dolimont, ayant jeté les yeux sur un tableau représentant le jugement dernier, dit à Zilia : « C'est pour la deuxième fois que je vous entends parler de l'agrandissement de l'ame du juste après sa mort. Que voulez-vous dire par là ? je n'entendis jamais parler

de cette doctrine. — C'est à M. Aldini que je dois celle-ci, mon cher Dolimont; il m'a dit souvent que l'ame est un composé d'amour; que l'amour émane de Dieu qui en est la source incommensurable, éternelle; que la vie que nous obtenons du Créateur, passe par différentes périodes. La première (1), celle où nous sommes à présent, est moins la vie en elle-même que la disposition à la vie. Ici bas, notre ame se forme et se développe quand elle se sépare du corps, c'est-à-dire, quand nous mourons. Si l'ame, pendant cette première vie, s'est nourrie d'amour ou de justice, ce qui est à peu près la même chose, elle continue à grandir dans l'éternité

(1) L'opinion de M. Aldini, comme nous le verrons dans la suite, n'était pas que la première période de l'existence de l'homme fût du moment de sa naissance à celui de sa mort, mais bien celui de sa conception à celui de sa naissance. Il avait eu des raisons pour ne point parler de cette période à Zilia.

en se nourrissant des mêmes principes. Cet agrandissement lui donne plus de sensibilité, plus d'intelligence, et par conséquent plus de plaisir. N'étant plus assujétie à son corps, elle n'en partage plus les douleurs. Toutes ses sensations, toutes ses connaissances acquises sont des jouissances; et, comme cet agrandissement va toujours croissant, les plaisirs de l'amour et ceux de l'intelligence croissent en proportion, et le bonheur d'un immortel devient d'autant plus grand, qu'il avance davantage dans les siècles de l'éternité. L'ame vicieuse, au contraire, celle qui, dans cette première vie, ne se nourrit point d'amour et de justice, est une ame nécessairement avortée. Elle reste, à la séparation du corps, dans l'état de petitesse où le défaut de nourriture l'a laissée. En opposition avec l'amour incréé, c'est-à-dire, avec Dieu, elle souffre de son éternelle indigence. — Est-ce là tout le supplice

du méchant ? — Qui peut le savoir ? Toutefois ne vous paraît-il pas suffisant, pour effrayer le plus intrépide ? Être en opposition continuelle avec Dieu ? abhorrer son amour, comme les hydrophobes ont horreur de l'eau, et sentir que c'est à cette horreur que l'on doit ses peines et l'espèce de néant auquel on se voit condamné, ne sont-ce pas d'effroyables supplices ? — Cela se conçoit parfaitement. — Supposez un conquérant dont la fureur sort de dévaster le monde, de mettre l'univers à ses pieds ; quelque puissant qu'il soit, il n'est qu'un homme devant l'éternité. Il faut qu'il périsse. Au moment de sa mort, son ame est un avorton. Elle voulut du sang et de l'orgueil, elle fut étrangère à l'amour, à la justice ; elle continue de les abhorrer, et son existence avorté, le laisse dans une bassesse d'autant plus affligeante, qu'il était accoutumé à plus d'élévation. Son désespoir est affreux

et ses souffrances sont en proportion de son éternel abaissement. — Dieu punit donc les méchans dans l'autre vie. — Quelle étrange fonction lui donneriez vous à remplir ! Vous, mon cher Dolimont, voudriez-vous être Dieu, à condition de dispenser à chaque criminel la peine qui lui serait due ? l'Éternel a de plus honorables fonctions à remplir. Si l'homme est puni dans la vie future, c'est par lui-même. Il porte avec lui les germes de son tourment. C'est par ses vices qu'il les a fait éclore. Ils lui font abhorrer ce qui est amour et justice dans une région où tout est amour et justice ; il voit le développement, l'agrandissement, le bonheur des justes, et reste dans son abaissement ; voilà son supplice. Dieu n'a rien à ordonner pour que cela soit ainsi. C'est la suite nécessaire de la première période de la vie. Elle négligea la substance éternelle, ne grandit que pour le

temps et non pour l'éternité ». Dolimont fit quelques objections encore ; mais suivons-les à la sortie du Temple. Arrivés sous les colonnes majestueuses du vestibule immense, ils rencontrèrent quelques pauvres. Zilia se hâta de les secourir ; « Viens, lui dit Dolimont, viens épouse de mon cœur, ame céleste de ma vie ; viens. J'ai ouï dire que, dans les greniers de plusieurs maisons, habitent des infortunés qui, n'osant dévoiler leur misère, souffrent en secret toutes les tribulations de l'indigence. Secourons quelques-uns de ces malheureux qui, jeunes époux autrefois, trouvèrent un instant de bonheur ; mais qui, depuis, opprimés par l'âge et les infirmités, semblent n'avoir plus de droit à l'humanité de leurs semblables ».

Zilia regarde son amant, elle lui sourit ; c'est le prix glorieux et flatteur d'une si belle résolution. Ils entrent dans la première allée qu'ils rencontrent ; ils

montent, le cœur palpitant d'incertitude ; ils sont décidés à bien faire ; mais ils craignent de faire un affront à celui auquel ils offriront des secours. Ils sont montés au quatrième ; ils voyent une petite porte entr'ouverte. Dolimont la pousse doucement. Une femme de quarante ans environ, à demi-vêtue, fuit vers un coin de la chambre et se dérobe à ses regards. Une jeune personne, à peu près dans le même état, se sauve et se cache derrière sa mère. Un jeune homme de quatorze à quinze ans, un peu moins mal vêtu, est le seul qui, avec un sourire d'embarras et de souffrance, soutienne les regards de Dolimont.

« Mon jeune ami, lui dit celui-ci, pardon de l'importunité ! mais j'ai un peu d'argent dont je voudrais disposer en faveur de quelque infortuné, n'en connaîtriez-vous point dans cette maison ? » : Dolimont, en disant ces mots, avait franchi

le seuil de la porte, et jetant un coup-d'œil dans cette chambre, il avait vu que tout s'y présentait sous la livrée de l'indigence. « Monsieur, lui répondit la dame qui s'était cachée dans un coin derrière la porte, si vous avez quelque bienfaisance à pratiquer, montez un étage plus haut. Vous y trouverez un vieillard infirme, secouru par sa petite fille, laborieuse et sage, mais qui, par ses travaux mal payés, ne saurait subvenir à tous les besoins de son père. — J'y vais, Madame; mais croyez-vous qu'à cet étage-ci, il n'y ait personne qui ait besoin de secours ? — Vous ne sauriez, Monsieur, faire un plus utile emploi de votre argent. Montez au cinquième ».

Dolimont sort de cette chambre à regret, et il entend la dame qui, à voix basse, dit à son fils de fermer la porte, et le jeune homme obéit.

CHAPITRE VII.

POURSUIVANT donc leurs recherches, nos deux amans arrivent au cinquième. Ils voyent une chambre sous le toît, où tout annonce une honnête aisance, embellie par une propreté qui met le cœur à l'aise. La voix d'un vieillard qui est dans son lit se fait entendre. « A qui en voulez-vous, Monsieur, dit-il ? — A vous, bon vieillard, lui répond le jeune Comte. J'ai consacré quelque argent aujourd'hui à la bienfaisance, voudriez-vous me permettre de vous aider de mes secours ? — Qu'est-ce que je vois, s'écrie le vieillard en regardant Zilia ? voilà Madame ressuscitée ! — Que dites-vous, mon ami ? vous versez des larmes ! ma proposition vous aurait-elle humilié au point. . . — Non, non, brave jeune Monsieur. Est-ce là votre épouse ? Do-

limont embarrassé répondit : oui, si le Seigneur le veut. — C'est que Madame ressemble si fort à notre bonne Maîtresse, que j'ai cru la voir telle que dans son printemps je la vis autrefois folâtrer avec les jeunes personnes de son âge. Quelle était bienfaisante et belle! elle faisait l'admiration et la consolation de tout le monde. Pardonnez ces larmes à un triste ressouvenir. Vous me proposez des secours, Monsieur; à vous dire vrai, je n'en aurais que faire, puisqu'on ne me laisse manquer de rien. Mais ma petite fille se prive de tout pour moi. Nuit et jour à l'ouvrage, elle m'entretient dans ce lit, d'où je ne sors point quand il fait froid. Si donc vous voulez bien compâtir à la situation de mon enfant, je ne cesserai de faire des vœux pour votre bonheur. — Eh bien! mon ami, voilà deux louis. — Ah! c'est trop, Monsieur; c'est trop. Et Zilia de glisser sur la table eux autres louis.

Dans ce moment, la petite fille du vieillard entre dans la chambre, et, voyant ces quatre louis d'or dont on lui fait présent, elle tombe aux genoux de Zilia, qui se hâte de la relever avec bonté. — Mademoiselle, lui dit Dolimont pour lui épargner l'embarras de ses remercîmens, dites-moi, s'il vous plaît, si je ne pourrais pas offrir quelque chose à la Dame que j'ai vue un étage plus bas, et qui m'a indiqué votre demeure. — Ah! Monsieur, s'écria la jeune fille, jamais charité n'aurait été mieux appliquée, et, si vous ne le trouvez pas mauvais, je lui prêterai la moitié de l'argent que vous avez la bonté de nous donner. — Non, Mademoiselle; nous allons y retourner nous-mêmes, et, si nous sommes refusés, nous aurons recours à vous pour lui faire passer des secours ».

A ces mots, Dolimont et Zilia, comblés des bénédictions du vieillard et de

celles de sa fille, descendent un étage; ils frappent à la porte de la Dame qu'ils avaient d'abord visitée; ils entendent qu'on délibère si l'on ouvrira. Les enfans sont pour l'affirmative, la mère est pour la négative. Zilia prend alors la parole et dit : « Au nom de Dieu, Madame, honorez-moi d'un moment d'entretien. C'est notre cœur qui vient à vous; c'est une grâce que nous avons à vous demander; nous affligerez-vous par un refus? »

Cette voix si douce, qui aurait attendri un tigre, pénètre tous les sens de l'inconnue et désarme son inflexible rigueur. Cette femme n'avait trouvé jusqu'à ce moment que des êtres endurcis, lorsqu'elle avait fait des réclamations dans ses malheurs, et cette dureté lui avait donné une âpreté de caractère qui l'éloignait de ses semblables. Il y avait plus de six mois qu'elle n'avait franchi le seuil de son logement. Nos amans entrèrent

trèrent donc dans sa chambre, et Dolimont en ferma la porte sur lui. Il vit une femme qui, à de beaux traits, à un port majestueux, unissait les haillons et les empreintes de la misère. Elle s'était revêtue d'une robe qui cachait sa nudité; sa fille en avait fait autant; et, pour coucher tout le ménage, il y avait en deux endroits un peu de paille ramassée; l'un indiquait la couche du fils, l'autre celle de la fille et de la mère.

Madame, dit Dolimont, l'on ne doit rougir que du vice et du crime; le malheur est souvent la faute du sort qui frappe toujours l'homme juste, élève et comble de prospérités le méchant. Cependant tous les hommes vertueux ne languissent pas dans le besoin. Il en est de fortunés qui se plaisent à secourir leurs semblables. Mon père fut de ce nombre. Que je serais heureux de marcher sur ses traces! vous pouvez m'aider à l'imiter, Madame. Vous ne sauriez dissi-

muler que vous soyez dans le besoin. Je ne viens point vous offrir la charité, mais vous présenter des secours. Vous me rendrez l'argent que je puis vous prêter, vous me le rendrez quand vous pourrez. — Ah! Monsieur, s'écria cette Dame, vous êtes deux anges descendus du ciel. Vous en avez la beauté comme les sentimens. Oui nous sommes infortunés, et qui ne le verrait à notre situation! — Mais, Madame, comment avez-vous pu tomber dans un état si déplorable et ne pas succomber? — La question, que vous m'adressez, je me la suis faite cent fois. La seule Providence peut la résoudre. Peut-être que mon amour pour ces deux chers enfans a été l'aliment de ma vie. — Il se fait de grandes charités dans la Paroisse : comment vous a-t-on laissée dans cet affreux dénuement? — Monsieur, je suis protestante. — Vous avez été fortunée autrefois, peut-être? — Hélas! mon époux avait passé

trois ans de son adolescence chez un de nos parens en Angleterre, l'un de ces Français qui, renvoyés par un Edit de Louis XIV, portèrent leur science, leurs vertus et leur industrie dans les Etats voisins. Jeune, actif, honnête, industrieux, Dolinval, revenu d'Angleterre, éleva une fabrique en France, dans laquelle il imita, surpassa même plusieurs étoffes anglaises. Mon père me laissa une riche dot, et je devins l'épouse de Dolinval. Voilà les deux enfans que notre mariage a produits, et le seul bien que mon époux, ou pour mieux dire, que l'Angleterre m'ait laissé. Nos étoffes passaient dans tous les magasins de France; nous en vendions à l'étranger. Nous avions huit cents ouvriers, qui travaillaient continuellement pour nous. Notre fortune, en commerce, était immense. Notre espérance et notre gloire l'étaient encore plus. Tout-à-coup le débit manque. Nos commis-voyageurs nous ap-

prennent que l'Angleterre fournit à douze francs ce qui nous coûte quinze francs à fabriquer. Mon mari se refuse à le croire; il prend des informations de toute part. Elles sont les mêmes; il en écrit à ses parens à Londres, et reçoit cette réponse.

« Si les manufactures anglaises fournissent à 3 liv. au-dessous du prix de la fabrication, c'est le Gouvernement qui supporte la perte. C'est un sacrifice ordonné pour arrêter le débit de votre fabrique, ou pour vous contraindre à fournir au même prix que Londres; si vous fournissez à ce prix, bientôt vous aurez un déficit si considérable dans votre commerce, que vous serez contraint de l'abandonner; si vous ne voulez pas supporter la perte, vos magasins seront bientôt engorgés de marchandises, et votre malheur n'en sera pas moins assuré; car vous ne pouvez lutter de richesses et de sacrifices avec un Gouvernement tel que

le nôtre. Hâtez-vous donc de renoncer à vos ateliers; réalisez vos fonds, ou vous êtes perdu ».

« Mon mari porta cette réponse chez le Ministre. On lui donna des espérances, on lui conseilla de tenir, lui promettant que le Gouvernement viendrait à son secours. C'était une perfidie nouvelle pour mieux nous accabler. Au lieu de l'indemnité qu'on nous avait promise, on nous mit un impôt de dix sous par aunes. Nous fabriquâmes ainsi pendant six ans, toujours bercés d'espérances et toujours écrasés par le Gouvernement d'Angleterre et celui de notre patrie. A la fin la bombe éclata. Nos créanciers nous attaquèrent de toutes parts; mon époux, trompé dans ses travaux, désespéré d'avoir perdu la fortune de sa femme, la sienne, celle de ses enfans, perdit la tête... Il n'est plus! »

Les créanciers s'emparèrent de tout. De tant de biens que nous avions pos-

sédés, je n'emmenai que ces deux enfans. Je fus renvoyée avec ce que j'avais sur le corps et un écu de six livres, que j'avais dans la poche. Il y a un an que cette catastrophe est arrivée. Notre premier commis, homme de bien, et qui avait converti sa fortune en étoffes de nos manufactures, les a gardées. Depuis que notre maison s'est écroulée, l'Angleterre fournissant exclusivement les étoffes, les fait payer à six francs au-dessus de la fabrication, ce qui fait à notre commis un bénéfice par aune de dix à onze livres sur son acquisition première. Il s'est fait une fortune assez importante pour élever un magasin superbe dans un des plus beaux quartiers de Paris.

Ce brave homme m'a écrit deux fois pour me demander ma fille en mariage. Il voudrait donner un état à mon fils, et me mettre moi-même à la tête de ses magasins; mais je n'ai pas osé lui faire de réponse. Il nous demande la permis-

sion de venir nous voir. Pouvons-nous nous présenter à lui dans cette situation pitoyable? Elle est par trop repoussante. Je perdrais l'état de ma fille, que je brûle de voir au comble du bonheur. Car ils s'aimaient, ces pauvres enfans! ils s'adoraient! Le sort les a séparés pour toujours. — Combien vous faudrait-il, Madame, pour vous mettre en état de recevoir l'amant de Mlle. votre fille? — Ah, Monsieur! pourquoi cette question? — Répondez, je vous en conjure. — Notre ancien ami sait que nous avons tout perdu; il ne s'attend donc point à nous trouver dans l'opulence, et si nous avions cinq à six cents livres pour nous meubler, nous habiller.... O Madame! s'écria Zilia, qui était tout oreilles, frémissant de crainte que la somme demandée ne fût au-dessus de ses facultés, ô Madame! que nous sommes heureux de pouvoir vous rendre un tel service! acceptez cinquante louis d'or qui sont dans

cette bourse de mon ami. Nous reviendrons vous voir, s'il plaît à Dieu, afin de savoir, pour notre propre satisfaction, où en sont vos affaires ».

A ces mots, Zilia, voyant que personne ne prend sa bourse, la jette au milieu de la chambre, car il n'y avait ni chaise ni table dans ce logement ; et Dolimont l'entraînant aussitôt, ils laissent la dame et ses enfans prosternés au milieu de la chambre, remerciant le ciel de leur avoir inopinément envoyé ces deux anges de charité.

Quand Zilia fut dans la rue : « O mon ami, dit-elle à son amant, que nous avons fait une bonne œuvre ! Si nous avions été entourés de nos parens, pendant une telle cérémonie, nous aurions fait bien d'autres dépenses ! Nos noces seules, les robes, les étrennes, les diamans..... — Oui; mais, interrompit Dolimont, nous serions mariés. — Comment!

ment! ne le sommes-nous pas? O ciel! votre serment peut-il se rétracter?

Dolimont ne fit point de réponse directe à la question de Zilia, et lui dit: « Combien de riches personnages dépensent des sommes énormes à des fêtes où l'on ne trouve que le luxe, un vain étalage, l'orgueil, la lassitude et l'ennui! Ah! s'ils savaient diriger utilement leurs pas, comme nous l'avons fait dans cette matinée, il leur en coûterait beaucoup moins, et ils feraient une récolte abondante de jouissances! Occupons-nous de nos propres douleurs; prenons un léger repas, et partons pour Vincennes. C'est à deux heures que notre père Aldini se promène sur la plate-forme du donjon du château ».

Il dit; et gagne de vîtesse la maison de Mme Faber; et bientôt, ayant fait venir une voiture de place, ils partent avec le fidèle et intelligent Rocko. Ils se postent dans le bois, comme la veille; et,

dès que deux heures sonnent, ils disposent tout pour le départ du courrier aérien : une heure et demie s'écoule ; et l'aimable Rocko, l'œil en feu, rapporte la réponse d'Aldini.

« Je ne puis vous dire, mes bons et fidèles amis, si ma fille est le fruit d'un commerce légitime, n'ayant jamais connu ses parens ; mais l'ayant recueillie expirante, sur le sein d'une jeune femme percée de coups, et dont les traits étaient semblables à ceux de Zilia, autant qu'il soit possible aux traits de l'enfance de ressembler à ceux de l'âge mûr ; j'ai lieu de penser qu'elle était auprès de sa mère, et qu'elle est un enfant légitime. Quand j'aurai du papier et de l'encre à volonté, ce qui m'a été promis, je vous écrirai plus au long, mes chers enfans ; mes lettres seront faites d'avance, et vous y apprendrez tout ce que je sais sur le compte de Zilia.

« Je ne puis vous dire encore quel est

l'ennemi qui m'a frappé; mais j'ai lieu de penser qu'il n'est redoutable pour moi, que parce qu'il se tient caché dans l'ombre: sitôt qu'il paraîtra au grand jour, il sera vaincu.

» M. le Gouverneur m'a honoré d'une visite. Je lui ai demandé si je ne pourrais pas écrire à mes enfans et à deux personnes de Paris, qui s'intéressent à mon sort, dont l'une est puissante à la cour. Il m'a répondu qu'il en ferait la demande au Ministre, et qu'elle me serait infailliblement accordée; mais que, dans ce cas, mes lettres, pour arriver à leur adresse, passeraient par ses mains, et qu'elles seraient lues par lui et par le Ministre.

». D'ailleurs, cet honnête militaire ne me laisse manquer de rien. Il me permet, avec empressement, tout ce que sa place l'autorise à permettre aux prisonniers. Il m'a promis qu'il saurait, avec le temps, la cause de ma détention, et qu'il me

l'apprendrait, si le service du Roi n'y était pas compromis.

» Revenez demain, car j'ai le plus grand plaisir à vous voir; mais retirez-vous à quatre heures; car, à cette heure-là, je rentre dans ma prison.

» Je suis enchanté, ma bien-aimée Zilia, que la nouvelle que j'ai été contraint de t'annoncer, t'ait fait beaucoup de peine : c'est le fruit le plus doux de mes soins. Ta peine d'un jour a fait mon bonheur; une affliction prolongée me rendrait le plus malheureux des hommes. Console-toi; nous sommes d'accord : tu veux continuer d'être ma fille; et moi, je serais au désespoir si tu me reniais pour ton père. O mes enfans ! que je sois libre! et si, dans un mois de recherches, je ne trouve point les parens de ma Zilia, je vous unis par des liens sacrés, qui soient dignes de votre amour. Jusques-là, Dolimont, respectez l'innocence, et souvenez-vous que je suis père ».

En effet, pendant la nuit précédente, Dolimont avait donné des preuves bien caractérisées du cas qu'il faisait de la qualité de père de M. Aldini. Quatre heures étant déjà sonnées, ces amans se retirèrent, emportant avec eux les plus flatteuses espérances. Leur cœur nageait dans une joie parfaite. « N'en doutez point, ma tendre amie, disait Dolimont, nous devons ce changement heureux à la bonne œuvre par laquelle nous avons commencé la journée. — A notre mariage ? — O ma Zilia ! je n'ose m'honorer encore du titre d'époux. J'ai bien ouï-dire, et j'ai lu aussi quelque part, qu'autrefois, en France, les mariages se contractaient par le seul consentement des époux. Je sais que, dans plusieurs États voisins de la France, deux amans, quittant la maison de leurs pères, peuvent aller aux pieds des autels, se donner la foi conjugale ; et que leurs liens sont aussi indissolubles que si, ayant obtenu le consen-

tement de leurs pères, ils avaient mis à leur mariage toutes les formalités que demandent la loi.... — C'est aussi de la sorte que se font les sermens des époux, dans les climats où j'ai vu le jour. — Mais ça ne se pratique pas de même en France. — Quoi ! vous pensez que vous pourriez rétracter vos sermens sans crime ? — Je serais un monstre. — Soyez donc d'accord avec vous-même. Ce que vous ne pourriez défaire est nécessairement fait : un serment que vous ne pouvez révoquer est nécessairement un serment accompli ; et, s'il est accompli pour nous, il l'est pour l'univers. Je sens qu'il n'est pas au pouvoir des hommes de dissoudre des nœuds formés par la Divinité : ils peuvent briser nos corps, mais non pas nos liens ; ce sont nos ames qui se sont liées devant l'Éternel. Quel pouvoir ont les hommes sur nos ames ? Aucun. Que tous les Rois de la terre conjurés viennent, à l'aide des lois qu'il leur plaira

d'invoquer, dissoudre mon mariage avec mon cher Dolimont! je sens qu'ils en ont le pouvoir; mais, nous donnassent-ils la mort, ils ne sauraient empêcher l'union intime de nous-mêmes: elle existe dans nos ames, qui ne sont pas au pouvoir des mortels. — Croyez, ô belle ame de ma vie! que je ne serais pas moins inébranlable dans mes résolutions que mon aimable Zilia. — Que manque-t-il donc à notre engagement? l'aveu de nos pères? Le mien y a consenti; il vous a nommé son fils: c'est ainsi que, dans cette lettre, il vous appelle encore. Quant à votre mère, elle vous a renié. Si elle n'est plus votre mère, pourquoi seriez-vous son fils, relativement aux devoirs que la société ou les lois nous imposent? D'ailleurs, quand vous avez fait vos sermens, vous saviez que votre mère s'opposait à notre union. Si son consentement était nécessaire, pourquoi m'abusiez-vous par un serment qui n'en était pas un? S'il

n'était pas nécessaire, pourquoi vôtre serment cesserait-il d'être ce qu'il fut? Un serment est nul, m'a dit mon père, lorsque deux parties, l'ayant contracté, l'une d'elles le viole entièrement. Mais ai-je violé le mien, moi qui vous aime cent fois plus que ma vie? Et vous.... Ah! cher Dolimont, vous cesseriez de m'aimer? Vous passeriez au pouvoir d'une autre Zilia, que celle qui vous adore ne se croirait point dégagée de ses sermens.

CHAPITRE VIII.

Que pouvait opposer Dolimont à des discours si pressans? Il donna gain de cause à Zilia, et souhaita que Mme. Faber, arrivant de Saint-Germain, ne le laissât pas seul en tête-à-tête avec une femme céleste qui se croyait unie par des liens indissolubles avec l'époux de son choix. Mais vainement ils attendirent cette femme, sauve-garde unique de leur vertu; ils en reçurent une lettre qui leur annonça qu'elle passerait encore une nuit auprès de sa mère. Dolimont, en lisant cette lettre, fut stupéfait; Zilia sourit. Dolimont devint triste, rêveur, abattu. Zilia fut toute folâtre et rayonnante de joie. Dolimont, malgré sa tristesse, éprouvait une sorte de contentement intérieur. Zilia, livrée au bonheur de posséder son amant, éprouvait un

trouble, une peine secrette, qu'elle s'efforçait de cacher, mais que la pudeur fortifiait à tous momens. Dolimont brûlait de mille feux enchanteurs; son œil impétueux dévorait les attraits de Zilia; sa bouche, à tout moment, s'approchait de sa bouche, et la crainte de ne pouvoir se contenir suspendait même un simple baiser. Si, dans l'action de leur petit ménage, où nul témoin n'était admis, la main de Dolimont approchait celle de Zilia, si son pied touchait à son pied, s'il ressentait la chaleur de sa douce haleine, il se hâtait de s'en éloigner, parce qu'il éprouvait une ardeur soudaine qui faisait bouillonner son sang; et ces terribles mots de la lettre de M. Aldini: « Jusques-là, Dolimont, souvenez-vous que je suis père ». Ces terribles mots se présentaient sans cesse à son souvenir avec toute la sévérité de la vertu. Au moindre désir dont il était agité, il lui semblait voir M. Aldini, l'aborder d'un

air affligé, et lui demander compte de l'honneur de Zilia. O vertu! que ton pouvoir est chancelant quand tu combats la nature!

Zilia, de son côté, n'était pas exempte de trouble; mais c'était celui de l'amour. L'instinct le plaça dans le cœur de la femme, en lui donnant la pudeur. D'ailleurs, nul devoir à ses yeux ne devait lui imposer des lois rigoureuses; nulle considération ne pouvait s'opposer à son bonheur. Le ciel et son amant avaient reçu, avaient accueilli ses vœux; ils étaient sanctionnés par le consentement de son père; elle ne concevait pas le moindre doute sur la légitimité d'un serment qui ne tendait qu'à faire le bonheur de celui qu'elle aimait le plus sur la terre. A tout moment, une puissance invisible, une impulsion insurmontable, une attraction délicieuse, la rapprochait de son amant; toucher son épaule de son épaule, son pied de son pied, ses regards

de ses regards, était une jouissance qui lui faisait éprouver dans tout le corps un frisson qui avait toujours de nouveaux charmes. Aussi, en vaquant aux préparatifs du souper, ses yeux n'étaient-ils presque jamais à ce qu'elle touchait; ils contemplaient son amant; et l'air de celui-ci, à-la-fois triste et satisfait, lui donnait un mélange de plaisir et d'inquiétude qui imposait du calme à son ton folâtre, sans rien retrancher de son empressement.

« Ma tendre amie, lui dit Dolimont, nous avons vécu aujourd'hui pour nous, uniquement pour nous; demain il faudra vivre pour notre père : il faudra nous lever de grand matin; je partirai pour Versailles. — Et si les brigands revenaient ? — Vous pourrez me suivre. — Bon. — Mais vous n'avez pas fermé l'œil de la nuit dernière; il faudra vous coucher de bonne heure, dormir; et demain nous irons aux informations. J'aurais dû

y aller aujourd'hui ; notre matinée s'est passée..... — Oh ! délicieusement. Pourquoi ces regrets ? Demain tout sera réparé. Nous n'aurions peut-être rien fait à Versailles, et nous avons beaucoup fait ici. Avez-vous oublié ce bon vieillard ? Vous souvenez-vous de cette famille qui, par vos soins, va recouvrer son bonheur ? Et tous ces époux que nous avons vus aux pieds des autels ? Que j'aime votre religion, depuis que son ministre a reçu mes sermens ! — Savez-vous que cette religion est nécessairement la vôtre ? — J'aimerais à le croire, depuis que je lui dois mon bonheur. — O ma Zilia ! que vous avez de charmes ! que je les crains ! O Mme. Faber ! qu'avez-vous fait ? Cette nuit à passer me fait frémir ! — Quoi ! vous craignez le retour des brigands ! — Ah ! quelque chose de plus terrible encore. — O ciel ! que craignez-vous ? — Moi. — Vous vous craignez vous-même ? — Oui ; je crains l'amour

dont je suis embrâsé; je crains mes sens impétueux, ces attraits si puissans, cette solitude, votre innocence et jusqu'à votre amour et vos sermens; et par-dessus tout, je crains d'oublier votre père. — Vous êtes fou. Craignez-vous tout ce qui m'est cher? Est-il rien de plus délicieux que notre situation? Êtes-vous fâché d'avoir accepté mes sermens? Qui vous y contraignait? Ne devons-nous pas désirer d'oublier un peu notre père, puisqu'il ne saurait, en ce moment, partager nos plaisirs? Mais bientôt, oui, bientôt; j'en ai le pressentiment flatteur, il nous sera rendu. Que nous serons heureux alors! Ne sentez-vous pas que, s'il était ici en troisième, il ne manquerait rien à notre félicité? — Ah! je sens cette vérité plus que vous ne sauriez le croire. Si M. Aldini était entre nous, mes jouissances seraient pures, et rien ne pourrait m'en faire appréhender les regrets. — Je ne vous conçois point ce soir. Cependant, jusqu'à ce

jour, il m'a été si facile et si précieux de vous entendre ! Un signe, une seule expression de vos regards suffisaient pour me développer votre pensée. Aujourd'hui, tout est énigme pour moi. Par exemple, ne m'avez-vous pas dit que ma religion est la vôtre? — Sans doute. Si vous êtes Française, vous fûtes baptisée dès votre enfance, et vous êtes chrétienne. — Vous m'effrayez. — Pourquoi donc ? — Parce que Mme. Faber m'a dit que je n'étais excusable de n'avoir point pratiqué sa religion jusqu'à ce moment, que parce que j'avais été, dès mon enfance, d'une religion étrangère; et si.... mais pourquoi toutes ces réflexions ? Je suis la fille de M. Aldini; il est votre père; nous n'en connaissons point d'autre; il approuve notre amour; cet amour fait notre bonheur; voilà ce qui doit nous occuper, et non point ces idées religieuses, auxquelles je ne saurais me livrer exclusivement, sans avoir consulté mon père ».

Cependant, le souper, apprêté par la main des grâces, servi par le plus folâtre enjouement, fut présidé par les amours. On avait fait une assez longue course; le temps était froid; nos amans étaient jeunes, bien portans; ils étaient heureux de leur isolement; le piquant même d'un souper préparé par Zilia, dont son amant s'était fait le maître-d'hôtel, tout stimulait leur appétit. Placés vis-à-vis l'un de l'autre, assis à une table qui n'avait pas deux pieds de largeur, leurs mains s'unissaient aisément; leurs pieds et leurs jambes s'enlaçaient; leurs regards se touchaient, leur haleine se mêlait; tout était jouissance, tout était agitation, trouble et volupté.

Après le repas, chaque chose fut remise à sa place. Le bon M. Aldini était dans tous leurs discours; la tendresse de Zilia ne pouvait l'oublier; la frayeur de Dolimont rappelait sans cesse son image et ses préceptes à son secours.

C'était

C'était donc à double titre que cet homme juste était l'objet de ses regrets.

« Divine Zilia! dit Dolimont, couchez-vous ; goûtez un sommeil paisible, et demain, toute la matinée sera consacrée à M. Aldini ; vous savez que nos après-dîners sont à lui. »

A ces mots, il donne le baiser d'adieu à Zilia. Ce baiser est suivi d'un autre. Leurs lèvres se séparent et se rejoignent avec la puissance irrésistible de deux barreaux aimantés. Deux fois Dolimont s'arrache des bras de son amante. Chaque fois qu'il la quitte, croyant aller se coucher et chercher le repos, elle fait tomber une partie de son vêtement. Déjà son corset est ôté ; sa chaussure a disparu ; un jupon court fait tout son habillement. En cet état, elle consent à dire un dernier adieu à Dolimont. Il vole, elle est près de son lit. Il la saisit, un baiser de feu unit leurs lèvres plus fraîches que la rose du matin. Cette

poitrine d'albâtre où les plus belles formes de la beauté sont à découvert, touche à nu la poitrine de Dolimont; ce contact inattendu les embrâse; un mutuel transport s'empare de leurs sens; leur raison s'égare; leurs bras s'enlacent et enchaînent leurs corps; leur ame se touche par leur haleine qui n'est plus qu'un même souffle. Dolimont sent que sa Zilia, qui pousse de légers soupirs, lui échappe; ses genoux fléchissent; ses paupières se ferment; ses lèvres ne répondent plus aux baisers de Dolimont. Il la couche sur son lit; l'évanouissement de Zilia fait le délire de Dolimont: il oublie le monde et ses devoirs; il ne pense plus à la pudeur, à l'innocence, à la foi qu'il a donnée à M. Aldini; il ne voit plus que son amante et le plaisir: que dis-je? il ne voit, il n'entend que son amour et la nature. Si l'œil de Zilia s'entr'ouvre, c'est pour l'inviter à tout oser. La passion l'entraîne; il est

subjugué par la propre force, par la faiblesse de Zilia, par l'entraînement du plaisir, et Dolimont ne sort de son délire que pour tomber dans les remords.

Aldini est le premier objet qui frappe son souvenir. Le premier acte de sa raison est la confusion du repentir. Son œil s'ouvre à la vérité, lorsqu'elle est cruelle à sa vue. Tel Adam, perdant son innocence, tenté par Eve, non moins pure, non moins belle, non moins innocente que lui. L'image du Seigneur qu'il a offensé est la première intuition de son esprit. Tel est Dolimont à l'égard d'Aldini; tandis que Zilia n'éprouve pas même l'apparence du regret. Elle est dans les bras d'un époux adoré. Son bonheur est aussi pur et plus vif peut-être que celui des célestes esprits dans le sein de Dieu même. Elle serre dans ses bras caressans Dolimont qu'elle adore. Elle le couvre de baisers. Son innocente sécu-

rité absorbe les regrets inutiles de son amant. Il se précipite lui-même sur ce sein que sa faute a comprimé sans le flétrir. Délicat dans ses principes tant qu'il fut innocent, il devient moins sévère dès qu'il est coupable. Le sophisme écarte le remords; il se persuade qu'il est l'époux de Zilia, et le plaisir du crime lui paraît être la récompense de la vertu. C'est ainsi que la faute, en se prolongeant, lui semble une action légitime. La nuit s'écoule en volupté sans mélange, et les principes rigoureux du devoir ne sont oubliés par le sage, que parce que la vertueuse innocence les avait ignorés.

Lorsqu'ils sortirent de cette couche, que les erreurs de l'amour avaient rendu le trône de l'hymen, le ciel était dans leur âme, ou du moins ils croyaient avoir vécu dans les cieux. Leurs regards en avaient toute la candeur, toute la sérénité.

« O mon épouse! mon ame! ma vie!

partons, dit Dolimont, partons. Allons vivre à présent pour notre père. Nous n'en vivrons que mieux pour nous. Tant qu'il sera dans ces murs terribles, qu'il manquera de choses à notre félicité! »

Ils s'habillent; Dolimont vole à son hôtel, et revient avec le costume que demandaient les visites qu'il était contraint de faire. A son retour, Zilia qui est prête, se jette dans la voiture; mais à peine les chevaux ont-ils fait quelques pas, que Zilia aperçoit Mme. Faber. Son teint se colore du plus vif incarnat. Elle fait arrêter la voiture, en descend, et Dolimont vole à Versailles, tandis que Zilia rentre chez Mme. Faber.

Cette Dame voit un désordre prodigieux dans son logement. Le lit de Zilia sur-tout l'étonne. Il est tel encore que ces amans l'ont quitté. A peine cette Dame a-t-elle besoin de faire une question. Zilia, enchantée de son existence,

lui fait l'aveu de tout. Mme. Faber se répand en exclamations, en plaintes, en gémissemens. Elle fait des invocations à la Vierge et à tous les Saints. Elle accuse Dolimont, Zilia, Aldini; elle s'accuse elle-même. Elle se repent d'avoir accepté des bienfaits qui ont causé la profanation de sa demeure. En vain Zilia se justifie par le consentement de son père, par les usages de son pays, par le serment qu'elle a fait, par la foi conjugale qu'elle a donnée aux pieds des autels, en présence du Ministre saint, et d'après les questions qu'il a faites; Mme. Faber ne voit, dans cette nuit affreuse, que le désordre de sa passion, le sacrilége des principes religieux, et déclare formellement à Zilia que, si elle ne promet pas de se conduire plus sagement à l'avenir, elle se verra contrainte de la faire sortir de son logement, ou de s'en bannir elle-même; et sur l'assurance qu'elle donne qu'elle

n'exige point que Zilia renonce au mariage qu'elle pense avoir contracté avec Dolimont, mais seulement aux licences que ce lien sacré autorise, celle-ci consent à tout, et conjure Mme. Faber de ne point l'abandonner. Sensible à l'innocence de cette jeune personne dont les grâces et la beauté plaidaient encore en sa faveur, sensible aux charmes d'une éloquence naturelle, aux caresses d'une amitié sans fard, et reconnaissante des prodigalités de la bienfaisance, sans esprit de séduction comme sans intérêt, Mme. Faber pardonna tout, promit le silence, invita Zilia à le garder sur-tout à l'égard de son père, et se mit à réparer les désordres de l'amour, non sans éprouver elle-même des émotions, qu'elle n'était pas toujours en état de surmonter.

Le lecteur pense que, lorsque Dolimont arriva de Versailles, il n'eut pas besoin de faire des questions à Zilia sur

ses aveux indiscrets, il les vit tous sur le visage de Mme. Faber, qui lui fit l'accueil le plus froid, et ne daigna pas jeter un regard sur lui, lorsqu'il entra dans son logement. Dolimont, ne doutant point que son crime ne fût découvert, se jeta aux genoux de Mme. Faber, et lui racontant sa faute, lui disant les circonstances qui y avaient donné lieu, l'agravant ou l'atténuant suivant l'occasion, il émeut, il attendrit tellement cette Dame bonne, indulgente et sensible, que, touchée de ses charmes autant que de sa soumission, elle lui dit : « Je vous pardonne, petit bourreau, pourvu que vous soyez honnête homme, comme je ne saurais en douter. Relevez-vous, monstre! ajouta-t-elle en détournant ses yeux humides, et lui donnant un petit soufflet. Je sens qu'il était impossible à Zilia de vous résister, et qu'il ne vous était pas moins difficile de résister à Zilia ».

CHAPITRE

CHAPITRE IX.

« MAINTENANT que nous voilà d'accord, dit Dolimont, parlons des intérêts de M. Aldini. Ne vous offensez pas, maman, ajouta-t-il en prenant un langage caressant; ne vous offensez pas, si je l'appelle mon père. — Oui, mais à condition qu'auprès de Zilia, vous ne vous souviendrez plus qu'il vous adopta pour son fils. — C'en est fait, maman; je vous l'ai promis. J'ai appris à Versailles, que notre père a été jeté dans les fers; premièrement, pour être soupçonné d'être un espion anglais; secondement, pour traîner à sa suite une certaine Zilia, qu'il dit être sa fille, et qui n'est qu'une actrice qu'il a débauchée à Marseille; troisièmement, pour avoir voulu, par le moyen de cette fille, séduire un jeune homme de famille; et

ce jeune homme c'est moi. Enfin, la lettre de cachet a été expédiée sur la dénonciation et sur la demande de ma mère, coalisée avec un certain Dublançai ; homme dont elle s'est coiffée, dit-on, depuis peu de jours ; homme qu'elle reçoit habituellement chez elle, qui est un mauvais sujet noté à la police, et qui paraît vouloir établir son pouvoir dans la maison de la mère par le bannissement du fils ».

« Or, le Ministre, après avoir fait prendre des renseignemens sur M. Aldini, a su qu'il n'est rien moins qu'un espion des anglais, et que par-tout il s'est déclaré leur ennemi. Toutes ses démarches auprès du Gouvernement de France, se réduisent à avoir sollicité, au ministère de la marine, le nom des corps qui étaient aux Grandes-Indes en 1769 ; de là, il s'est rendu au ministère de la guerre, où il a demandé le nom des officiers qui servaient dans ces ré-

gimens. Il a dit le motif pour lequel il faisait cette recherche; et ce motif, m'a-t-on dit, est si beau, et si facile à vérifier, que s'il est tel qu'il l'a énoncé, comme on n'en doute pas, M. Aldini sera mis aussitôt en liberté; mais comme tout à la cour se fait avec lenteur, ce n'est que dans vingt jours qu'on en fera le rapport; il en faudra vingt et un pour que le Ministre y réponde, autant pour que le Roi signe son élargissement; et pour peu que nos ennemis fassent naître quelque incident, il faudra recommencer toutes les informations préliminaires; et comme chaque arrêté ne se prend que de trois semaines en trois semaines, il pourrait se faire que notre bon père, avec la meilleure cause du monde, fût prisonnier encore bien longtemps, à moins que, par des générosités bien entendues, je ne parvienne à franchir des formalités qui ne sont de rigueur, que pour rendre la multitude des commis nécessaire ».

« Ces nouvelles, quoique fâcheuses, ne laissent pas que d'être consolantes. L'on m'a fait entrevoir que cette lettre de cachet, étant l'effet de la protection ou de l'argent, ou peut-être des deux à-la-fois ; la protection et l'argent, qui avaient fait le mal, pouvaient de même opérer le bien. Or, j'espère que, tant du côté des protections que de celui de l'argent, je pourrai rivaliser ce Dublançai, que volontiers je ferais régaler de quelques coups de bâtons, à moins qu'il ne soit assez brave pour décider autrement, qui de nous deux doit vider la maison de ma mère, qui, au total, est la mienne, s'il me prenait fantaisie d'en jouir ».

Dolimont, en parlant ainsi, ouvrait le secrétaire et se disposait à écrire à M. Aldini. Après avoir fait cette lettre, il en fit une seconde qu'il ne communiqua point à Mme. Faber, ni à Zilia. Elle était pour Dublançai. Il l'invitait

à se trouver à la barrière Maillot pour un bal qui devait s'y donner à cinq heures et un quart du soir. Dolimont l'engageait à s'y trouver, et lui déclarait qu'en cas de refus, il lui ferait donner une sérénade dont il se chargeait de payer les violons.

La lettre, écrite de la main de Dolimont, était sans adresse et sans signature; mais son laquais, qui devait la remettre à Dublançai, était chargé de lui dire, de vive voix et sans témoin, que l'invitation était de la part de son maître.

Cependant Dublançai et la Marquise avaient leurs espions à Versailles, qui les avertissaient de toutes les démarches de Dolimont en faveur d'Aldini. Le Comte en était à peine de retour, que sa mère savait déjà les espérances qu'on lui avait données; et quel que fut l'appui de Dublançai, elle ne doutait pas que M. Aldini et Dolimont réunis ne ren-

versassent tous ses projets. Quant à la conduite particulière de Dolimont, elle en était parfaitement informée. Saint-Jean, valet de son fils, était entièrement dévoué à la cause de Dublançai, depuis que la Marquise s'était chargée de payer généreusement ses rapports. Elle avait donc su que Dolimont avait passé deux nuits chez Zilia.

La Comtesse, qui n'avait plus guère de considération pour la Marquise son amie, depuis qu'elle la voyait suivre aveuglément, contre son fils, les impulsions d'un homme nouveau qui lui inspirait une sorte d'horreur, ne laissait pas que de voir fréquemment Mme. de Dolimont, tant pour se conserver la facilité de voir son fils, s'il se raccommodait avec sa mère, que pour en apprendre des nouvelles, et pour être aux aguets des dangers que pourrait courir celui qu'elle aimait. Elle apprit donc que Dolimont avait passé deux nuits

avec Zilia, en l'absence de Mme. Faber. Son cœur aimant en fut d'abord ému ; mais considérant, d'une part, qu'elle-même avait un époux avec lequel elle passait des nuits tout aussi libres ; considérant, en outre, que ce n'était que par l'amour satisfait qu'elle pouvait jouir d'un amour infidèle, elle prit son parti sur cette cruelle annonce, et même en éprouva certain plaisir. Elle n'en eut que plus d'ardeur à travailler sourdement à la délivrance de M. Aldini, et engagea son époux à parler au Ministre en sa faveur.

Voilà où en étaient les choses à l'hôtel, lorsque Saint-Jean y arriva. Il revint, peu de temps après, en annonçant à Dolimont que Dublançai se rendrait au bal où il avait été invité.

A cette réponse, Dolimont se hâta de partir pour Vincennes avec Zilia. M. Aldini, dans sa réponse, témoigna sa reconnaissance à Dolimont des dé-

marches qu'il avait faites pour sa liberté ; il y témoignait aussi la satisfaction qu'il éprouvait à connaître la nature des délits qui lui étaient imputés, et le nom de ses dénonciateurs. Il ne douta point que sa captivité n'étant le fait que d'aussi faibles ennemis, il ne fût bientôt mis en liberté.

« Puisque vous avez appris, au ministère de la marine et à celui de la guerre, les démarches que j'y ai faites, ajouta-t-il, il est juste que vous appreniez enfin les causes secrètes de ces démarches ».

« Je revenais du Bengale, et j'allais dans l'Indoustan m'unir aux forces de Tipoo-Saïb ou à celles des français, pour résister encore quelques momens de plus à la tyrannie des anglais, lorsque j'appris que l'armée de Tipoo-Saïb avait gagné l'intérieur des terres et que les anglais étaient maîtres de toute la côte de l'Indoustan. J'arrivai au moment

que l'un des derniers forts occupés par les français, venait d'être surpris pendant la nuit par les anglais ; ils y avaient mis tout à feu et à sang, et les faibles débris de la garnison française s'étaient jetés dans un petit bâtiment et avaient gagné le large. Voyant qu'il ne me restait aucun moyen d'échapper à la fureur des anglais, à la faveur de mon habit d'Indous et de leur langage qui m'était familier, je me jetai dans un des bataillons d'Indous qui s'étaient vendus à ces féroces insulaires. Passant donc pour un de leurs alliés, et n'ayant de costume que celui du plus simple soldat, l'on ne fit nulle attention à ma personne. J'entrai dans la ville qui venait d'être saccagée ; ces sortes d'horreur ont le pouvoir d'attirer les regards de l'homme sensible. Les rues, les habitations, les places publiques étaient jonchées de morts et souillées de sang ».

« Un Temple de Chrétiens attira mes regards; j'y vis plusieurs femmes égorgées. L'une d'elle fixa particulièrement mon attention et fit naître au plus haut degré la pitié que tout être sensible doit au malheur. Vêtue d'une robe légère, dont le lys égalerait à peine la blancheur, le trépas n'avait point altéré la beauté de son visage; elle tenait encore entre ses bras, le pressant contre son sein, un enfant beau comme elle, auquel on eût dit qu'elle souriait encore. L'enfant était dans l'attitude du sommeil. Son teint décoloré n'avait cependant point la pâleur de la mort. Je le dégageai de ses bras qui, roidis sur sa poitrine, la comprimaient avec effort; je le pris dans les miens; je m'aperçus qu'il respirait encore. Charmé de ravir cette victime aux Anglais, je l'emportai enveloppé dans mon manteau. M'étant sauvé dans une forêt, je gagnai la cabane d'un cultivateur, berger. Je me hâtai de dépouiller

:e bel enfant pour visiter et panser sa ɔlessure. Ce fut alors que je reconnus ɟue c'était une fille. La blessure au flanc lroit était peu de chose, et le lendemain 'enfant jouait en me caressant. Jamais e n'avais vu tant d'esprit dans un enfant, :t tant de grâces et de beauté. Elle por- :ait le nom de Julie, je le changeai contre, celui de Zilia. Je l'adoptai pour ma fille; je lui appris à me nommer son père. Je me promis de ne lui révéler sa naissance que dans le cas où je pourrois connaître celui dont elle avait reçu le jour. Zilia, qui doit en garder encore le secret, con- naît les motifs qui m'ont éloigné de l'In- doustan; mais elle ignorait ceux qui m'avaient fait diriger mes pas vers la France: elle les connaît à présent. Je voulais, ou connaître son père, ou m'as- surer que je porterais seul ce titre pré- cieux auprès de cet aimable enfant. Ma détention, qui m'a fait craindre pour mes jours, m'a fait dévoiler mon secret à

celle qui avait intérêt à le connaître ».

» Maintenant, ô mon fils ! vous voyez la raison pour laquelle je prenais des renseignemens sur les officiers qui, en 1769, servaient dans l'Indoustan, etc. »

Zilia ne put entendre la lecture de cette lettre sans donner des larmes à celle dont elle avait reçu le jour. Dolimont, lui-même, croyant voir cette catastrophe horrible, et pensant que, sans l'arrivée inopinée de M. Aldini, son amante aurait été perdue pour lui comme pour l'univers, se jeta dans ses bras et confondit les larmes de l'amour avec celles de la piété filiale.

Mais laissons ces amans réfléchir à ces terribles événemens, et se diriger sur Paris, où Dolimont avait un rendez-vous auquel il devait nécessairement se trouver, et retournons dans l'hôtel de Mme. de Dolimont, où, Dublançai, affectant un courage dont il n'était point capable,

méditait sur les moyens de concilier l'honneur avec sa lâcheté.

Ce méchant homme, ayant laissé, comme par mégarde, la lettre de Dolimont sur la cheminée de la chambre à coucher de la Marquise, l'avait ainsi mise dans la confidence du défi qui lui avait été proposé; et dès qu'il entendit les pas de cette Dame, venant dans le salon de compagnie, il se hâta de fouiller ses poches, de se battre le front, de taper du pied, et de se demander à lui-même, ce qu'il avait fait de cette maudite lettre de Dolimont. En ce moment, la Marquise arrivant, lui dit: « La voilà, Monsieur, cette lettre; la voilà! et je ne dois qu'au hasard de connaître le projet sanguinaire que vous roulez dans votre pensée. Quoi! pour satisfaire à un préjugé, à un faux point d'honneur, auquel satisfait tous les jours la plus vile canaille du Royaume, vous allez vous exposer, en égorgeant mon fils, à mettre

entre vous et moi une barrière d'airain qui ne puisse jamais se briser. Comment oseriez-vous, tout couvert du sang de mon fils, rentrer dans cet hôtel et vous présenter devant moi? Ou renoncez à ce combat, ou renoncez sur-le-champ à ma maison. Si mon fils doit vous ôter la vie, il est décidé que vous ne rentrerez plus ici; et si vous arrachez celle de mon fils, je vous poursuis avec toute la fureur d'une mère irritée, et réclame contre vous toute la rigueur des lois. J'ai de l'attachement pour vous, je n'en disconviens pas; mais il ne saurait balancer à-la-fois et mon honneur et la tendresse que je conserve pour un fils ingrat qui jamais ne sut apprécier mon cœur ».

Telles furent les paroles qui, toute peu satisfaisantes qu'elles étaient pour Dublançai, ne laissèrent pas que de lui plaire infiniment. Il aimait mieux un affront à son amour-propre, que les dangers d'un combat inégal, parce qu'il

est presque inoui que, dans un combat singulier, la lâcheté l'ait jamais emporté sur la valeur. Décidé qu'il était à se vouer à l'opprobre plutôt que de s'exposer à la vengeance de Dolimont, il s'estimait heureux d'en être quitte pour l'apostrophe un peu piquante de la Marquise.

« Madame, lui répondit Dublançai, j'avoue, à ma honte, que, si je n'avais pas eu le malheur de laisser tomber cette lettre, que méchamment sans doute quelqu'un vous a remise, j'aurais été livrer, quoiqu'avec douleur, le combat auquel je suis appelé : l'honneur, pour un gentilhomme, est au-dessus de toute considération. Tous les sacrifices ne sont rien, dès qu'il s'agit de le conserver. Si vous voulez donc, Madame, que j'accède, sans rougir et sans me déshonorer à jamais, à votre demande, cédez à celle que le devoir le plus sacré m'impose de vous faire. — Quelle est-elle, Monsieur?

Il faudra qu'elle renferme quelque chose de bien terrible, si, dans la position où je me trouve, je ne m'empresse point de vous l'accorder. — C'est de vous charger de répondre vous-même à cette lettre de votre fils, et de lui dire que, sa lettre étant tombée entre vos mains, vous m'avez contraint à ne pas accepter le défi. — Oh! je vais écrire cette lettre de mon sang! — Encore un mot, madame; vous voyez que si je ne me rends point au lieu du combat, votre fils doit me faire attaquer nuitamment. Il lui sera facile d'aposter ses assassins. Il n'ignore pas que, tous les soirs, je me retire de votre hôtel à peu près à la même heure. Pour éviter un crime à Monsieur votre fils, il faut, ou que je ne rentre plus dans cet hôtel, ou que vous ayez la bonté, jusqu'à nouvel ordre, de me donner un logement chez vous.—Eh bien! je vous donne celui du frère de mon époux ».

Cependant Dolimont, prétextant une affaire

affaire pressée, avait conduit Zilia chez Mme. Faber; et de là, étant allé prendre pour second un ami qu'il avait fait avertir, il s'était hâté de se rendre au champ d'honneur : mais, au lieu d'y trouver Dublançai, il y fut accosté par un valet de l'hôtel, qui lui remit une lettre de sa mère. Après lui avoir fait de vifs reproches sur sa conduite passée, elle lui en faisait de sanglans sur l'audace qu'il avait de vouloir arracher la vie à un homme, uniquement parce qu'il avait la bonté de s'intéresser à son sort et de l'empêcher d'être la victime de ses ennemis. Cette lettre, pleine de fierté et de menaces, finissait en disant que, si la Marquise n'avait pas porté au Lieutenant-Général de la Police la lettre de son fils, c'était en considération du nom qu'il portait, et non pour les restes de tendresse qu'elle conservait pour un fils qui jamais ne recouvrerait son amitié.

Cette lettre fit le plus cruel effet sur

l'esprit de Dolimont. « Tiens, dit-il à son ami, déchire cet écrit ; j'en oublierai peut-être le contenu ; et je sens que, si j'avais le malheur, en la gardant, de lire souvent cette lettre, je haïrais un jour ma mère autant que je l'aime, et je ne doute pas que ce ne fût le plus grand de mes malheurs ». La lettre fut déchirée.

Le même valet était chargé d'un second écrit qu'il remit à Dolimont, quand le premier fut déchiré. Cet écrit était de Dublançai. Jamais plus d'insultes grossières ne sortirent de la plume d'un laquais ; qu'il n'y en avait dans celui-ci. Fort du plastron qu'il s'était fait, et ne redoutant point de combat, Dublançai abondait en menaces et en termes grossièrement injurieux.

Dolimont, en fureur, n'acheva point la lecture de cet odieux écrit. Il monta en voiture et voulut se diriger du côté de l'hôtel, pour en chasser avec ignominie

l'insolent qui se permettait des bravades non moins lâches que peu méritées. Sa colère n'était pas moins vive contre sa mère. Il annonçait des intentions peu respectueuses : dans sa fureur, il osa prononcer qu'il la chasserait avec son tenant de la maison de son père qu'elle déshonorait.

A ces mots, l'ami de Dolimont, effrayé pour l'honneur de son ami, de l'esclandre qu'allait causer cette aventure, prit les rênes du cheval du cabriolet ; et, malgré Dolimont, le dirigea hors de Paris, lui faisant prendre les boulevards extérieurs, et du côté opposé à la demeure de Mme. de Dolimont.

Le valet, témoin de la fureur, des menaces et des projets de Dolimont, se rendit à l'hôtel, et ne déguisa rien à la Marquise de ce qui s'était passé; et cette femme, ne doutant point que son fils ne fût entièrement perverti, craignant pour son honneur l'éclat dont elle était menacée, osant même craindre pour ses jours

et pour ceux de Dublançai, à qui elle croyait avoir les plus grandes obligations; craignant aussi que son fils, par quelqu'action violente, ne déshonorât le sang dont il était issu, ne balança plus à prendre les mesures dont lui avait parlé Dublançai. Cet homme l'introduisit chez une de ces femmes perdues d'honneur et de dettes, qui, jouissant d'un reste de beauté, se servent de l'empire qu'elles ont sur un homme puissant, pour se hâter de faire argent de tout.

CHAPITRE X.

MADAME de Dolimont promit quatre cents louis, et en donna cent comptant à cette femme, non pour elle, qui se disait incapable d'altérer par l'or ou des présens, le plaisir de rendre service à une mère infortunée; mais pour les personnages secondaires qu'elle serait contrainte d'employer.

Si Dublançai parvenait à faire renfermer Dolimont, il se regardait comme le maître de toutes ses affaires; déjà il logeait dans son hôtel; déjà, sous les apparences de l'intérêt le plus tendre, il s'était mis à la place du bon Hilaire; et c'était lui qui, dorénavant, allait être l'administrateur des biens de cette maison; déjà il avait envoyé des assignations à tous les débiteurs de la Marquise, qui, sensible et généreuse, n'avait jamais exercé

la moindre rigueur; et l'on soupçonne que cet homme si zélé pensait plus à ses intérêts qu'à ceux de la Marquise.

Dès qu'il eut décidé la Marquise à cette démarche, il publia par-tout que Mme. de Dolimont l'avait pris pour son ami, son confident, sa consolation dans ses douleurs, et pour son soutien contre son fils, qui l'avait menacée d'attenter à ses jours. Il dépeignit Dolimont comme un joueur, un débauché, un homme criblé de dettes, perdu d'honneur, et qui, lâche autant que misérable, traînait sa malheureuse existence au sein d'une crapuleuse obscurité.

Tels étaient les premiers malheurs survenus dans cette famille, pour la confiance tacite que la Marquise avait donnée à une lettre anonyme, à une dénonciation soi-disant officieuse, et qui n'était que le résultat de la plus noire perfidie. Quelle leçon pour ceux qui prêtent l'oreille à des dénonciateurs cachés, peste effroyable de la société!

Cependant, Dolimont avait été entraîné à son hôtel par son ami; celui-ci ne le quitta qu'après en avoir reçu sa parole d'honneur qu'il n'irait point chez sa mère; et dès que Dolimont fut seul, il monta dans une voiture, et se rendit chez Mme. Faber; mais cette dame, qui avait passé deux nuits auprès de sa mère sans fermer la paupière, était déjà couchée.

N'étant guère en état d'aller en société, il se rendit au Palais-Royal; de là, à l'hôtel d'Angleterre, et parcourant, quoique sans dessein, toutes les physionomies des joueurs, il en vit à peine une qui n'annonçât un homme plus à plaindre que lui. Allons nous distraire au spectacle, dit-il; et consultant les affiches, il se décida pour les Italiens ou l'Opéra comique. Comme il était vêtu négligemment, il alla se cacher dans une seconde loge, où il n'y avait personne. Bientôt un jeune homme et une jeune femme vinrent

s'y placer aussi. La jeune femme regardait beaucoup Dolimont, et parlait bas au jeune homme. Le Comte crut s'apercevoir que l'on s'entretenait de sa personne. « Qu'ai-je de singulier, Madame, dit-il avec humeur, pour être ainsi l'objet de votre entretien? — Ah! Monsieur, lui répondit la jeune Dame, je serais bien criminelle si, en parlant de vous, je ne conservais pas tout le respect que l'on doit à un homme d'honneur. Je disais à Monsieur que vous êtes bien différent de ce que vous étiez, il y a quelques jours, quand j'eus l'honneur de vous voir. Vous aviez l'air, les paroles, le sourire d'un ange; aujourd'hui, vos regards me font peur. Vous serait-il arrivé quelque fâcheux événement, Monsieur? — Je ne vous connais point, lui répondit brusquement Dolimont. — Vous ne me reconnaissez point? Vous me regardâtes cependant beaucoup. Voilà M. de Fayolle, notre ancien commis, dont

ma

ma mère vous parla. — Je n'ai pas plus de souvenir de M. Fayolle que de vous: laissez-moi. — Oh ! bon Dieu, me tromperais-je en effet ? Et n'êtes-vous pas venu, rue Férou, au quatrième, avec une très-jolie personne ? n'avez-vous pas forcé notre porte pour..... — Quoi ! vous seriez ?.... — La demoiselle qui, n'osant se montrer, se cachait derrière sa mère : voilà mon amant. Nous nous marions dans huit jours. — Ah ! je suis enchanté de vous voir. Vous êtes vraiment belle à présent. — Vous avez bien de la bonté. Nous sommes sortis de ce lieu misérable ; nous avons acheté des habits ; ma mère a envoyé un exprès à M. Fayolle : il est arrivé aussitôt. Nous nous aimons beaucoup ; il a un excellent commerce : nous allons vivre heureux. Ah ! sans vous, Monsieur, que nous serions infortunés ! — Vous me rendez la vie, reprit vivement Dolimont. J'étais en ce moment le plus mal-

heureux des hommes. Le plaisir d'avoir contribué à votre bonheur, efface le souvenir de tous les maux qu'on me fait. — Que j'ai du plaisir à vous voir ! que je vais rendre maman contente ! Elle dit toujours : Bon Dieu ! n'apprendrons-nous jamais ni le nom ni la demeure de ce beau jeune homme qui nous a secourus si à propos? O mes enfans ! il fut votre second père. Il vous a donné le jour, et l'a conservé à votre mère. Prions Dieu pour qu'il soit heureux, pour qu'il triomphe de ses ennemis et de ses envieux, s'il en a. Oh ! si vous entendiez tout le bien que maman dit de vous ! et nous d'en dire encore plus qu'elle. A présent, que je vous ai rencontré, vous ne nous quitterez pas que vous ne nous ayez donné votre adresse, et dit votre nom. — Et le vôtre, Mademoiselle, puis-je vous le demander sans indiscrétion ? — Je m'appelle Sophie; mon père s'appelait Dolinval. — Mon nom, Made-

moiselle, est Dolimont. Je ne vous donnerai pas mon adresse, je suis en camp volant; mais adressez-vous, rue du Four, maison de l'herboriste à droite, en allant à l'Abbaye, chez Mme. Faber, et demandez Zilia. — Cette belle demoiselle, peut-être ? — Précisément. — Ah ! que nous aurons de plaisir à embrasser ses genoux ! — Elle a l'ame plus belle encore que sa personne ».

M. Fayolle avait déjà tiré de sa poche un crayon, et il écrivait l'adresse que Dolimont venait de donner à Sophie; puis, lui donnant une carte imprimée, il lui dit : « Puisque vous nous avez rendu la vie, Monsieur, et que vous êtes devenu le père de ma future, vous ne pouvez nous refuser une grâce. — Laquelle, Monsieur? — C'est d'assister avec Mlle. Zilia à notre noce, qui se fera d'aujourd'hui en huit. — Je ne le puis. Je manquerais à l'honneur en allant assister à de tels plaisirs, tandis que la per-

sonne que j'estime et chéris le plus au monde, est dans les fers ; mais j'assisterai à votre contrat ».

Dolimont regarda l'adresse qu'on venait de lui donner : « Ah, ah ! dit-il, au *Grand Mogol ?* Je connais votre magasin ; j'y ai été un jour avec une très-jolie femme de ma connaissance, Mme. la Comtesse Destourelle. — Ah ! Monsieur, c'est une femme qui paye bien, reprit Fayolle ; je l'estime et je l'honore infiniment ».

La conversation se serait prolongée, si Dolimont, dans sa douleur, avait pu jouir du spectacle ; mais, ne pouvant supporter tout ce qui avait rapport à la gaîté, il se retira à son hôtel, où, tâchant de bannir toute pensée relative à ses chagrins, et ne s'occupant que de l'image de Zilia, des bontés de Mme. Faber, de la naïveté de Sophie, et de l'espoir de sauver M. Aldini, il soupa et se coucha pour chercher le repos.

A peine était-il, le lendemain, chez

Mme. Faber, qu'il y vit entrer Sophie et son amant. Ils venaient l'un et l'autre remercier Zilia, et finirent leur compliment en déposant sur la table les cinquante louis qu'elle leur avait donnés. Zilia ne vit pas cette action sans douleur. Dolimont s'en aperçut; il se leva précipitamment, et prenant cet or qu'on lui rendait, et le mettant dans les mains de Sophie, il lui dit:

« N'altérez point le plaisir d'une bonne action, Mademoiselle; laissez-nous ce faible mérite tout entier. Le zèle avec lequel nous vous avons secouru vaut bien que vous nous fassiez un tel sacrifice. M. Fayolle n'est encore que votre ami, comme nous; pourquoi ne permettriez-vous qu'à lui le plaisir de vous obliger? Vous en aurez tant d'autres à lui faire, et qu'il saura apprécier! Et, si ce n'est assez, souvenez-vous du titre que vous m'avez donné. L'on reçoit tout d'un père; d'un amant, l'on ne doit accepter que son cœur ».

Sophie voulait insister ; Fayolle prit la parole et dit : « Je sens tout le prix d'un tel procédé, Monsieur ; j'accepte personnellement les cinquante louis pour la famille que l'amour et la reconnaissance m'ont fait adopter. Vous m'avez appris la route du bien ; je tâcherai de la parcourir après vous ».

Lorsque ces amans furent sortis, Dolimont adressa la parole à Mme. Faber, qui avait jeté des regards d'étonnement sur ces pièces d'or : « Maman, lui dit-il, n'ai-je pas bien fait de repousser cette restitution ? Vous êtes sobre, nous le sommes : il me reste encore plus de cinquante mille livres de rentes, produit de la succession qui vient de m'arriver. N'y a-t-il pas assez pour nous ? Désormais, votre sort est inséparable du nôtre : je ne tarderai pas à vous en donner l'assurance ».

Ces paroles donnèrent une expression toute nouvelle à la figure de Mme. Fa-

ber, qui répondit à Dolimont : « Vous m'appelez *maman ;* vous avez un père, vous allez le visiter tous les jours; et je ne suis jamais de la partie ! Pourriez-vous m'accorder la faveur..... — Je vous entends. Demain..... — Demain? J'ai promis d'aller revoir ma mère. — Eh bien ! ce soir. — Ah ! vous me mettez au comble de la joie ».

En effet, le soir même, elle fut du voyage de Vincennes ; et le lendemain, elle partit pour Saint-Germain, déclarant qu'elle ignorait si elle pourrait revenir le soir ; et conjurant Dolimont, dans le cas qu'il couchât dans son logement, de respecter Zilia. Dolimont promit ; mais, hélas ! il n'est que trop facile de deviner qu'il ne tint point sa promesse; car, en effet, Mme. Faber ne revint que deux jours après.

Cinq jours s'écoulèrent ainsi. Dolimont était allé trois fois à Versailles ; il avait obtenu une audience du Minis-

tre, et lui avait dit les raisons pour lesquelles M. Aldini avait demandé des informations dans les bureaux de la marine ; mais le Ministre avait été prévenu par les intrigues de la Dame qui avait reçu cent louis. L'aventure par laquelle M. Aldini avait sauvé Zilia, ayant quelque chose de romanesque, loin d'attendrir le Ministre, n'avait fait que le persuader de plus en plus que Dolimont était un jeune homme séduit par un intrigant ; et, ne faisant que des réponses vagues à sa demande, il l'avait laissé partir sans lui rien dire, ni de l'opinion qu'il avait sur Aldini, ni des projets qu'il avait sur lui-même.

Cette retenue du Ministre aurait dû éclairer le jeune Comte sur ses dangers ; mais la jeunesse est naturellement peu défiante ; l'homme n'apprend à lire sur la physionomie de ses semblables que par les fourberies qu'il éprouve. L'expérience du malheur est souvent le seul

moyen de l'éviter. C'est donc une nécessité de passer par ces épreuves ; et, dans le cours de la vie, l'homme le plus heureux, n'est que celui qui a éprouvé le moins de tribulations.

Dolimont, revenant de Versailles, et passant par le Cours-la-Reine, rencontra le bon Hilaire ; il le fit monter à côté de lui, s'informa de ce qu'il était devenu depuis leur séparation, et lui raconta brièvement ses malheurs, ceux de M. Aldini, et commençait à lui parler de ses amours, lorsque sa voiture s'arrêta devant la porte de Mme. Faber.

« Monte, suis-moi, sage Hilaire, dit-il, tu verras notre petit ménage. Il ne manquerait rien à mon bonheur, si ma mère était plus raisonnable, et si M. Aldini était en liberté. Je suis devenu un petit Crésus, depuis que me voilà retiré du grand monde. Je te dois, et tu me fuis. — Vous ne me devez rien, Monsieur, Madame m'a payé. — Je te dois

de la reconnaissance : c'est une dette sans limite. — Et moi qui vous dois une affection sans bornes, un respect si mérité, le bien-être dont je jouis dans ma petite fortune..... — Tu vas voir Zilia. La Dame chez laquelle elle est logée, eut jadis la profession que tu as exercée. Tu ne seras pas fâché de la connaître; veuve, âgée de trente-cinq ans, vertueuse, belle encore pour son âge..... Tu souris, bon Hilaire !

Il dit. La porte s'ouvre; Zilia se précipite dans les bras de Dolimont, et bientôt salue avec amitié le sage Hilaire. « Voici, dit Dolimont à Mme. Faber, voici l'ancien intendant de notre maison, M. Hilaire, dont je vous ai parlé quelquefois ». Mme. Faber jette un coup-d'œil sur Hilaire : Hilaire en jette un sur Mme. Faber; et les deux amis des deux amans semblent déjà satisfaits de s'être vus.

A peine Dolimont est-il entré, que

l'on frappe à la porte. C'est le laquais de Dolimont. Il lui apporte une lettre. Il l'ouvre; c'est une provocation de Dublançai. Il l'appelle, à son tour, à la même grille de Maillot, pour y vider leur querelle. Dublançai lui mande qu'il espère se venger d'un lâche qui, en le provoquant au combat, a eu l'adresse de faire tomber sa lettre d'appel entre les mains de sa mère, afin de se soustraire à des dangers qu'il voulait avoir l'air de chercher avec empressement.

Dolimont, à la lecture de cette lettre, ne se sent point de colère et de joie. L'espoir d'arracher la vie à cet homme odieux lui rend celui de se réconcilier avec sa mère. Jamais plus de vengeance, plus de haine, n'ont provoqué la valeur d'un guerrier. La joie éclate dans tous ses mouvemens et dans tous ses discours. Cependant, malgré lui, une sorte de terreur se mêle à son extrême contentement. Il s'accuse de timidité, lorsqu'il

brûle de combattre; il s'indigne de l'inquiétude qui le tourmente, lorsqu'il méprise l'adversaire qui s'offre de lui-même à ses coups.

Après son dîné, il se hâte d'aller chercher un témoin pour le combat. Deux amis chez lesquels il se présente successivement ne sont point chez eux; il vole chez un troisième, même sort. Il les fait chercher, on ne les trouve pas. Le temps s'écoule, l'heure approche; la crainte d'arriver trop tard au rendez-vous le fait partir seul. Traversant la place Louis XV, il voit un jeune homme qui, portant une cocarde au chapeau, quoiqu'en habit bourgeois, lui paraît être un militaire. Il fait arrêter sa voiture, s'élance, et courant après le jeune homme, Monsieur, lui dit-il, n'êtes-vous pas un militaire?—Que t'importe? répond brusquement l'inconnu. — J'ai une affaire d'honneur. Pressé par le temps, je n'ai pu trouver un témoin.

Voudriez-vous m'en servir ? — C'est m'inviter à des nôces. Aurai-je le plaisir de me mesurer aussi ? — Non, Monsieur. Je cherche un témoin, et non pas un second. — Tant pis. Mais n'importe. Allons toujours.

Cependant Dolimont avait, par mégarde, laissé la lettre de Dublançai sur la commode de Mme. Faber, qui la voyant, et se rappelant que cet écrit avait fait beaucoup d'impression sur le Comte, voulut le lire. Zilia partagea sa curiosité et son indiscrétion. Que devinrent ces deux Dames en apprenant cette nouvelle ? Elles pensèrent que déjà peut-être Dolimont était au rendez-vous, qu'il combattait, qu'il recevait une blessure, qu'il expirait. Zilia, saisie de frayeur, ne respirait qu'à peine.

Hilaire, témoin de leurs alarmes, essaya de les calmer, en les entretenant de l'adresse et de la valeur de son ancien maître ; mais le cœur de Zilia se fer-

mait à toute consolation. Hilaire les conjura de prendre du calme, et de lui permettre de se rendre au champ du combat pour leur en apporter promptement des nouvelles. C'était ce que Zilia souhaitait par-dessus tout. Mais lorsque Hilaire arriva à la grille de Maillot, il s'informa vainement, il ne puf rien apprendre ni du combat ni des combattans. Il revint donc chez Mme. Faber, espérant que son maître s'y serait déjà rendu ; ces Dames n'en avaient appris aucune nouvelle. Leur inquiétude, leur trouble allait croissant, lorsqu'on frappa à la porte; c'était la domestique de l'herboriste qui apportait une lettre, qu'un Monsieur venait de lui donner. Mais quelle lettre, grand Dieu ! la voici.

« Mademoiselle, blessé à mort dans un combat contre le vaillant M. Dublançai, que je reconnais comme le plus brave et le plus honnête cavalier du Royaume, je me sers d'une main

étrangère pour vous adresser mes adieux. Je vous rends votre foi, puisque le ciel le veut ainsi. Recevez M. Dublançai, lorsqu'il se présentera chez vous. C'est le seul homme qui soit digne de me remplacer dans votre cœur. Quand il vous verra, il vous dira une foule de choses dont je l'ai chargé pour vous. Adieu, la mort est sur mes lèvres. Mon œil ne voit plus la clarté des cieux. Mon cœur seul, en vous aimant, me fait connaître que je vis encore ».

CHAPITRE XI.

Cette lettre faillit coûter la vie à *Zilia*; elle tomba dans un évanouissement dont Hilaire, Mme. Faber et quelques voisins accourus, eurent bien de la peine à la faire revenir; et quand elle revit le jour, ce fut pour le maudire, pour se livrer aux larmes, aux cris, aux sanglots, pour tomber enfin dans le plus affreux désespoir. Cet accès de douleur épuisa ses forces. Elle éprouva un second évanouissement qui fit craindre pour ses jours. On parvint cependant à la rappeler à la vie. Elle rejeta constamment tous les secours, tous les soins qu'on voulut lui donner. Elle ne désira, n'invoqua, ne sollicita que la mort. Ne voulant point commettre le crime d'attenter à ses jours, elle voulait cependant mourir. Aussi prit-elle le parti de refuser

refuser toute nourriture, et d'attendre ainsi le moment qui devait l'unir à son cher Dolimont. N'ayant donc d'autre aliment que ses larmes, d'autre consolation que l'espérance de la mort, elle passa trois jours dans un abattement qui fit désespérer de sa vie.

Mme. Faber et le bon Hilaire avaient vainement appelé les prêtres et les médecins à leur aide, rien n'avait pu calmer la douleur de Zilia, ni lui faire changer de résolution. Hilaire imagina un moyen que voici.

Il s'était aperçu que lorsque Zilia sommeillait, elle était dans une grande agitation. Ce n'est donc pas un véritable sommeil, se dit-il à lui-même. Si je lui parlais en ces momens. Contrefaisons l'organe de M. Aldini. Lui seul a, sur cette aimable personne, l'autorité de l'attachement, de la reconnaissance et du respect. En conséquence, saisissant un moment où Zilia paraissait

vivement agitée dans son sommeil, Hilaire, imitant l'organe de M. Aldini et se tenant derrière le chevet du lit de sa jeune Maîtresse, dit à haute voix :

« Zilia, Zilia, tu me laisses mourir dans les fers ! Zilia, ma chère Zilia! viens au secours de ton père! »

Zilia, étonnée, se reveille en sursaut, appelle Mme. Faber et lui répète les paroles qu'elle a entendues.

« Ne vous l'ai-je pas dit plusieurs fois, lui répond Mme. Faber, que vous seriez la cause de la mort de M. votre père? Quel crime effroyable n'auriez-vous point à vous reprocher! N'en doutons point; il est des songes qui sont des avertissemens du ciel. Celui-ci n'est pas une simple pensée de votre imagination; c'est une voix occulte qui a parlé au fond de votre cœur. Le ciel a dû s'irriter de voir que, pour une mort, qui est dénuée de vraisemblance, vous en donniez une bien réelle à celui

qui vous a donné le jour. Ne vous ai-je pas dit qu'Hilaire était allé aux informations à l'hôtel de Dolimont, et que le concierge lui a dit qu'on n'avait pas même entendu dire que Monsieur fût malade. Il a dit seulement qu'il circulait sourdement que M. Dolimont avait été arrêté. — Vous ne me dites tout cela, ma bonne Dame Faber, que pour me décider à survivre à mon malheur. — Sans doute, je l'aurais imaginé si j'avais pu, afin de vous empêcher de mourir, puisqu'il est bien décidé que le ciel ne le veut pas; mais je ne dis que la vérité, et il est bien étrange que vous aimiez mieux périr que de l'entendre. Supposons tout au pire : supposons, contre toutes les apparences, que notre cher Dolimont ne soit plus; il serait toujours vrai, que vous devez lui survivre assez pour rendre à votre père une partie des soins que vous en avez reçus. C'est une dette sacrée, que vous

ne devez point laisser acquitter par d'autres. Rendez la liberté à M. votre père; puis mourez, si ça vous fait plaisir. Vous serez coupable alors, mais beaucoup moins que vous ne le seriez en ce moment. Eh ! pourquoi chercheriez-vous alors à mourir, puisque vous apprendrez, sans doute, dans cette intervalle, que votre amant respire et qu'il attend sa liberté de vos soins ? — Ah ! si je pouvais croire qu'il y a quelque espérance ? — Non, non, gardez-vous de le croire. Il vaut bien mieux, en mourant vous-même, donner la mort à tout ce qui vous est cher. Croyez-vous que MM. Aldini et Dolimont survivent à votre perte? C'est vous qui allez les entraîner au tombeau. Captifs, ils attendent, dans leur prison, que vous voliez à leur secours; et vous aimez mieux rester honteusement dans un lit, que d'aller leur porter la moindre consolation. Que dis-je? vous nous empêchez

nous-mêmes de faire aucune démarche pour leur liberté, en nous forçant à vous donner tous nos soins. J'aurais donc un double reproche à vous faire; mais je ne vous en fais aucun, persuadée que vous ne tarderez pas à vous en faire vous-même de si cruels, que le désespoir dans lequel cette fausse nouvelle nous a jetée, ne sera rien pour les souffrances, en comparaison de ce que vous éprouverez par les remords. — Hélas! de quel effroi vous aggravez ma douleur! — Je tâche de le faire naître, afin que vous cherchiez à l'éviter. — Eh bien! que faut-il faire? Je suis toute à vous. — Il faut prendre de la nourriture, vous lever, laisser faire votre lit, obtenir ensuite, par le repos, les forces dont vous aurez besoin; demain matin, nous irons à Versailles prendre des informations, et le soir nous irons voir M. Aldini. Si vous en aviez la force à présent (mais comment l'espérer?)

vous feriez la lettre que doit lui porter le fidèle Rocko. Si je n'avais pas la certitude que M. Dolimont vit encore, vous proposerais-je d'aller à Versailles? Un tel événement serait-il ignoré dans les bureaux? Le premier commis auquel vous vous adresseriez pour connaître le lieu de la détention de Dolimont, ne vous dirait-il pas : L'homme que vous cherchez ne peut être renfermé dans une prison d'État, puisqu'il a perdu la vie ».

Ces raisonnemens, et une foule d'autres, décidèrent Zilia à prendre de la nourriture. Elle se leva, fit une lettre pour son père, partit le lendemain matin pour Versailles avec Mme. Faber. Belle encore, mais triste et un peu pâlie, elle était semblable à un beau lys qui, flétri par une longue sécheresse, laisse tomber sa tête languissante; il inspire d'autant plus d'intérêt que, conservant encore de la majesté, il a perdu le premier éclat de sa fraîcheur.

Les informations qu'elles venaient chercher furent vaines; personne ne savait que M. Dolimont fût arrêté : un seul commis, touché des charmes inexprimables de Zilia, affecté de la triste langueur qu'il lui voyait, promit de faire tous ses efforts pour connaître le mystère de cette disparition, et les renvoya à deux jours pour leur donner les renseignemens qu'elles demandaient.

De retour à Paris, elles changèrent de voiture; et, après avoir pris Rocko, elles partirent pour Saint-Mendé; delà, elles furent se poster dans le bois et dans l'endroit accoutumé. M. Aldini avait éprouvé, pendant trois jours, les plus cruelles inquiétudes. Dès qu'il fut sur la plate-forme du donjon et qu'il vit ces deux dames, sans apercevoir Dolimont, ses craintes redoublèrent, et il s'imagina que la Marquise avait fait emprisonner son fils. La lettre de Zilia, quoiqu'elle renfermât toutes ses terreurs

sur la mort de son amant et une copie du billet qu'elle avait reçu, ne fit que donner à cet homme de bien, la confirmation de l'opinion dans laquelle il avait été d'abord; en conséquence, il fit à sa fille la réponse que voici:

« Ton cœur aimant, et sans détour, a dû saisir toute l'amertume de la douleur qu'on lui avait préparée, ma chère Zilia. La lettre, dont tu me fais passer une copie, devait épouvanter un cœur ingénu comme le tien. Je ne m'étonne pas de la vivacité de tes chagrins. Tes sentimens sont si impétueux qu'ils absorbent ta raison. Tu as dû méconnaître la vérité des raisonnemens de Mme. Faber. Je ne t'en fais pas un crime: mais à présent que tu n'es plus dans le délire de la douleur, lis-moi avec le discernement et avec la sagesse que je te connais.

» Ce billet fatal, dont tu m'envoies une copie, est évidemment une invention

tion de Dublançai. Tu connais l'âme de Dolimont, et tu as pu le soupçonner capable d'écrire un tel billet! Lui qui sait que Dublançai, d'accord avec la Marquise, me jeta dans les fers, te manderait que cet homme est le plus brave et le plus honnête cavalier du Royaume; il t'aurait invité à l'accueillir chez toi, à l'aimer, à le considérer comme le seul homme digne de le remplacer dans ton cœur! Dublançai ignore que nous soyons instruits de ses manœuvres; il a cru pouvoir vous abuser par un écrit qui est nécessairement de sa main, parce que nul autre n'avait d'intérêt à l'écrire.

» Je dis plus, ma chère Zilia! la disparition de Dolimont est son ouvrage. Cette lettre, au moment où nous le perdons, le prouve sans réplique. Je ne te ferai point l'énumération des autres preuves que j'en trouve dans cet écrit; qu'il te suffise de savoir la conclusion

que j'en tire, et tu sais que je n'aime pas à donner de fausses sécurités. Dolimont a perdu sa liberté comme moi, et par les mêmes moyens tortueux et cachés. C'est à toi à prendre courage et à *nous* délivrer. Promets de l'or et ne l'épargne point. Rends-nous libres à-la-fois tous les deux, ou n'en délivre qu'un seul : le premier, dont les fers seront brisés, saura délivrer l'autre.

» Je juge, au désespoir qui a menacé tes jours, que tu ne te laisseras peut-être pas aisément persuader par ma seule conviction; mais voici une preuve incontestable que Dolimont n'a point subi le trépas. Lis attentivement. . . » Te rappelles-tu ce que je t'ai dit relativement à l'ame; celle des justes est à jamais immortelle. Lorsqu'un être aimant périt, son ame se mêle à l'ame de celui ou de ceux qu'il aima pendant sa vie; c'est une doctrine fondée sur la nature de l'ame, et démontrée par

l'expérience. As-tu oublié, mon aimable Zilia, ce que je t'ai enseigné à cet égard ? Je vais successivement le remettre sous tes yeux.

» Il y a évidemment deux êtres en nous ; l'un matériel, c'est-à-dire, qui peut être aperçu par les sens de notre corps ; l'autre spirituel, qui ne peut être aperçu que par les facultés de l'entendement. L'un est borné et matériel, l'autre est une espèce d'infini et d'éthérée. Le corps qui prend de l'accroissement, qui se dégrade, meurt et se décompose, est à l'ame, qui, en s'en dégageant, prend un accroissement immortel, ce qu'est un noyau au germe qu'il contient. Le noyau lui-même, avant de se détacher de l'arbre dont il a pris naissance, est enveloppé dans une atmosphère aqueuse contenue par une membrane. C'est ainsi qu'est un enfant, dans le sein de sa mère, avant qu'il ait vu le jour. Il est attaché à cette mère ;

il se forme de sa substance; il s'entretient dans une atmosphère aqueuse recouverte d'une membrane qui l'enveloppe. Quand il est assez bien constitué, il se détache de sa mère et vient jouir de la vie par lui-même. Le noyau, détaché de l'arbre, périt s'il est sans nourriture; l'enfant détaché de sa mère, succomberait s'il n'était point placé dans une position convenable à recevoir une substance nouvelle. Quand le noyau meurt, il en sort un végétal qui grandit et s'élève, tandis que les parties solides de sa masse se décomposent et rentrent dans l'organisation générale de l'univers. Le végétal qui en résulte jouit d'une sorte d'immortalité, comparativement à la portion ligneuse qui lui servit d'enveloppe.

» A considérer le noyau en lui-même, dès qu'il est brisé par la nature, il n'est plus; à considérer également l'homme en lui-même, dès qu'il est foudroyé

par la mort, il n'est plus; mais à considérer le noyau dans ce qu'il renferme, et c'est-là son essence, c'est au moment où il est brisé par la nature, qu'il commence sa véritable vie: il s'élance hors de terre, s'élève, se couvre de rameaux, s'agrandit chaque jour et fait la parure des campagnes. De même, à considérer le corps humain dans ce qu'il renferme, sa mort seule peut commencer sa vie; alors seulement il s'élève au-dessus de la terre, prend de l'extension, s'embellit chaque jour de quelque nouvel attribut; il décore les régions célestes. Ce n'est plus un homme, c'est un immortel.

» Tu m'as demandé des preuves de mes opinions à cet égard, ma chère Zilia, je te les ai données; mais tu les as oubliées sans doute, ou tu ne sais pas en tirer parti, ce qui est à peu près la même chose. Je ne puis te les rappeler en ce moment. Souviens-toi seulement,

que tu fus persuadée que l'âme est immortelle, et qu'après la mort elle s'unit aux humains qu'elle a chéris, sans que cette union l'empêche de participer aux grandes choses pour lesquelles Dieu l'a créée. Mais le corps ne peut sentir ce qui est esprit. L'esprit ne peut être saisi que par l'intelligence. De là vient que, lorsque nous veillons, l'ame d'un ami mort a beau s'unir à la nôtre, nous ne la sentons point. Notre ame, pendant le réveil, est touchée, pressée, agitée par notre corps; et comme un son fort empêche un son faible d'être entendu, comme une atteinte vigoureuse empêche une atteinte légère d'être sentie, de même le contact du corps, pendant le réveil, empêche l'ame de sentir le contact de l'ame amie qui touche la nôtre.

» Mais dans le sommeil absolu du corps, celui-ci n'exerce aucune action sur l'ame. Alors, la nôtre, livrée à la

sensation de l'ame amie qui la touche, qui s'enlace avec elle, qui se plaît à ne point s'en séparer; alors, dis-je, la nôtre sent la présence de cette ame, passe une nuit entière à converser avec elle; et dès que le corps se réveille, soumise à des sensations plus fortes, notre ame ne sent plus l'ame amie, et ne fait que garder le souvenir de ce qui s'est passé entre elle et son amie qui n'est plus.

» Cependant, comme notre ame n'eut jamais de sensation sans qu'elle fut commune à son corps, tout ce qu'elle éprouve de contact spirituel pendant le sommeil de son corps, est semblable aux sensations corporelles. Ainsi, même pendant le sommeil, notre ame sent l'ame de notre ami mort, comme elle le sentait, lorsqu'il était vivant.

» Reconnais-tu dans cette lettre, mon aimable Zilia, ce que je t'ai enseigné avec le plus grand soin? Eh bien! veux-tu savoir à présent si Do-

limont est mort ? Rappelle-toi si, depuis ce fatal billet, il a été auprès de toi pendant ton sommeil. Il t'adorait, tu l'aimais. Il connaît les lieux où tu dors; s'il est mort, son ame a dû s'unir à la tienne pendant ton sommeil; la sensation a dû être vive et constante. Si tu ne l'as pas senti continuellement auprès de toi, Dolimont est vivant.

» Quant à moi, j'en ai déjà la certitude, parce que je n'ai pas été visité pendant mon sommeil; et certes, j'ose croire que je fus assez aimé de Dolimont, pour qu'il m'eût honoré de la même faveur.

» Le premier être, par lequel je fus ainsi visité de la sorte, fut ma mère. Je l'aimais tendrement, elle m'aimait de même. Elle mourut, et toutes les nuits je fus auprès d'elle. Deux ans après, je perdis une femme que j'adorais, toutes les nuits je fus en correspondance avec ma mère et mon amante. Trois ans s'écoulèrent

lèrent, et je perdis un ami qui m'était très-cher; il vint s'établir en troisième auprès de moi pendant mon sommeil.

» Certaines personnes m'ont dit, que je n'avais été frappé, pendant mon sommeil, de l'image de ces trois personnes chéries; que parce que j'en avais été fortement préoccupé pendant le réveil; j'ai répondu, à ma honte, que je passais quelquefois jusqu'à vingt ou trente jours sans penser à ces trois personnes là pendant mon réveil; et je ne les voyais pas moins dans mon sommeil.

» J'avais laissé chez moi le paquet de lettres que mon amante m'avait écrites: je donnai des ordres pour qu'il me fût envoyé. Quelque temps après l'on me fit passer une caisse remplie de différens objets; cette caisse fut déposée dans un cabinet près de l'endroit où je couchais. Toute la nuit, je fus avec mon amante; quinze nuits se passèrent ainsi;

cependant, depuis que j'étais dans cette habitation, éloignée de plus de cent lieues de l'endroit où j'avais eu le malheur de la perdre, j'avais cessé de la voir pendant la nuit. J'ouvris enfin la caisse placée dans ce cabinet; j'y trouvai le paquet de lettres auquel j'avais pensé si peu, qu'il me fallut le déployer pour savoir ce qu'il renfermait.

» Tu vois donc, ma bien chère Zilia, qu'un rien suffit pour que l'image de ton amant te poursuive pendant ton sommeil; et s'il ne t'a point poursuivie, tu ne dois point douter qu'il ne soit vivant (1) ».

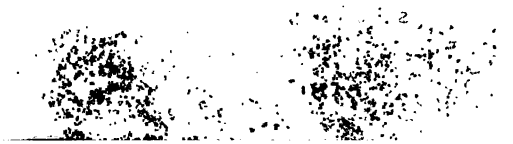
(1) Je dirai, à l'appui de l'opinion de M. Aldini, que je connais des personnes qui, ayant perdu des êtres qu'elles aimaient et dont elles étaient aimées, les ont vus pendant leur sommeil tant qu'elles ont resté dans les lieux où elles étaient, lorsque, pour la dernière fois, elles avaient été visitées par leurs amis; et qui ont cessé de les voir, dès qu'elles ont notablement changé de résidence. Ces mêmes personnes ayant perdu des amis, en étant éloignées à cent lieues, par exemple, et, n'y

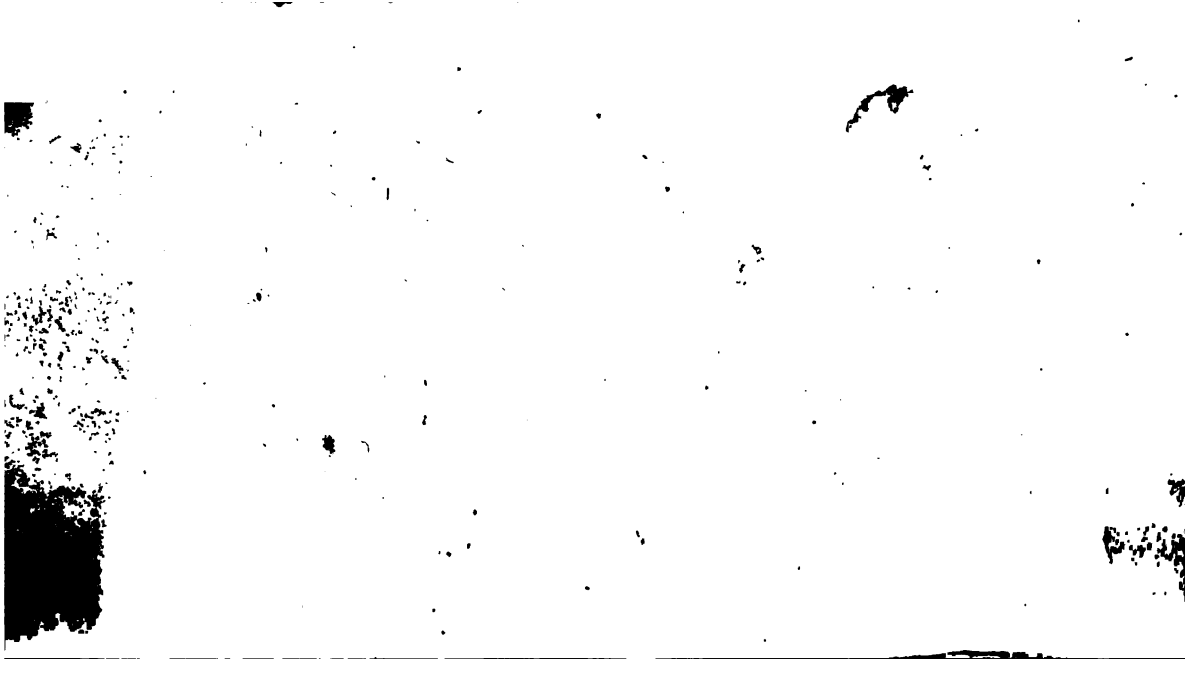
ayant pas été vues dans leur demeure par ces amis, ne les ont point vus pendant leur sommeil.

L'opinion de M. Aldini, qui est fondée sur l'expérience plus que sur le raisonnement, doit prendre plus ou moins de consistence dans l'esprit de chaque lecteur, suivant qu'il aura plus ou moins éprouvé de semblables apparitions. Quel est l'homme, tant soit peu qu'il ait vieilli, qui n'ait pas perdu quelqu'un qu'il aima et auquel il fut cher? Qu'il consulte son souvenir, et qu'il prononce sur l'opinion de M. Aldini. Toutefois, que l'on ne perde pas de vue que l'apparition habituelle, pendant le sommeil, n'a lieu que lorsqu'on habite à peu près les endroits où l'on était lors de la mort de son ami; et sur-tout, lorsque cet ami, avant sa mort, avait vu votre demeure.

FIN DU DEUXIÈME VOLUME.

63645601





011

917